Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Alexander Pope

Oeuvres Diverses De Pope

Tome Cinquieme

Nouvelle Edition, Augmentée De Plusieurs Pieces Et De La Vie De l'Auteur. avec de très-belles Figures en taille-douce, Vienne En Autriche: Chez Jean Thomas Trattner, 1761

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1785996347/phys_0001
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0002
DFG

Per 4 Oig

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0003
DFG

398.

Og V
4741

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0004
DFG

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

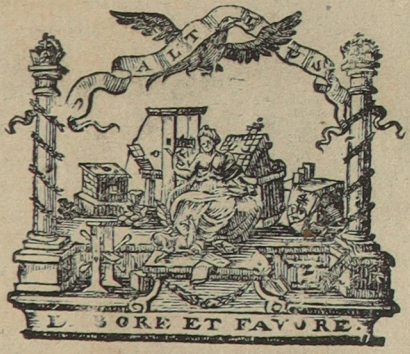
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E DE PLUSIEURS PIEÇES ET DE LA VIE DE L'AUTEUR.

avec de très belles Figures en taille-douce.

TOME CINQUIEME.

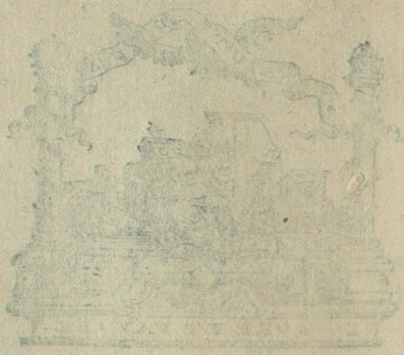


A VIENNE EN AUTRICHE,

CHEZ JEAN THOMAS TRATTNER,
Libraire Imprimeur de la Cour.

1 7 6 1.

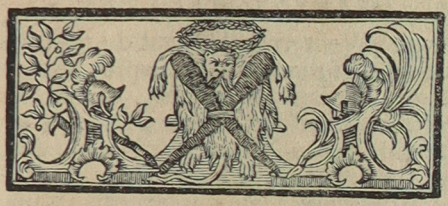
Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0005
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0006
DFG

MENTOR MODERNE.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0007
DFG



MENTOR MODERNE.

N°. IV. *Le 16 Mars 1713.*

QUoique ces trois mots, *c'eſt la coutume*, ſervent d'excuſe à une infinité de choſes mauvaiſes de leur nature, il y en a cependant quelques-unes, dont les effets ſont ſi dangereux, qu'un homme de quelque ſens refuſera d'admettre à leur égard une pareille apologie. Je ne ſaurois m'empêcher de mettre au nombre de ces derniéres l'uſage établi des *Dédicaces* : uſage d'autant plus pernicieux, qu'il eſt pratiqué par des gens de lettres, à qui l'étude auroit dû inſpirer des ſentimens plus nobles & plus généreux. Par cette proſtitution de louanges on en impoſe non ſeulement au gros du Genre-Humain, qui juge du caractére des Hommes par les idées que lui en donnent les Savans ; mais on éteint auſſi, au-moins en Partie dans

ceux qui ont véritablement du mérite, ce désir de réputation si propre à porter à des actions généreuses, quand ils voyent les mêmes éloges donnés à la Grandeur & au Mérite. C'est ce qui fait que les Auteurs de ces sortes de Piéces, quelque fondée que soit leur admiration pour leurs Mécénes, se trouvent réduits à se servir d'expressions mille fois employées, & par cela même déjà suspectes de flatterie. La Vérité même, quand un heureux hazard la transplante dans un séjour aussi étranger pour elle qu'une Dédicace, ressemble à un Honnête-homme déguisé en Fripon, & qu'on doit naturellement prendre pour ce qu'il paroît. Quoique le mérite du Héros de la Piéce soit incontestable, il ne suit pas de ce qu'il possède d'éminentes qualités, qu'un autre ait acquis pour cela le droit de lui dire d'impertinentes louanges. C'est préscisément le revers de ce que faisoient les anciens Romains, quand ils payoient de l'honneur du Triomphe les services rendus par leurs Généraux. Pour modérer l'orgueil qu'une distinction aussi éclatante pouvoit leur inspirer, ils les faisoient tourner en ridicule par des gens postés sur leur passage, & gagés expressément pour cela; & chez nous il y a des gens qui, de leur propre mouvement, flattent des Personnages illustres, & prennet à tâche de les rendre aussi orgueilleux qu'il leur

leur est possible. Supposons que l'Ecrivain ne soit point une ame basse & mercenaire, je ne vois pas que son Patron lui ait plus d'obligation de l'avoir peint dans une Dédicace, qu'il n'en a au Peintre qui a fait son portrait pour servir d'Enseigne à la boutique d'un Marchand; à moins que ce ne soit une faute plus pardonnable de toucher à la partie la plus sacrée de lui-même, je veux dire son caractére, que d'oser barbouiller les traits de son visage. Il me semble que rien ne me pourroit justifier en tenant une pareille conduite, que la permission accordée par le Mécéne, de le représenter du mieux qu'il me seroit possible; au-lieu que la plûpart des Auteurs en agissent comme ce Peintre de Taverne, qui, incapable d'attraper aucune ressemblance, faisoit des portraits à tout hazard, & puis alloit chercher les originaux de ces merveilleuses Piéces, dans l'intention de vendre à chacun d'eux sa véritable effigie. Pour exprimer ma pensée sur ce sujet en deux mots, donner à un homme par quelque motif d'intérêt, plus de louanges qu'on ne croit qu'il en mérite, est une action de Fripon; & faire la chose sans intérêt, une action de Fou. Quiconque a réussi dans une pareille entreprise, doit de toute nécessité se regarder lui-méme comme un Coquin, & son Patron comme un Sot de l'avoir cru.

Je me ſuis quelquefois diverti à conſidérer les Epitres Dédicatoires ſous un point de vue peu ordinaire. En obſervant les qualités que nos Ecrivains jugent devoir être les plus agréables aux autres, on peut deviner quelles ſont celles qui leur plaiſent le plus à eux-mêmes, & par conſéquent ce qu'ils peuvent valoir. Ceux qui n'ont pas cette réflexion préſente à l'eſprit, ne ſauroient lire une Dédicace ſans s'étonner qu'on ait le front de dire de pareilles choſes à de pareils Perſonages. J'ai vu un Héros, qui étoit la douceur même, complimenté ſur la noble fierté qui brilloit ſur ſon viſage après une victoire; & un Homme de qualité d'une vanité inſuportable, applaudi ſur ſa condeſcendance envérs ſes inférieurs. J'en aurois été dans une ſurpriſe inconcevable, ſi je n'avois pas connu les Auteurs. Celui qui avoit fait le premier compliment, étoit un Cavalier paiſiblement ſuffiſant, dont la démarche plus gaye & plus orgueilleuſe qu'à l'ordinaire, annonçoit quelque Ouvrage de ſa façon qu'il venoit de publier: Pour l'autre, il étoit ſi humble, qu'il ne ſe faiſoit aucune peine de grenouiller des nuits entiéres avec les Garçons-Imprimeurs, quand ils travailloient à mettre au jour ſes Ouvrages.

C'eſt une choſe remarquable, que quand les Auteurs femelles *dedient*, elles por-

portent les choſes (en cette occaſion, comme dans toutes les autres) plus loin que les Hommes. Comme la beauté eſt la diſtinction dont elles ſe piquent le plus, elles en parlent dans un ſtile plus élevé que nous ; Elles adorent de la même maniére, dont elles veulent être adorées. C'eſt ainſi qu'une Dame, qui a compoſé un fameux Roman moderne, demamande à un jeune Seigneur la permiſſion de lui rendre l'hommage de ſes *adorations à genoux*. Je n'ai garde de blâmer l'expreſſion comme péchant contre les loix de la Grammaire ou du Bon ſens, dès que je conſidére que les adorations rendues dans cette attitude, ſont le vrai hommage auquel une Dame s'attend: Quand le Sexe flatte, cela ſignifie qu'il ſouhaite d'être flatté.

Une Epitre Dédicatoire ſur laquelle j'ai par hazard jetté les yeux ce matin, a produit en moi toutes ces réflexions. Il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit d'un goût que j'ai, qui eſt de reſpecter tous les reſtes des vieux Livres, en quelque lieu que je les trouve, & ſous quelque forme qu'ils s'offrent à mes yeux. Cet amour pour les Belles-Lettres m'a valu des découvertes admirables, juſques dans la doublure des boétes à chapeau: Ces Edifices de carton, ornés de fragmens de Littérature, ſont pour moi des objets auſſi vénérables, que peuvent l'être pour un Antiquaire

d'anciennes mazures, dont les murs portent encore des inſcriptions qu'on chercheroit envain ailleurs. Ce matin, pendant qu'une des Demoiſelles Lizard examinoit avec attention les rubans & les dentelles qu'elle avoit dans une boëte, je n'étois pas moins attentif à examiner la boëte même : Elle étoit doublée de quelques Scénes d'une Tragédie compoſée, (comme le Titre, qui ſubſiſtoit encore en partie, le faiſoit voir) par une perſonne du Beau-ſexe : Ce qu'il y avoit de plus liſible, étoit la Dédicace, grace à la grandeur du caractére, qui avoit moins ſouffert que le reſte de certains ornemens Gothiques de fleurs & de feuillages, ſous leſquels les Architectes de ces boëtes ont l'envieuſe malice d'enſévelir les Ouvrages des Savans : Je vais communiquer cette Piéce au Lecteur, préciſément telle qu'il m'a été poſſible de la lire. * * *., Quoique „ ce ſoit une eſpéce de profanation „ d'approcher de Votre Grandeur avec „ une offrande auſſi mépriſable, cepen„ dant quand je me rapelle avec quelle „ ſatisfaction le Ciel acceptoit les pré„ mices des fruits dans le premier & „ le plus pur âge de la Religion, où „ elles étoient honorées par des fêtes „ ſolennelles, & conſacrées à l'autel „ par l'ordre exprès de Dieu*** Fon„ dée ſur cette conſidération, comme „ ſur une preuve de la grandeur de mon

„ zéle,

„ zéle, je dédie * * *. Il eſt impoſſible
„ de vous voir ſans vous adorer ; ce-
„ pendant, èblouis & portés au reſpect
„ par la gloire qui vous environne, les
„ hommes ſentent un pouvoir ſacré,
„ qui épure leurs flammes, & les rend
„ ſemblables à celles dont nous devons
„ brûler pour la Divinité. * * * *. Le
„ Temple eſt digne de la Divinité qui
„ y habite. Nous voyons en votre
„ Grandeur ce que la Femme étoit
„ avant ſa chute, & juſqu'à quel point
„ elle approchoit de la pureté & de
„ la perfection des Anges. Nous t'ado-
„ rons & te béniſſons, Ouvrage glo-
„ rieux " !

Cette période, & pluſieurs autres, qui entrent dans cette pieuſe Dédicace, ne pouvoient que convaincre la Ducheſſe qui en étoit l'objet, de la vérité de la déclaration par laquelle l'Auteur femelle termine cette Epitre Dédicatoire, ſavoir, qu'elle eſt ſa très-humble Servante avec la plus *fervente dévotion*. Je penſe au-reſte que c'eſt-là le modéle d'un ſtile nouveau, dont les Critiques n'ont point parlé encore, & qui eſt tellement au-deſſus du Sublime ordinaire, qu'on peut l'apeller céleſte : ainſi le ſtile céleſte conſiſte proprement à appliquer à quelque Mortel ou Mortelle d'une naiſſance diſtinguée, les louanges qui juſqu'ici ont été conſacrées à la Divinité.

Comme j'ai naturellement beaucoup

d'émulation, je voudrois bien, à l'exemple de la Dame qui a enrichi la République des Lettres d'une Piéce auſſi rare, être l'inventeur d'une nouvelle ſorte de Dédicaces, très-différente de la ſienne & de toutes les autres, en ce qu'il n'y aura pas un mot qui ne repréſente exactement les ſentimens de l'Auteur : Elles figureroient bien à la tête de quelque Livre que ce ſoit, en vers ou en proſe, déjà publié ou à publier encore. Voici quel en pourroît être le tour.



L'AU-

L'AUTEUR A LUI-MEME.

Mon très-honoré Monsieur,

JE suis convaincu, après un mûr examen, que cet Ouvrage vous apartient à plus juste titre qu'à tout autre. C'est vous seul qui m'avez engagé à le publier, & l'indulgence que vous avez marquée pour tout ce qui est de ma façon, m'assure que personne n'est plus porté que vous à prendre ce Livre sous votre protection, & à le défendre avec chaleur. D'ailleurs, qui en pourroit aussi aisément démêler les beautés ? Sans compter qu'il y a des passages dont le sens est inintelligible pour tout autre que pour vous. Soyez persuadé aussi, Monsieur, que mon amitié, mon estime, & mon respect pour vous, vont au-delà de tout ce que je puis dire, & que je surpasse à cet égard quelque homme que ce soit au monde.

Pour ce qui est des défauts que tels ou tels s'imaginent apercevoir en vous, je puis vous déclarer en conscience ne les avoir jamais remarqués ; & je ne doute pas que ces gens ne soient animés contre vous de cet esprit de malice & d'envie, que ne manque jamais de s'attirer un mérite aussi éclatant que le vôtre a toujours paru être à mes yeux. On me blâmera peut-être d'offenser votre modestie, en vous disant ces choses d'une maniére si publique ; mais je puis vous as-

ſûrer que c'eſt ainſi que j'ai mille fois penſé de vous en moi-même. S'il m'étoit permis de ſuivre les mouvemens de mon cœur, avec quel plaiſir ne travaillerois-je point à votre Panégyrique! Mais comme, après tout, la modeſtie eſt une vertu reſpectable, je finirai en vous proteſtant que je ne ſouhaite rien avec plus d'ardeur que de vous connoître plus intimement que je n'ai eu le bonheur de faire juſqu'ici: C'eſt alors que je pourrois me flater d'être en état de vous rendre quelque ſervice réel: En attendant ce bonheur, je continuerai d'être plus qu'homme au monde, *mon trés-cher Monſieur, votre affectionné Ami, & le plus grand de vos Admirateurs.*



N°. XI. *Jeudi 24. Mars.*

Huc propius me,
Dum doceo insanire omnes vos ordine adite.
HOR. *L. II. Sat. III.* 80.

AU MENTOR MODERNE.

MONSIEUR,

„ COmme vous faites profession d'en-
„ courager tous ceux qui contri-
„ buent en quelque façon au Bien-pu-
„ blic, je me flatte d'avoir un droit in-
„ contestable à votre protection. Je me
„ donne le titre de *Médecin des Foux*,
„ sans être pour cela de la classe de
„ ceux qui ont pour but de guérir les
„ phrénésies : Au-contraire, ma princi-
„ pale occupation est de procurer à
„ ceux qui veulent bien avoir recours
„ à mon ministére, une charmante ex-
„ travagance. Tous les Philosophes
„ étant d'accord que le Bonheur & le
„ Malheur consistent principalement
„ dans l'imagination, rien n'est plus né-
„ cessaire au Genre-Humain en général,
„ que ce délire agréable, qui rend cha-
„ que Individu content de lui-même,
„ & le persuade que tous les autres
„ sont pareillement contens de lui.

„ Je me suis livré entiérement à l'é-
„ tude de cet Art, depuis plusieurs an-
„ nées, non-seulement dans ma Patrie,

„ mais aussi dans la plûpart des Cours
„ de l'Europe ; & je l'ai réduit à une
„ méthode si sûre & si aisée, qu'il réus-
„ sit également sur les personnes de
„ tout sexe, de tout âge, & de tout
„ tempérament. C'est principalement
„ par le secours de mon *Obsequium Ca-*
„ *tholicum*, ou *grand Elixir anodin*, que
„ j'ai le bonheur de faire de si merveil-
„ leuses cures : Cet Elixir a l'odeur du
„ monde la plus agréable : Il plaît éga-
„ lement à tous les sens, & opére dou-
„ cement : on peut le prendre à toute
„ heure du jour, sans garder la chambre,
„ & il produit son effet dans un Bal ou
„ à la Comédie, tout aussi bien que
„ dans la maison du Malade : Il relève
„ les esprits les plus humiliés, & ôte
„ tout ce qu'il y a de mortifiant dans
„ la connoissance de soi-même, Une seu-
„ le prise de cet Elixir merveilleux se
„ fait sentir dans toutes les parties du
„ Systéme Animal, tarit pour jamais la
„ source de la défiance, égaye le cer-
„ veau, & dissipe si bien cette sombre
„ tristesse, fruit trop ordinaire de la ré-
„ flexion, que les Patiens convaincus de
„ la supériorité de leurs talens, éprou-
„ vent la satisfaction la plus parfaite &
„ la plus pure.

„ Quelque profondément que le mal,
„ que mon reméde attaque, puisse être
„ enraciné, j'ose en promettre la guéri-
„ son. J'entreprends même de guérir des

„ per-

„ personnes qui, après avoir été trou-
„ blées depuis plusieurs années par des
„ réflexions inquiétes, sont parvenues
„ enfin à se former une Philosophie ha-
„ bituelle. Ceux qui ont été mordus
„ par la satire, trouveront dans mon
„ Elixir un antidote infaillible contre
„ les restes du venin que des cures pal-
„ liatives ont laissés en eux. C'est en-
„ core un préservatif excellent contre
„ la malignité des Brochures, la poin-
„ te envenimée des Epigrammes, & la
„ mortification que causent des Vaude-
„ villes. J'en ai fait l'expérience sur
„ plusieurs personnes de l'un & de l'au-
„ tre sexe, durant les saisons de *Tum-*
„ *bridge* & de *Bath*.

„ Je pourrois inférer ici, comme au-
„ tant de nouvelles preuves de l'excel-
„ lence de mon remède, un grand nom-
„ bre de Certificats, qui m'ont été don-
„ nés par plusieurs Favoris & Confes-
„ seurs des premiéres Têtes couron-
„ nées de l'Europe; mais je me conten-
„ terai d'indiquer quelques-unes des
„ belles cures que j'ai faites par mon
„ *Grand Restaurant Universel* durant le
„ premier mois de mon séjour dans cet-
„ te Ville.

„ *Cures faites pendant le mois de Février*
„ 713. *George Hemistiche, Ecuyer, Poëte*,
„ & Membre d'une fameuse Société de
„ Beaux-Esprits, fut attaqué d'un vio-
„ lent accès d'hypocondrie par la vue

„ d'un

„ d'un parterre vuide à la troiſiéme re
„ préſentation d'une de ſes Piéces. Le
„ bruit des ſifflets l'avoit déjà tellement
„ effrayé aux deux premiéres repreſen-
„ tations, que la ſeule prononciation
„ d'une S. lui paroiſſoit inſupportable.
„ Je démêlai d'abord la cauſe de ſon in-
„ diſpoſition, & par une doſe de mon
„ *Obſequium* préparé *ſecundum artem*, je le
„ rétablis dans ſon état naturel de folie.
„ Il eſt vrai que j'ajoutai à mon reméde
„ quelques grains de certaines drogues
„ apellées *mauvais goût de la Ville*, *ca-*
„ *ractére envieux des Critiques*, *déclama-*
„ *tion impertinente des Acteurs*, &c. Il
„ eſt à-préſent ſi radicalement guéri,
„ qu'il a promis de donner une autre
„ Piéce au Théatre l'Hiver prochain.
„ *Une Prude de profeſſion*, qui m'a deman-
„ dé en grace de ne la pas nommer,
„ choquée dans une compagnie par une
„ phraſe à double entente, dont per-
„ ſonne n'avoit compris le ſens peu
„ honnéte qu'elle, tomba dans un friſ-
„ ſon de modeſtie. Je lui donnai d'abord
„ mon Spécifique, qui accompagné
„ d'un éloge adroit de la rare vertu de
„ la Dame, la plongea auſſitôt dans
„ une agréable rêverie ſur le mérite de
„ ſa pudeur. La fermentation de ſon
„ ſang ſe calma, & devenue tout-à coup
„ charitable, elle regarda avec un air
„ de bonté le Cavalier qui, par un
„ mot équivoque, avoit ſi fort allarmé
„ ſa chaſteté.

„ *Ili-*

„ *Hilaria*, *Maîtresse coquette*, ayant été
„ sévérement reprimandée par une vi-
„ eille Fille, se trouvoit réduite à pren-
„ dre un air grave en compagnie, &
„ à n'oser faire aucun usage de son é-
„ ventail: En un mot, elle tomba dans
„ une si profonde mélancolie, que deux
„ ou trois fois étant à l'Eglise, elle
„ pensa avoir un accès de dévotion:
„ Je lui prescrivis une dose honnête de
„ *libertés innocentes* & de *baisers de ren-*
„ *contre*; & pour rendre le remède plus
„ efficace par un peu d'exercice, je lui
„ ordonnai celui des yeux & de l'éven-
„ tail: La recette eut tout le succès
„ possible: la Malade ratrapa d'abord
„ ses souris fins, & jetta des regards
„ agaçans à la ronde: pendant deux
„ Dimanches consécutifs, on ne l'a pas
„ vu une seule fois à l'Eglise dans une
„ posture attentive, c'est ce que les
„ Marguilliers sont prêts à attester par
„ serment.

„ *André le Bretteur*, Etudiant en Droit,
„ ne faisoit plus l'impertinent, & por-
„ toit par le conseil d'un vieux Ju-
„ risconsulte, un chapeau beaucoup
„ moins retroussé qu'à l'ordinaire: Son
„ mal empira au point qu'il se rendit
„ un jour à l'Audience pour entendre
„ un Plaidoyer. Au-reste, bien loin de
„ chercher querelle à quelqu'un, il
„ avoit même renoncé à l'esprit de con-
„ tradiction. En lui versant dans l'oreil-

„ le

„ quelques goûtes de mon Elixir vi-
„ vifiant, je l'ai fait ſortir d'abord de
„ ſa léthargie, & lui ai rendu en ſuite
„ toute ſa pétulance naturelle.

„ Je paſſerai ſous ſilence un nombre
„ prodigieux de cures étonnantes que
„ j'ai faites depuis une vingtaine de
„ jours, aimant mieux m'attacher à ex-
„ horter toutes les perſonnes de quel-
„ qu'âge, complexion, ou qualité qu'el-
„ les puiſſent être, de prendre, le plu-
„ tôt poſſible, de mon *Huile intellectuel-*
„ *le*: C'eſt par l'oreille que ce reméde
„ doit être pris: il cauſe dans tous les
„ ſens un trouble agréable, qui charme,
„ non ſeulement le Malade, mais auſſi
„ tous ceux qui ont la moindre rélation
„ avec lui: Outre ſa vertu incroyable,
„ mon *Huile intellectuelle* a cette merveil-
„ leuſe propriété, qu'elle opére avec
„ d'autant plus de force, qu'elle eſt
„ donnée par une perſonne ſtupide, ou
„ qui a du moins l'art de paroitre telle.
„ Il eſt abſolument néceſſaire que les
„ Dames ſe faſſent diſtiller dans l'oreille
„ une bonne quantité de ce Spécifique,
„ avant de monter en caroſſe pour
„ faire des viſites; Mais je ne ſonge
„ pas, Monſieur, que c'eſt pécher con-
„ tre l'Intérêt public, comme diſoit
„ Horace, que de vous faire perdre
„ la moindre partie de vorte tems: Ac-
„ cordez moi ſeulement la permiſſion
„ de vous faire préſent de quelques

„ dra-

„ drachmes de mon Huile, quoi que
„ j'aye lieu de craindre qu'elle ne pro-
„ duiſe aucun effet ſur vous : Auſſi ne
„ prétens-je pas gâgner votre faveur
„ par des préſens : votre amour pour
„ le Genre-Humain, & votre généroſi-
„ té ſuffiſent pour m'aſſurer votre pro-
„ tection; & je ne doute pas que vous
„ ne recommandiez à tout le monde
„ les efforts utiles de celui qui ſe dit

MONSIEUR

Votre très-obéiſſant, très-fidèle, très-dévouée & très-humble Serviteur & Admirateur.

NB. „ J'enſeigne les ſecrets de mon
„ Art à un prix raiſonnable aux Cava-
„ liers des Univerſités qui ſouhaitent
„ aprendre à compoſer des Dédicaces:
„ J'offre auſſi mon ſecours aux jeunes
„ Amans, & à tous ceux qui viſent à
„ quelque grand mariage, à condition
„ qu'ils ne me payeront que le jour de
„ leurs nôces: J'enſeigne ceux qui ont
„ quelqu'eſprit à flatter les autres, &
„ les ſots à ſe flatter eux-mêmes.
„ Je ſuis le premier Inventeur des
„ Miroirs de poche.

N°. XL. *Lundi 27. Avril 1713.*

Continuation des Feuilles précédentes concernant les PASTORALES.

Compulerantque greges Corydon & Thyrsis in unum :
Ex illo Coridon, Corydon hoc tempore nobis.
VIRG. *Ecl. VII.* 1—70.

1. J'Avois résolu de ne plus fatiguer mes Lecteurs de quelqu'autre Discours sur l'Eglogue ; mais ayant apris qu'on taxe de partialité le silence que j'ai gardé au sujet d'un Auteur dont les Eglogues ont été publiées dans un même volume avec celles de Mr. Philips, je veux réparer cette omission à son égard. Si j'en use avec la liberté qui doit être permise à un Critique, c'est que je connois le caractére de cet Auteur, qui prend tout le soin possible de ses Ouvrages avant qu'ils soient publiés, & qui après cela ne s'en embarrasse plus du tout.

2. J'ai établi comme premiére régle de la Poësie Pastorale, qu'elle doit nous donner une image du Siécle d'or, & dépeindre des mœurs embellies par un air d'innocence & de douceur : En envisageant les choses sous ce point de vue, il paroîtra que Virgile n'a fait que deux Pastorales qui puissent porter ce nom : sa premiére & sa neuviéme doivent être rejet-

rejettées, à cauſe qu'elles depeignent les ravages des armées & l'oppreſſion des innocens. La paſſion criminelle de Corydon pour Alexis, ne nous permet pas d'admettre la ſeconde ; l'eſprit de diſcorde & de haine qui régne dans la troiſiéme, ne convient nullement à la tranquilité de la Vie Champêtre ; la huitiéme repreſente d'illégitimes moyens d'apeller des enchantemens à ſon ſecours pour ſe faire aimer, & introduit un Berger qui veut ſe tuer lui-même, en ſe précipitant du haut d'un rocher : pour ce qui eſt de la quatriéme, de la ſixiéme & de la dixiéme, Heinſius (a), Saumaiſe, Rapin, & en général tous les Critiques, n'ont pas même ſongé à les défendre : Ces même Savans obſervent, que de toutes les Idyles de Théocrite, il n'y en a qu'onze qu'on doive admettre au nombre des Eglogues : encore la plûpart d'elles pourroient être exclues à juſte titre pour quelqu'une des raiſons qui viennent d'être alléguées. Deſorte qu'en affirmant dans un Diſcours précédent, que les Eglogues de Virgile, priſes en gros ſont plutôt des Piéces choiſies que des Paſtorales, j'aurois été en droit d'en dire autant des Idilles de Théocrite C'eſt de quoi la véritable cauſe n'a pas été indiquée juſqu'ici par aucun des Critiques, ſavoir, que ces anciens Auteurs n'ont jamais pré-

(a) Vid. Rapin de Carm. Par. III.

prétendu donner toutes ces Piéces pour des Paſtorales.

Or Mr. Philips a donné ſes Eglogues pour telles, & ſurpaſſe Théocrite & Virgile à cet égard.

3. La ſimplicité étant le caractére diſtinctif de la Paſtorale, on a lieu de reprocher à Virgile la pureté de ſon ſtile, & l'oubli qu'il fait parler des Païſans. Je me ſuis ſouvent étonné, que connoiſſant auſſi parfaitement les Ecrits d'Ennius, il n'ait pas imité ſa ruſticité, & employé des mots Latins hors d'uſage. Par exemple, n'auroit-il pas pu dire *quoi* au-lieu de *cui*; *quoijune* au-lieu de *cujum*; *volt* pour *vult*? &c. Philips a été plus habile, & n'a pas manqué d'embellir ſes Paſtorales de cette eſpéce d'agrément.

4. Mr. Pope a commis la même faute que Virgile. Ses Bergers n'ont rien moins que la ſimplicité propre à la Campagne. Les noms de ſes perſonnages ſont empruntés de Théocrite & de Virgile. Il dépeint Daphnis, Alexis & Thyrſis, comme faiſant leur ſéjour dans les Plaines Britanniques. Au-lieu que Philips, qui s'attache ſcrupuleuſement aux convenances, a choiſi des noms particuliers à l'eſpéce des perſonnages qu'il introduit, & par cela même doivent être plus agréables à un Lecteur délicat: tels ſont les noms de *Hobbinol*, de *Lobbin*, de *Cudy*, & de *Colin Clout*.

5. Quoi-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0028
DFG

5. Quoiqu'il paroiſſe facile de faire des Eglogues (en s'en tenant à cette ſimplicité que nous venons de décrire) il faut néanmoins, pour réuſſir en ce genre de compoſitions d'une maniére diſtinguée, avoir bien lu tant les Anciens que les Modernes qui ont marché dans la même carriére. Philips vous a donné à cet égard des preuves frappantes de l'étude qu'il a faite de ſes prédéceſſeurs, On ne ſauroit nier que ſon Rival n'ait imité *quelques penſées* des Anciens paſſablement bien (ſi nous conſiderons qu'il n'a pas eu le honheur de faire ſes études dans une Univerſité); mais il les a ſemées çà & là ſans cet ordre & cette méthode qu'obſerve Mr. Philips, dont la troiſiéme Eglogue *toute entiére* eſt une preuve du ſoin avec lequel il a étudié la cinquiéme Eglogue de Virgile, & de quelle maniére judicieuſe il a donné un habit Paſtoral aux penſées de Virgile: Sa diſpute de *Colin Clout* & du Roſſignol, fait voir d'un autre côté, avec quelle exactitude il a ſu imiter Strada.

6. Quand j'ai dit que c'étoit une faute groſſiére de faire croître dans notre Païs des fruits & des fleurs qui n'y ont jamais été, je ne prétendois pas que cette obſervation dût s'étendre jusqu'aux Animaux; car c'eſt avec un ſens exquis que Mr. Philips, dans ſa premiére Paſtorale, a mis des loups en Angleterre.

Et

Et je ſerois bien fâché qu'un Poëte ſe bornât ſervilement (comme Pope a fait) à une ſaiſon particuliére de l'année, à un certain tems du jour, & à une ſcéne unique dans chaque Eglogue. Spencer n'eſt point tombé dans une pareille pédanterie: puiſque dans ſa Paſtorale du mois de Novembre il fait mention des accens plaintifs du Roſſignol, *la triſte Philoméle trempe ſes chants dans ſes larmes.* Et Mr. Philips, par une création poëtique, a dreſſé de plus belles couches de fleurs que n'a jamais fait le plus habile Jardinier; ſes roſes, ſes chicorées, ſes lys, & ſes aſphodéles fleuriſſent dans la même ſaiſon.

7. Mais pour être mieux en état d'apprécier le mérite de nos deux Auteurs contemporains, dont les Eglogues ont paru depuis peu, je me propoſe de faire un paralléle entre eux, en plaçant quelques-unes de leurs penſées particuliéres dans le même jour, ce qui prouvera combien Philips eſt ſupérieur à ſon Antagoniſte: Avec quelle admirable ſimplicité n'introduit-il pas deux Bergers chantant tour à tour?

Hobb. *Viens, Roſalinde, ô viens; car ſans toi quel charme peut avoir pour moi la Campagne? Viens, Roſalinde, ô viens; mes vaches rouſſâtres, mes moutons blancs comme de la neige, ma ferme, & tout ce que j'ai, eſt à toi.*

Lanq. *Viens, Roſalinde, ô viens; il y a*

ici

ici des berceaux, & des fleurs naissantes. Viens, Rosalinde, restons toujours ici, & passons-y doucement tout le tems de notre vie.

Le Rival de Philips, en exprimant la même pensée, s'est jetté dans des écarts poëtiques.

Steph. *Au Printems j'aime nos Prairies, en Automne les Collines, au matin les Plaines, & à midi l'ombre des Forêts; mais pour Delie, je l'aime toujours: dès que je cesse de la voir, ni les Plaines le matin, ni l'ombre des Forêts à midi, n'ont plus d'agrémens pour moi.*

Daph. *Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du mois de Mai: elle a l'éclat du Soleil & la fraîcheur de l'Aube matinale. Le Printems même déplait, quand elle n'est point ici; mais dans quelque Saison qu'elle revienne, le Printems revient avec elle.*

Dans le premier de ces Auteurs deux Bergers décrivent ainsi innocemment le manége de leurs Maîtresses:

Hobb. *Je passai l'autre jour près de Marion, qui se baignoit: elle rougit, & après m'avoir regardé de côté, elle tacha, mais en vain, de cacher son beau corps dans le cristal de l'onde.*

Lanq. *Me baignant un jour qu'il faisoit fort chaud, je trouvai Lydie qui lorgnoit entre les joncs. La folâtre se mit a rire, & parut vouloir fuir avec vitesse; cependant elle s'arrêta plus d'une fois, & plus d'une fois elle tourna les yeux.*

L'autre Moderne (dont les vers pourtant ne laissent pas d'avoir un air de Poësie) dit:

Steph. *Ma charmante Délie me fait signe de la Plaine, puis se cache dans quelque endroit ombragé. Aussi-tôt je la cherche avec empressement de tous cotés: elle voit mon embarras, & feint d'en rire: son ris me découvre où elle est.*

Daph. *Sylvie traverse à pas précipités la verte Prairie; elle court, mais de façon à pouvoir espérer d'être apperçue, & me regarde en passant. Que son coup d'œil est peu d'accord avec ses pieds.*

Le goût favori de ceux qui composent des Eglogues, est de décrire les présens que s'entrefont les Héros de leurs Piéces. Voici la description que Philips fait d'une Houlette.

Le bois en étoit d'ormeau; on y lisoit marqué en cloux de cuivre, le nom de celui qui l'avoit donnée, aussi-bien que l'année & le mois; le fer en étoit d'un acier poli, & l'art du Sculpteur en avoit richement chargé le manche d'ornemens.

L'autre introduit Daphnis dépeignant une Coupe embellie de quatre bas-reliefs, *qui représentoient différentes Saisons de l'Année*; & comme il ne sauroit désigner par un seul mot les douze Signes Célestes, le Poëte lui met à la bouche une interrogation d'une naïveté admirable:

Et comment s'appelle cette Bande ou douze Signes se suivent dans un si bel ordre?

La

La simplicité du Berger qui oublie ici le nom du Zodiaque, est une assez heureuse imitation de Virgile. Philips a exprimé la même pensée d'une maniére plus simple:

Et cela qui s'appelle, dont est entouré le brillant Firmament, le *où douze Signes paroissent rangés dans un ordre si convenable.*

Si le Lecteur a la curiosité d'étendre ce paralléle à d'autres exemples, il pourra lire la premiére Pastorale de Philips, en la comparant avec la seconde de son Contemporain. Il trouvera pareillement divers endroits paralléles dans la quatriéme & dans la sixiéme du premier de ces Auteurs, comparées avec la quatriéme & avec la premiére de l'autre.

Après avoir cité quelques endroits à l'égard desquels on peut mettre ces deux Ecrivains en opposition, il n'est que juste que nous alléguions ceux où Mr. Philips n'est absolument comparable qu'à lui-même. Premiérement, admirons cette belle rusticité, dont je citerai seulement deux traits, choisis d'entre une centaine d'autres, qui n'ont jamais été cités.

O malheureux jour! O jour de malheur! dit-il, & que je suis malheureux moi, de vivre pour voir ce jour!

La simplicité de la diction, le son mélancholique des mots, & le tour aisé de cette Chanson funébre (comme notre

Auteur l'appelle) sont tout-à-fait remarquables.

Dans une autre de ses Pastorales un Berger exprime une plainte à peu près dans le même goût que celle qu'on vient de lire.

Que je suis à plaindre! Moi! jour malheureux! malheureux Berger! je devrois plutôt dire, pauvre innocent que je suis! plus innocent que mes moutons, que je gardois autrefois dans les Plaines fleuries.

Passons à ses Proverbes, qui sont un des articles dans lesquels il excelle: par exemple.

Une pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Celui qui se couche tard, ne se léve pas de bonne heure.

La prévoyance ne sert de rien à ceux que le malheur poursuit.

Il ne faut rien craindre, quand on fait son devoir.

Enfin, admirons l'élégance de sa Dialecte, qui suffit seule pour démontrer qu'il est le fils aîné de Spencer, & notre seul vrai Arcadien. Je conseillerois volontiers à tous ceux qui se mêlent d'écrire des Pastorales, de s'attacher uniquement à bien parler le langage du lieu qui les a vu naître. Spencer semble avoir été dans la même idée, ayant placé la Scéne d'une de ses Eglogues dans la Principauté de Galles. Après tout ce que je viens de dire, j'ose me flatter

flatter qu'on ne me taxera pas d'injuſtice, de n'avoir pas mis Mr. Pope dans la claſſe des Auteurs qui ont fait des Eglogues, puiſqu'après tout nous en avons agi de-même envèrs Moſchus & Bion; ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe dire des Eglogues de Pope, auſſi-bien que de quelques-unes des Eglogues de Virgile, que, (ſuivant la notion que nous avons donnée de cette ſorte de Poëſie) elles ne ſont rien moins que des Paſtorales, mais quelque choſe de meilleur.

N°. LXI. *Mai* 21. 1713.

Primoque à cæde ferarum
Incaluiſſe putem macularum ſanguine ferrum.
OVID.

JE ne ſaurois m'empêcher de regarder comme une vérité très-conforme à la Raiſon, que, toute proportion gardée, les hommes ſont auſſi reſponſables de l'abus qu'ils font de leur empire ſur les Brutes, que du pouvoir tyrannique qu'ils exercent ſur leurs ſemblables. Plus la dépendance où les Animaux d'un ordre inférieur ſont à notre égard, eſt abſolue, & plus nous ſommes obligés de les traiter ſagement & avec bonté. Ce qui ajoûte un nouveau degré de force à cette conſidération, eſt, que les Brutes ne ſauroient recevoir dans une autre Vie aucune récompenſe qui les dédommage des traitemens injuſtes qui leur ſont tombés en partage dans celle-ci.

C'eſt une choſe qui mérite d'être obſervée, que les Animaux, dont les facultés pourroient nous être nuiſibles, évitent naturellement les Hommes, & ne nous attaquent jamais, à moins qu'ils n'é ſoient provoqués, ou forcés par la faim. L'Homme, au contraire, cherche & pourſuit juſqu'aux Animaux abſolument incapables de lui faire aucun mal, dans le deſſein de les attaquer ou de les détruire.

Mon-

Montaigne remarque comme une particularité qui ne fait guéres honneur à la Nature Humaine, que peu de gens prennent plaisir à voir des Animaux s'entre-caresser ou joüer ensemble, & que la plupart des Hommes aiment à voir les Bêtes combattre & s'entre-déchirer. Je suis bien fâché que ce reproche tombe davantage sur notre Nation que sur aucune autre, & que les Etrangers qui voyagent chez nous, remportent tous dans leur Païs l'opinion, que nous sommes cruels envers les Animaux, & que nous faisons un jeu de les voir souffrir. Nous serions bien embarrassés à justifier le droit que nous nous arrogeons d'ôter la vie à quelque Etre vivant, uniquement pour nous divertir; cependant nous élevons nos enfans dans le principe que cela est très permis; & un des premiers plaisirs que nous leur permettons, est la licence de tourmenter de pauvres Animaux. A peine commençons-nous à sentir ce que c'est que la vie, que nous nous faisons un cruel amusement de l'ôter à d'autres créatures. Cependant il me semble qu'il y auroit moyen de tirer avantage du goût que les enfans ont pour les Insectes, par exemple, & pour les Oiseaux. Locke nous parle d'une Mére (a) qui donnoit

(a) Dans son *Traité de l'Education des Enfans*, p. 272, 273. de la Traduction Françoise. Ed d'Amsterd. 1721.

à ses enfans autant d'Oiseaux qu'ils en vouloient, mais qui les récompensoit ou les punissoit suivant qu'ils traitoient bien ou mal ces pauvres Animaux. Elle formoit ainsi ses enfans à la bonté par un exercice continuel, & faisoit d'un de leurs jouëts un moyen de les rendre meilleurs.

Je m'imagine aussi qu'on pourroit profiter du préjugé généralement reçu, que détruire des Hirondelles, ou des Martinets, est une chose qui porte malheur. Cette opinion tire apparemment son origine de ce que ces Oiseaux font leurs nids sous nos toits, desorte que c'est en quelque sorte violer les Loix de l'Hospitalité que de les tuer. Pour ce qui est des *Rouge-gorges* en particulier, je pense qu'ils doivent leur sûreté à l'ancienne Ballade des (*b*) *deux Enfans dans le Bois*. Quoi qu'il en soit, je ne sais si de pareilles notions ne pourroient pas être dirigées de façon à garantir une infinité de pauvres Animaux des effets de notre dureté.

Il y a certaines Bêtes qui, sans qu'on en puisse deviner la raison, sont traitées en ennemies du Genre-Humain Le Proverbe Anglois, qui donne neuf vies à un Chat, coute la vie à neuf Chats d'entre dix : à peine y a-t-il un seul poisson dans nos rues, qui à cet égard n'ait renchéri sur un des travaux d'Hercule,

(*b*) Voyez le Spectateur. T. VII. p. 247.

cule, si célébre pour avoir tué un Monstre, dont les vies ne se réduisoient qu'au nombre de trois. Je ne déciderai pas si notre inexcusable animosité contre cet utile domestique, n'est pas cause de la persécution générale qu'essuyent de notre part les Hiboux, qui sont une espéce de Chats emplumés; ou bien si cet acharnement n'a pas sa source dans l'aversion peu raisonnable que notre siécle a conçue contre les physionomies graves. J'incline néanmoins davantage vèrs le premier de ces sentimens, ayant observé que l'unique raison qu'on rend de la destruction des *Grenouilles*, est qu'elles ressemblent à des Crapauds. Encore est-ce un bonheur pour tous les Animaux persécutés, que la fantaisie de les manger ne nous ait pas pris jusqu'ici: car pour peu que nos compatriotes voulussent rafiner sur le *Cuisinier François*, il n'est pas concevable à quels tourmens les Grenouilles, les Hiboux & les Chats se trouveroient exposés.

Devenus hommes, nous avons d'autres amusemens sanguinaires, & en particulier la Chasse. Je n'oserois me déclarer contre un plaisir autorisé par la coutume de tant de siécles; mais on me permettra bien de dire, que l'agitation de cet exercice, joint à l'exemple & au nombre prodigieux des Chasseurs, ne contribue pas peu à étouffer la voix de la compassion, qui doit naturellement se

faire entendre en faveur de l'Animal pourſuivi. Je n'avancerai pas avec Mr. Fleury, que ce divertiſſement eſt un reſte de la Barbarie Gothique ; mais je ne ſaurois m'empêcher de blâmer une coutume en uſage parmi nous, & aſſez barbare pour être dérivée des Goths, ou même des Scythes : je veux parler de la politeſſe féroce qui oblige nos Chaſſeurs de préſenter le couteau à quelque Dame de qualité qui ſe trouve préſente à la mort du Cerf, & de la prier de vouloir bien couper la gorge à un Animal réduit aux abois, tremblant, & les yeux remplis de larmes.

Queſtuque cruentus,
Atque imploranti ſimilis. ——

Mais ſi nos plaiſirs ſont cruels, notre friandiſe eſt plus cruelle encore. Se peut-il un luxe plus inhumain, que de faire mourir des Porcs à coup de fouët, & de rôtir des Ecrevices tout en vie? Ceux qui, comme s'exprime Senéque, partagent leur vie entre les remords d'une conſcience allarmée & les dégoûts d'un palais uſé, trouvent la punition de leur fraindiſe dans les maladies qu'elle leur cauſe. Semblables aux autres Bêtes féroces ils rencontrent des piéges dans leurs alimens. Y a-t-il un ſpectacle plus hideux que celui qu'offrent les cuiſines de nos gens qui ſe piquent d'avoir le goût à la mode ? On n'y voit que du ſang, & on n'y entend que les cris d'Animaux

maux expirans dans les tourmens, C'eſt préciſément l'image d'une caverne habitée par des Ogres, où l'on voit les membres encore palpitans de ceux qui viennent d'être immolés.

Plutarque, qui dans ſes Ouvrages nous donne plus de marques d'un bon naturel qu'aucun autre Auteur que je connoiſſe, cite un excellent mot de Caton ſur ce ſujet : *Ce n'eſt pas une choſe aiſée que de faire entendre raiſon à un ventre qui n'a point d'oreilles. Cependant*, ajoûte-t-il, *ſi nous avons la mauvaiſe honte de n'oſer pas être humains de peur de pécher contre la Mode, que du-moins notre cruauté ait des bornes, & qu'elle ſoit accompagnée de quelque modération. Tuons des animaux, puiſque nous nous ſommes accoutumés à faire dépendre notre vie de leur mort ; mais, en les tuant, ayons quelque pitié de leur triſte condition, & ne nous donnons pas l'abominable plaiſir de les laiſſer languir long-tems. Songeons qu'il y a toujours une ſorte de dureté à détruire une créature vivante ; adouciſſons-la autant qu'il eſt poſſible. Si ce ne ſont pas des hommes, ce ſont du moins, des êtres qui ont du ſentiment, & une eſpéce d'intelligence.*

Ce même Auteur parlant de l'extrême ſévérité de Caton le Cenſeur : „ Les hommes, dit-il, devroient s'eſti-„ mer heureux, de ce que la ſphére „ de l'Humanité s'étend plus loin que „ celle de la ſimple juſtice. Il ſuffit que „ nous ſoyons hommes pour être tenus

„ d'observer les loix de l'Equité à
„ l'égard de ceux de notre espéce:
„ mais l'Humanité embrasse les créatu-
„ res vivantes de tout ordre. La cha-
„ rité qu'on exerce sur elles, est com-
„ me le débordement d'un bon naturel,
„ qui se répand sur-tout ce qui est au-
„ dessous de nous. Tout homme d'un
„ bon naturel regardera comme une
„ partie de son devoir de prendre soin
„ de ses Chiens & de ses Chevaux,
„ non seulement quand ils ne viennent
„ que de naitre, & qu'il les ménage
„ pour s'en servir dans la suite, mais
„ aussi quand l'âge les a mis hors d'état
„ de lui être plus d'aucune utilité."

L'Histoire nous parle d'une Nation sage & polie, qui refusa la charge de Juge à un homme de la premiére qualité, simplement parce qu'étant enfant il avoit pris plaisir à déchirer ou à tuer des Oiseaux. Un autre Peuple chassa du Sénat un des citoyens, à cause qu'il avoit jetté contre terre un Oiseau qui s'étoit réfugié dans son sein.

Tout le monde sait jusqu'où les Turcs portent leur charité envérs les Animaux. Je me souviens d'un Auteur Arabe qui a composé un Traité exprès, pour montrer jusqu'où un homme, qui passeroit sa vie dans un Désert sans voir jamais aucune créature humaine, pourroit se pousser dans la connoissance de la Philosopie & de la Vertu, uniquement par le secours de

ses

ſes lumiéres naturelles. Une des premiéres choſes qu'il lui fait obſerver, eſt cette bienveillance univerſelle de la Nature, en protégeant & en conſervant ſes créatures. D'où il infére que ſon Anachoréte (qu'il ſuppoſe doué d'un bon eſprit & d'un bon cœur) ſe ſentiroit d'abord du panchant à ſubvenir aux beſoins, & à ſoulager les miſéres des Animaux qui ſeroient autour de lui.

Il y a quelques paſſages d'Ovide très-pathétiques, & parfaitement applicables à notre ſujet.

Quid meruiſtis, oves, placidum pecus, inque tegendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar?
Mollia quæ nobis veſtras velamina lanas
Præbetis; vitaque magis quam morte juvatis.
Quid meruere boves, animal ſine fraude doliſque,
Innocuum, ſimplex, natum tolerare labores?
Immemor eſt demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi dempto modo pondere aratri,
Ruricolam mactare ſuum —
Quam malè conſuevit, quam ſe parat ille cruori
Impius humano, vituli qui guttura cultro
Rumpit, & immotas præbet mugitibus aures;
Aut qui vagitus ſimiles puerilibus hœdum
Edentem jugulare poteſt! —

Peut-être que les gémiſſemens qui, dans pluſieurs eſpéces d'Animaux, ont beaucoup de rapport avec les nôtres, ne ſont tels que pour exciter notre pitié, & pour prévenir les cruautés que nous ne ſommes que trop diſpoſés à exercer ſur des Etres qui ſont l'ouvrage du Créateur auſſi-bien que nous.

Il y a un endroit dans les Révélations du Prophéte Jonas, qui prouve bien clairement, que la conservation des Animaux destitués de raison, trouva place parmi les motifs qui engagérent la Divinité à épargner Ninive. *N'épargnerois je pas Ninive, cette grande ville, où y a plus de six-vingt mille personnes... & une si grande quantité de bétail?* Et nous avons dans le Livre du Deutéronome un passage, qui annexe des bénédictions temporelles à l'observation du devoir dont nous parlons. *Si tu rencontres en ton chemin un nid d'Oiseaux, tu ne prendras pas la Mére avec les petits; mais tu laisseras aller la Mére, afin que tu prospéres, & que tes jours soient prolongés sur la Terre.*

Il est incontestable que nous devons une certaine reconnoissance aux Animaux qui nous rendent quelque service: ceux qui sont mortels ou nuisibles à l'homme, nous avons le droit de les détruire: & enfin pour ce qui est de ceux qui ne font ni bien, ni mal, nous n'avons aucun droit de leur ôter une vie que leur Créateur & le nôtre leur ont donnée.

La plupart des réflexions que nous venons de faire, ont servi de sujet à l'Apologue suivant, qui est du fameux Pilpay.

„ Un homme, qui traversoit un bois, „ alla se reposer dans un endroit d'où „ une Caravane venoit de partir, & „ où elle avoit laissé du feu, dont quelques

„ques étincelles pouſſées par le vent,
„enflammérent un buiſſon, où il y avoit
„une couleuvre. Ne ſachant comment
„en ſortir, elle pria l'homme de lui
„ſauver la vie. Le Voyageur touché
„de pitié, attacha un ſac qu'il avoit
„au bout de ſa lance, & le tendit à la
„couleuvre, qui ſe jetta auſſitôt dedans.
„Après avoir retiré le ſac, il en fit
„ſortir; la couleuvre, en lui diſant
„qu'elle pouvoit aller où elle voudroit
„pourvu qu'elle ne nuiſit plus aux hom-
„mes après en avoir reçu un ſi grand
„ſervice. Mais la couleuvre répondit,
„en rendant le mal pour le bien, je
„ne ferai que ce que vous faites tous
„les jours. L'homme nia que ceux de
„ſon eſpéce en agiſſent ainſi: Hé bien,
„répartit la couleuvre, propoſons no-
„tre queſtion à la vache que voilà.
„L'homme y ayant conſenti, ils s'ap-
„prochérent de la vache, à qui la cou-
„leuvre demanda comment il falloit
„reconnoître un bienfait. Par ſon con-
„traire, répondit la vache, ſelon la loi
„des Hommes; & je ſais cela par ex-
„périence. J'appartiens à un homme
„à qui je donne tous les ans un veau;
„je fournis ſa maiſon de lait, de beurre,
„& de fromage; & à préſent que je
„ſuis vieille, il m'a mis dans ce pré
„pour m'engraiſſer dans le deſſein de
„me faire couper la gorge par un Bou-
„cher, à qui il m'a *déjà vendue*.

N°. XCI.

N°. XCI. 25. *Juin*, 1713.

Ineſt ſua gratia parvis.
VIRG.

MONSIEUR.

„ Je me ſouviens de vous avoir en-
„ tendu dire en parlant des gens
„ d'une ſtature au-deſſous de la médio-
„ cre, que ſouvent on ne prendroit
„ pas garde à leur petiteſſe, ſi toutes
„ leurs maniéres ne donnoient pas à
„ connoître qu'ils ſentent combien ils
„ ſont petits. La remarque qu'on a faite,
„ qu'aucun homme n'eſt ridicule pour
„ être ce qu'il eſt, mais par l'affectation
„ d'être quelque choſe de plus, eſt éga-
„ lement vraie, ſoit qu'on l'applique au
„ corps ou à l'ame.

„ Vous ne ſerez, j'eſpére, pas fâché
„ d'apprendre, que nous avons formé
„ une Société, & que nous nous ſom-
„ mes liés par ſerment d'oſer être pe-
„ tits ſous la mouſtache de ces coloſ-
„ ſes du Genre-Humain, de ces hyper-
„ boles de notre eſpéce, de ces géans
„ qui nous regardent de haut en bas.

„ Le jour de notre établiſſement a
„ été le 21 de Décembre, le jour le
„ plus court de l'année, dont nous
„ avons réſolu de célébrer l'anniver-
„ ſaire,

„ faire, en mangeant enſemble un plat „ de chevrettes. La ſale du feſtin ſera „ dans la *petite place*; dans le voiſinage „ de l'*Opéra des marionettes*, pour les Ac- „ teurs duquel nous ſentons tous une „ tendreſſe fraternelle. La premiére fois „ que nous nous y trouvâmes en corps, „ une femme déjà ſur le retour nous „ amena ſon fils, en diſant qu'elle ſe- „ roit bien aiſe qu'il fût élevé dans no- „ tre école, parce qu'il y avoit des „ enfans ſi ſages. Bien loin que ce pe- „ tit accident nous ait découragés, nous „ avons invité à être des nôtres tous „ ceux dont la ſtature n'excéde pas cinq „ pieds. Mais la plupart nous ont en- „ voyé faire leurs excuſes, ſous pré- „ texte qu'ils n'étoient point qualifiés „ pour devenir membres de notre Cot- „ terie.

„ Un deux nous fit dire qu'à-la-vé- „ rité il n'avoit pas actuellement cinq „ pieds, mais que ſon Cordonnier & „ ſon Perruquier lui avoient promis „ deux ou trois pouces de plus.

„ Un autre allégua pour raiſon, que „ malheureuſement une de ſes jambes „ étoit plus longue que l'autre; & que „ ceux qui avoient accuſé ſa figure de „ n'être haute que de cinq pieds, l'a- „ voit meſurée dans le tems qu'elle s'ap- „ puyoit ſur la plus courte de ſes jam- „ bes, mais que montée ſur l'autre jambe „ elle avoit pour le moins cinq pieds

„ deux

", deux pouces & demi. Il y en a eu
„ qui ont révoqué en doute l'exactitude
„ de notre mesure ; & d'autres, au-lieu
„ de venir, nous ont indiqué certaines
„ personnes plus petites qu'eux. En un
„ mot, la plupart des Nains de cette
„ Ville ont recommandé quelqu'une de
„ leurs conoissances. Quelle honte que
„ des gens atteints & convaincus par
„ leur barbe d'être hommes faits, se ren-
„ dent coupables d'autant de triche-
„ ries, qu'on en voit faire à des enfans
„ ridiculement ambitieux, qu'on veut
„ mesurer l'un contre l'autre ? Nous
„ avons achevé depuis peu d'accom-
„ moder la sale de notre Assemblée, &
„ d'en proportionner les meubles à no-
„ tre taille. D'abord nous en avons
„ fait ôter tous les fauteuils, chaises &
„ tables, qui avoient servi à des hom-
„ mes ordinaires pendant plusieurs an-
„ nées.

„ Les embarras que nous avions es-
„ suyés, dans le tems que nous en fai-
„ sions usage, sont inexprimables. Tout
„ le corps de notre Président étoit abî-
„ mé dans son fauteuil ; & lorsqu'il
„ étendoit les bras de côté ou d'autre,
„ il ressembloit (au grand détriment de
„ sa Dignité) à un enfant qu'on ren-
„ ferme dans une machine roulante,
„ pour qu'il apprenne à marcher. Ce
„ fauteuil, d'ailleurs, étoit si large,
„ qu'un mauvais Plaisant en prit un
jour

„ jour occasion de soutenir, que quoi-
„ que le Président y fût, c'étoit tou-
„ jours un *siége vacant*.

„ Notre table étoit si haute, qu'un
„ homme entrant par hazard dans la sale
„ lorsque nous étions sur le point de
„ souper, & voyant nos mentons pres-
„ que appuyés sur nos assiettes, s'ima-
„ gina que nous attendions une demi-
„ douzaine de Barbiers pour nous faire
„ raser.

„ Il arriva une autre fois, qu'un mem-
„ bre de notre Société s'avisa de mé-
„ dire de notre Président, qu'il crut
„ absent, quoiqu'il ne fût qu'éclipsé
„ totalement par une grosse bouteille
„ de vin de Florence.

„ Ainsi nous avons changé tous les
„ meubles de notre appartement, en
„ proportionnant le tout à notre taille.
„ La porte sera tellement baissée, que
„ tout homme qui excéde cinq pieds
„ de hauteur, n'y sauroit passer sans se
„ heurter le front. De cette maniére
„ elle ne convient qu'à des gens qui
„ ont la petitesse requise pour être
„ membres de notre corps.

„ *Voici quelques Statuts de notre Société.*

I „ Si quelqu'un de nous, quelque
„ dûment qualifié qu'il soit, tâche de
„ s'élever au-dessus de lui-même, par
„ la maniére de s'étendre ou de trous-
„ ser son chapeau; si dans une grande
foule

„ foule il marche sur la pointe des pieds
„ pour paroître aussi grand qu'un autre,
„ ou s'il met furtivement sous son cous-
„ sin quelque chose qui le hausse, il se-
„ ra condamné pendant tout un mois à
„ ne porter que des souliers sans talons.

II. „ Si quelqu'un de nous tire avan-
„ tage de sa perruque, de son chapeau,
„ ou de quelqu'autre partie de son
„ ajustement, pour paroître plus grand
„ ou plus gros qu'il n'est, il sera obligé
„ de porter des talons rouges, & un
„ plumet de la même couleur, afin que
„ sa stature réelle soit limitée par des
„ bornes remarquables, & qu'on puisse
„ le trouver aisément entre ses souliers
„ & son chapeau.

III. „ Si quelqu'un de nous achète
„ pour son propre usage un cheval de
„ main, haut de plus de quatorze pau-
„ mes & demie, ledit cheval sera ven-
„ du: on lui donnera à la place un pe-
„ tit Coureur Ecossois, & le sur-plus
„ de l'argent sera employé à régaler la
„ compagnie.

IV. „ Si quelqu'un de nous viole les
„ loix fondamentales de la Compagnie
„ au point de s'élever sur plus d'un
„ pouce & demi de talon, il sera re-
„ gardé comme coupable de crime de
„ Léze-petitesse, & on le chassera de
„ la Cotterie sur le champ. NB. Le
„ Formulaire dont on se servira en ban-
„ nissant un des membres, sera conçu

„ en

„ en ces mots: *Sors d'entre nous, & ſois*
„ *grand, ſi tu peux.*

„ Le ſentiment unanime de la Socié-
„ té eſt, que puiſque, de l'aveu de tout
„ le monde, la Race Humaine eſt dimi-
„ nuée en ſtature depuis la Création
„ juſqu'à-préſent, l'intention de la Na-
„ ture doit être que l'Homme ſoit pe-
„ tit ; & nous croyons que tout le
„ Genre-Humain baiſſera enfin juſqu'au
„ point de la perfection, c'eſt-à-dire,
„ deviendra *de notre taille.*

N°. XCII. 26. *Juin* 1713.

Homunculi quanti sunt, cum recogito!
PLAUT. *Rud. Act. I. Sc. II. v. 66.*

MONSIEUR,

„ VOus êtes à-présent au fait de la
„ nature & du but de notre Etablissement: il ne me reste qu'à vous
„ informer du caractére des membres de
„ notre Cotterie, & des sujets de nos
„ conversations.

„ Les principaux personnages de no-
„ tre Compagnie sont un petit Poëte,
„ un petit Conteur de fleurettes, un
„ petit Politique, & un petit Héros.
„ Le premier, qui s'appelle *Théodore*
„ *Hémistiche*, a été élu notre Président.
„ Il mérite cette Dignité, non-seule-
„ ment parce qu'il est le plus petit de
„ nous tous, mais principalement parce
„ qu'il est assez charmé de sa stature
„ pour s'habiller toujours de noir, afin
„ de paroître encore plus petit. Son
„ mérite va même jusqu'à se courber
„ quand il marche dans les rues. On
„ ne sauroit guéres imaginer de figure
„ plus grotesque: C'est un petit homme
„ extrémement vif, avec de grands bras,
„ & de grandes jambes: Il ne ressemble
„ pas mal à une Araignée, & on l'a pris

„ de

„ de loin pour un petit Moulin à vent.
„ Ce qui, outre cela, lui a concilié
„ notre faveur, est son grand talent
„ pour la Poësie; car il nous a promis
„ de composer un grand Poëme en pe-
„ tits vers, pour célébrer les Héros de
„ notre taille: Stace est son Auteur fa-
„ vori pour avoir dit de Tydée,

Major in exiguo regnabat corpore virtus.

„ Il a même résolu de traduire toute
„ la Thébaïde, uniquement par ten-
„ dresse pour ce petit Guerrier.

„ Mr. *Thomas Dameret* est un beau
„ petit Brun, & le Damoiseau le plus
„ galant de son siécle: Il est extrême-
„ ment propre dans ses habits, & pour
„ les avoir faits de bon air, il se sert
„ du même Tailleur qui habille les Prin-
„ ces & les Héros des *Marionettes* du
„ voisinage: La vivacité de son tem-
„ pérament le porte à se vanter assez
„ souvent des faveurs du Beau-Sexe:
„ L'autre soir il s'excusa de ne pas res-
„ ter à l'Assemblée, à cause d'un ren-
„ dez-vous qu'il avoit avec une Belle,
„ & même avec une Belle de riche
„ taille.

„ Pour notre *Politique*, c'est un hom-
„ me né grave, & qui se pique d'ha-
„ bileté: La gravité d'un homme de sa
„ stature, comparée avec celle d'un
„ homme ordinaire, est comme la gra-
„ vité d'un Chat mise en paralléle avec
„ celle

„ celle d'un Lion: Il a pris l'habitude
„ de s'apoſtropher lui-même quand il
„ eſt ſeul ; & un jour qu'il penſoit ne
„ parler qu'à lui-même, on l'a entendu
„ ſe comparer à un petit Cabinet, qui
„ renferme tous les ſecrets de l'Etat,
„ & les projets les mieux concertés
„ des Princes.

„ Son viſage eſt pâle & décharné, ce
„ qu'il faut attribuer à ſes veilles, &
„ aux efforts d'imagination qu'il fait
„ pour le bien de l'Europe : C'eſt à
„ cette même cauſe qu'il faut attribuer
„ ſon extrême petiteſſe : car il a ruiné
„ ſa propre conſtitution pour ſauver
„ celle de ſa Patrie : Il eſt ce que Bal-
„ zac appelle un *grand Diſtillateur des*
„ *maximes de Tacite :* Quand il parle,
„ il péſe chaque parole, commme s'il
„ craignoit de nous enrichir trop vite
„ de ſes ſublimes obſervations : & l'on
„ pourroit le comparer à un Alambic,
„ qui donne goûte à goûte le peu qu'il
„ contient. Le dernier dont je ferai
„ mention, eſt le *Chevalier de la Brette*:
„ Il ſe diſtingue ſur-tout par la lon-
„ gueur de ſon épée, qui coupe ſa fi-
„ gure par une ligne oblique en deux
„ parties à peu près égales, ce qui lui
„ donne la figure d'une Mouche, qui
„ percée d'une épingle au travers du
„ corps, ne laiſſe pas de marcher : Il
„ appella un jour en duël un grand
„ homme, qui lui avoit donné de ſa

man-

„ manche dans les yeux : la choſe qui
„ flatte le plus ſon orgueil, c'eſt que
„ dans toutes ſes campagnes, jamais
„ boulet de canon ne lui a fait baiſſer
„ la tête : je ne dois pas oublier une
„ particularité curieuſe, c'eſt qu'à l'âge
„ de quatorze ans il étoit tout auſſi
„ grand qu'à cette heure : s'il ſavoit
„ que je vous dis ceci, il s'en forma-
„ liſeroit peut-être ; car rien n'eſt plus
„ colérique que les petits Héros.

„ Ce ſont-là les Cavaliers qui ani-
„ ment le plus nos converſations : les
„ accidens heureux ou malheureux, que
„ notre taille nous attire tous les jours,
„ en forment la matiére, nous nous
„ communiquons ces accidens, comme
„ autant de ſujets de raillerie ou de con-
„ ſolation mutuelle. Notre Préſident fit
„ l'autre jour une chute, n'ayant pu
„ tenir bon contre un violent coup de
„ vent : Ce malheur lui donna occa-
„ ſion de nous dire, que la même choſe
„ étoit arrivée à un ancien Poëte, qui
„ étoit ſi léger, que pour éviter de
„ ſemblables chutes, il ſe *leſtoit* avec
„ du plomb d'un côté, & ſes ouvrages
„ de l'autre : Notre Amoureux nous
„ avoua hier, qu'il s'étoit guéri de la
„ paſſion qu'il avoit eue pour une gran-
„ de perſonne, en prenant trois ma-
„ tins de ſuite avec ſon thé *une priſe de*
„ *Roman Comique*, dont *Ragotin* eſt un
„ des plus grands Héros.

„ Notre Guerrier nous fait rarement
„ part des avantures dont il ne s'eſt pas
„ tiré à ſon honneur. Pour le *Politique*,
„ ennemi déclaré du burleſque, il ne
„ rit jamais, ſon front auſtére ne ſe
„ déride pas au récit de nos infortunes;
„ & l'on peut juger par-là s'il eſt hom-
„ me à nous inſtruire des ſiennes, & ſur-
„ tout à les placer dans un jour qui
„ pourroit leur donner un air riſible:
„ s'il nous communique quelques ca-
„ taſtrophes de ſa vie ſérieuſe, ce n'eſt
„ qu'en guiſe de plainte, & nous n'en
„ rions jamais qu'en ſon abſence.

„ Nous avons un ſoin particulier de
„ raſſembler tous les traits d'Hiſtoire,
„ & tous les caractéres d'Hommes illuſ-
„ tres, qui ſont propres à relever la
„ gloire des petites figures humaines.
„ Mr. *de la Brette*, qui a ſuffiſſament de
„ lecture pour un homme de guerre,
„ ne ceſſe de parler du petit David,
„ qui vainquit le grand Goliath, & du
„ petit Luxembourg, qui a rendu Louis
„ XIV un *grand Monarque*: il n'a garde
„ ſur-tout d'oublier *le petit Alexandre le*
„ *Grand*. Pour ce qui eſt d'*Hémiſtiche*,
„ il croit ne pouvoir aſſez célébrer l'é-
„ quité d'Auguſte, qui appelle Horace
„ *lepidiſſimum homunciolum*; & il témoigne
„ une affection particuliére pour Voi-
„ ture & pour Scaron, qui ont ſi bien
„ décrit à la Poſtérité leur petite figu-
„ re: il décide hardiment contre un
„ grand

„ grand Littérateur, & contre tous ſes
„ partiſans, qu'Eſope n'étoit ni plus
„ grand ni plus joli qu'on le dépeint
„ d'ordinaire: mais le Guerrier épouſe
„ hautement le ſyſtême du Savant que
„ je viens d'indiquer; & ſoutient que
„ la Guerre des Rats & des Grenouil-
„ les (Ouvrage attribué à Eſope) eſt
„ une Satire ſanglante contre les petits
„ Héros, & par cela même que ce ne
„ peut être l'Ouvrage que de quelque
„ Coloſſe impudent. Quant à notre Po-
„ litique, il eſt tout fier d'un certain
„ Roi d'Egypte, nommé Bocchor, qui,
„ à ce que Diodore atteſte, fut extrê-
„ mement petit, & ſurpaſſa néanmoins
„ en prudence & en habileté tous ceux
„ qui avoient vécu avant lui.

„ Comme j'ai l'honneur d'être Sécre-
„ taire de notre Société, c'eſt mon de-
„ voir de recueillir tout ce qui ſe dit,
„ & tout ce qui ſe fait de remarquable
„ dans notre Aſſemblée: c'eſt ce qui
„ m'a mis en état de vous communi-
„ quer les particularités que vous ve-
„ nez de lire, & de vous donner en-
„ core dans la ſuite d'autres Mémoires.
„ Je dois vous dire auſſi, que nous
„ avons des Eſpions dans tous les quar-
„ tiers de la Ville, pour être informés
„ de la conduite des Pygmées rebelles,
„ qui refuſent d'obſerver nos loix &
„ nos ſtatuts: qu'ils prennent garde à
„ eux: les grands airs qu'ils pourront ſe

„ donner dans leurs amours, ou dans
„ leurs combats, afin de paſſer pour
„ des hommes formels, viendront ſûre-
„ ment à notre connoiſſance ; & nous
„ ne manquerons pas d'en inſtruire le
„ Public, dans le deſſein de les punir &
„ de les corriger.

„ Notre Préſident m'a accordé le pri-
„ vilége excluſif d'expoſer au mépris
„ de toute la Ville les Nains intraita-
„ bles, qu'une condition aiſée garantit
„ de la mortification d'être portés dans
„ des boëtes de Foire en Foire : il ne
„ s'eſt reſervé à lui-même, en qualité
„ de Poëte, que certains ridicules mar-
„ qués & propres à aiguiſer la pointe
„ d'une Epigramme. Adieu, Monſieur,
„ je vous ſalue au nom de toute la So-
„ ciété.

DENYS LE PETIT. Sécretaire.

N°. CLXXIII.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0058
DFG

N°. CLXXIII. 29, *Sept.* 1713.

Nec sera comantem
Narcissum aut flexi tacuissem vimen Achanthi,
Pallentesque hederas, & amantes littora Myrtos.
VIRG. *Georg. IV.* 123.

IL y a quelques jours que je priai un de mes meilleurs Amis de venir me voir à ma Campagne : j'avoue pourtant qu'en faisant cette invitation, je craignois qu'un endroit aussi peu orné ne fût guéres propre à amuser un homme de goût, qui, en fait d'Architecture & de Jardins, avoit vu tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus beau ; mais je fus étrangement surpris, de lui entendre dire à plus d'une reprise, qu'il avoit trouvé dans ma petite retraite cette vraye beauté, qui lui avoit toujours paru manquer dans les plus fameuses Maisons de campagne d'Angleterre : il m'exprima sa pensée, en citant ces vers, qui servent de commencement à une des Epigrammes de Martial :

Baiana nostri villa, Basse, Faustini,
Non otiosis ordinata myrtetis,
Viduaque platano, tonsilique buxeto,
Ingrata lati spatia detinet campi;
Sed rure vero, barbaroque lætatur.

Il y a certainement dans l'aimable simplicité de la Nature sans ornemens quelque chose, qui verse dans l'ame une tranquilité plus douce, & une plus noble sensation de plaisir, que ne peuvent faire toutes les merveilles de l'Art.

C'étoit-là le goût des Anciens dans leurs Jardins, comme il paroît par les descriptions qu'ils vous en ont données. Deux des plus beaux Génies du Monde nous ont laissé chacun la description d'un Jardin. Or comme ces grands Maîtres ont fait leurs tableaux à plaisir, il y a lieu de supposer qu'ils ont rassemblé tout ce que leur sujet pouvoit avoir de plus excellent en son genre, suivant eux: quoique (pour le dire en passant) il se soient bornés à la seule partié utile des Jardins, & n'ayent parlé que d'Arbres fruitiers, de Légumes, d'Eau, &c. Les Piéces que j'ai en vue, sont la description que Virgile fait dans sa quatriéme Géorgique du Jardin cultivé par le Vieillard de Coryce, celle qu'Homére nous a donnée du Jardin d'Alcinoüs, & qui se trouve au septiéme Livre de l'Odyssée.

Le Chevalier Temple a remarqué que ce Jardin d'Homére a toutes les perfections qu'on peut souhaiter: son étendue étoit de quatre arpens, ce qui, dans ces tems de simplicité, formoit une étendue assez grande, même pour un Jardin de Prince. Entouré de toutes parts pour

la

la sûreté, il se trouvoit tout attenant des portes du Palais, desorte qu'on pouvoit s'y rendre commodément.

Le Poëte Grec fait mention ensuite des Arbres qu'on laissoit librement croître en hauteur. La belle description des Fruits qui ne manquoient jamais, & des Zéphirs dont l'haleine se faisoit toujours sentir, n'est qu'une maniére plus noble & plus poëtique d'exprimer la succession continuelle d'un fruit après un autre, durant tout le cours de l'année.

La Vigne semble avoir été hors du Jardin, de-même que les couches de Légumes, dont il est parlé ensuite comme étant au bout de l'enclos, dans l'endroit que nous assignons ordinairement à nos Jardins potagers.

C'est une chose remarquable, que la maniére dont les deux Fontaines étoient disposées: elles avoient leur source dans l'enclos, &, par le moyen de divers aqueducs, l'une amenoit de l'eau à toutes les parties du Jardin, tandis que l'autre passoit par dessous le Palais dans la Ville, pour le service du Public.

Que nos Jardins modernes ont peu de cette charmante simplicité! Il semble que nous prenions à tâche de nous éloigner de la Nature, non-seulement en donnant à nos *semper-verds* les figures les plus bizarres, mais par l'entreprise extravagante de porter l'Art à un point auquel il ne lui est pas possible d'at-

teindre : nous prouvons que nous avons du talent pour la Sculpture, & sommes charmés quand nos Arbres ressemblent à des Hommes ou à des Animaux.

Hinc & nexilibus videas è frondibus hortos,
Implexos latè muros, & mœnia circùm
Porrigere, & latas è ramis surgere turres;
Deflexam & myrtum in puppes, atque ærea rostra,
In buxisque undare fretum, atque ê rore rudentes.
Parte aliâ frondere suis tentoria castris;
Scutaque, spiculaque, & jaculantia citria vallos.

J'ai eu plus d'une fois occasion d'observer que ceux qui ont le plus de génie, & qui sont le plus en état de tirer parti de l'Art, sont toujours amoureux de la Nature, l'Art le plus parfait n'étant qu'une imitation imparfaite de la Nature, qui est l'unique modéle de toute beauté. Au-contraire, les Esprits médiocres, & les Sots sont principalement charmés des babioles de l'Art, & s'imaginent qu'une chose est plus admirable à proportion qu'elle est moins naturelle. Un Bourgeois n'est pas plutôt devenu propriétaire de deux ifs, qu'il forme le projet de les ériger en Géans, comme ceux de Guldhall. Je connois un Cuisinier de la premiére volée, qui a embelli sa Campagne d'un diner tel qu'on en sert à la Cérémonie d'un Couronnement, le tout en *semper-verds* : on y voit le Champion monté sur un Coursier verd à un des bouts de la table, & la Reine parée d'une jeunesse éternelle,

à

à l'autre bout. Par amitié pour tous mes compatriotes qui ſont curieux de cette ſorte de merveilles, j'ajoûterai ici un Catalogue de *ſempervivs* qui doivent être vendus dans peu par un Jardinier de la Ville : cet homme s'eſt adreſſé à moi pour ſe faire connoître, & m'a repréſenté que pour diſtinguer nos Jardins autour de Londres de ceux qu'on voit dans les Contrées barbares de la groſſiére Nature, on auroit beſoin d'un Jardinier qui fût en même tems Sculpteur : c'eſt une idée heureuſe, que les Anciens n'ont probablement jamais eue. Quoi qu'il en ſoit, voici ſon Catalogue.

Adam & Eve en ifs : Adam un peu endommagé par la chûte de l'Arbre de ſcience du bien & du mal, abattu par la grande tempête : Eve & le Serpent ſont, on ne peut pas mieux.

L'Arche de Noé en Houx : les côtes en aſſez mauvais état faute d'eau.

La Tour de Babel pas finie encore.

St. George en Bouis : ſon bras n'eſt pas tout-à-fait aſſez long, mais il pourra tuer le Dragon au mois d'Avril prochain.

Un Dragon verd auſſi en Bouis, avec une queue de Lierre rampant pour le préſent.

NB. Ces deux articles ne doivent point être vendus ſéparément.

Le Prince EDOUARD *le Noir* en Cyprès.

Un Ours de Laurier ſauvage en fleurs, avec un Chaſſeur de Génevrier en bayes.

Une paire de Géans rabougris, à grand marché.

Une Reine ELISABETH en Tilleul tirant un peu ſur les pâles-couleurs, à cela près croiſſant à merveilles.

Un autre Reine ELISABETH en Myrthe, qui ne croît pas comme il faut pour avoir été trop près d'un Savinier.

Une vieille Fille-d'honneur en bois vermoulu.

Un magnifique Ben. Johnſon en Laurier.

Un Cochon de Haye vive devenu Porc-épic, pour avoir été laiſſé à la pluye pendant une ſemaine.

Un Verrat de Lavande, avec de la Sauge croiſſant dans ſon ventre

Il taille auſſi des Piéces de famille, Hommes, Femmes, ou Enfans, ſi bien que tout Mari peut avoir l'effigie de ſa femme en Myrthe, & la ſienne propre en Cornouillier.

Ta Femme ſera comme une vigne féconde, & tes Enfans comme des branches d'Olivier autour de ta table.

LET-

LETTRES
DE
Mr. POPE,
ET
DE DIVERS DE SES
AMIS.

Quo desiderio veteres revocamus amores,
Atque olim amissas flemus amicitias!

CATULL.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0065
DFG



PREFACE

Qui a été mise à la tête de la premiére Edition correcte & vraye in Quarto.

SI ce qui est offert ici au Lecteur lui fait quelque plaisir, il n'en a pas l'obligation à Mr. Pope, mais en partie aux Amis de cet Auteur, & en partie à ses Ennemis : c'est par l'affection des premiers que tant de Lettres, dont il n'avoit point gardé de copie, ont été conservées : & c'est la malice des autres qui les a publiées telles qu'on les a vues.

Quelques-unes de ses Lettres, écrites dans sa jeunesse, tombérent entre les mains d'une Femme, qui les fit imprimer en 1727, sans son aveu, ni celui de son Correspondant. Ce procédé, & la crainte d'en éprouver quelque autre du

même genre, l'engagérent à retirer autant de Lettres qu'il lui fut possible, de ceux qu'il s'imagina en avoir par devèrs eux quelques-unes. Il vit avec chagrin que le nombre en étoit très-grand ; mais ce nombre fut bientôt diminué par le soin qu'il eut d'en brûler les trois quarts : il épargna le reste, non par quelque préférence pour le tour ou pour la beauté du stile mais uniquement à cause qu'elles conservoient la mémoire de quelques liaisons d'amitié qui lui seront toujours chéres, ou qu'elles mettoient dans leur véritable jour divers faits, dont de misérables Ecrivains de ces tems-là prenoient occasion de noircir sa rèputation, ou celle de ses Amis. Il fit donc transcrire exactement les Originaux, tant de ses propres Lettres, que de celles de ses Correspondans, & dépota une Copie du tout dans la Bibliothéque d'un Homme d'un rang distingué, dont il étoit aimé ; afin qu'on pût

y avoir recours, en cas qu'on s'aviſât de faire revivre de mauvais bruits, ou qu'on publiât encore de ſes Lettres ſans ſon aveu, ſoit durant ſa vie, ou après ſa mort.

L'année ſuivante, les Oeuvres poſthumes de Mr. Wycherley furent imprimées, & ne firent pas grand honneur à ſa mémoire. Il étoit juſte de remédier en quelque ſorte à ce mal, en faiſant connoître au Public que la derniére réſolution de l'Auteur avoit été de ſupprimer ces Poëſies. Comme quelques-unes des Lettres qu'il avoit écrites à Mr. Pope, & des Réponſes qu'il en avoit reçues, éclairciſſoient ce point, elles furent publiées en 1729, avec un petit nombre de notes marginales ajoûtées par un Ami.

Si dans quelques-unes de ces Lettres, & dans celles qui furent imprimées ſans ſon conſentement, on remarque un déſir trop fort de courir après l'eſprit, ou de témoigner de la gayeté, on fera bien

bien de considérer à *qui* & à *quel âge* il a donné dans ce défaut, & en combien peu de tems il s'en est corrigé. Les autres Lettres, comme tout homme qui s'y connoît pourra le voir aisément, n'ont exigé aucun effort de génie. Son cœur seul y parle, & cela suffit pour qu'un Lecteur équitable n'en attribue la publication à aucun motif de vanité.

Personne n'ignore combien on a imprimé de volumes sous le titre de sa Correspondance, avec promesse d'Additions considérables, & des offres répétées de récompenser libèralement tous ceux qui pourroient fournir pour la presse quelques nouvelles Lettres de Mr. Pope. On sait aussi, même en ne consultant que les Préfaces des Editeurs, comment on s'y est pris pour avoir de ces Lettres, savoir, en faisant accord avec des gens ou réduits à la derniére misére ou perdus de réputation, ou qui avoient la prudence de n'oser pas

se

ſe nommer. Un de ces derniers, à l'occaſion d'une querelle qu'il eut, en apella à des avis qu'il avoit publiés : préciſément comme cet Irlandois, qui préſenta, il y a quelques années, une requête contre ſon Camarade, qu'il accuſoit de lui avoir retenu une partie des bagues, des montres, & de l'argent dont ils avoient fait la conquête en commun à Hounſlowbeath.

Pluſieurs Lettres ont été écrites en ſon nom quoiqu'il n'y eût pas la moindre part, & adreſſées à qui on a voulu : d'autres Lettres contrefaites ont été attribuées à l'Evêque Atterbury, que de vils Calomniateurs ont ſuppoſé en correſpondance avec lui, dans le tems qu'un pareil commerce auroit été un crime puniſſable de mort.

J'ai peine à concevoir comment notre Auteur, que ſa ſituation & ſon goût n'ont mis dans le chemin de perſonne (ſi l'on en excepte le déſir de plaire par ſes poëſies) ait été

été attaqué par des écrits autant qu'aucun Miniſtre-d'Etat de ſon tems. Les Piéces volantes, de tout genre, ne parloient que de lui; & ce ne fut pas *uniquement-là* qu'un particulier, qui ne dogmatiſa jamais ſur la Religion, ni ſur le Gouvernement, eut le malheur d'être repréſenté comme un homme dangereux pour la Société, un Papiſte bigot, & un Ennemi de l'illuſtre Maiſon qui occupe le Trône.

L'inexcuſable publication de ſes Lettres lui a au-moins rendu le ſervice de faire voir qu'il n'a eu pour amis que des gens de mérite; & que ſi l'on formoit un catalogue de ſes Amis & de ſes Ennemis il n'auroit à rougir, ni des uns ni des autres, pluſieurs de ces Lettres ayant été écrites dans les conjonctures les plus intéreſſantes, & toutes avec une franchiſe qui n'appartient qu'à la ſincére amitié, démontrent quels étoient les ſentimens que ſon cœur & la cir-

circonstance lui dictoient, sans qu'il pût s'imaginer que le Public en seroit jamais informé. S'il s'étoit assis pour tracer son propre portrait, il n'auroit jamais pu y réussir si bien, & ne se seroit certainement pas dépeint avec l'air de naïveté qui paroît dans ces Lettres. Mais si la main d'un Auteur, pareille à celle d'un Peintre, se distingue mieux dans une ébauche que dans une piéce finie, l'air négligé des Lettres que nous publions ici, les fera mieux discerner des Lettres contrefaites qui lui ont été imputées par des vues d'intérêt ou de malice.

Nous espérons qu'il seroit inutile de dire, qu'il n'est point responsable de divers passages qui se trouvent dans les Editions qu'on a faites sans son aveu, puisqu'ils sont tels qu'aucun homme de bon-sens ne les auroit jamais publiés. Les fautes d'impression sont presque innombrables, & ne peuvent qu'avoir été extrêmement multi-

pliées

pliées en tant d'Editions consécutives, par l'avarice & la négligence des Editeurs, dont aucun n'eut de sa part la moindre autorisation, ni aucun autre encouragement que de ne les point poursuivre en Justice.

Pour ce qui est des *vuides* dans la correspondance, il ne nous a pas été possible de les remplir, l'Auteur ayant détruit un trop grand nombre de Lettres, pour que nous soyons en état d'en former des suites réglées. Il n'a pas voulu non plus les corriger, excepté par l'omission de quelques endroits, qu'il ne convenoit point d'exposer aux yeux du Public: ou de plusieurs Lettres entiéres, qui n'étoient pas de lui, ou qu'il desapprouvoit.

Mr. Pope a été fort économe des Lettres de ses Amis, jugeant que le respect dû à leur mémoire exigeoit qu'il supprimât particuliérement celles qui étoient le plus en sa faveur. Comme ce n'est point

à

à la *Vanité*, mais à l'*Amitié* qu'il deſtine ce monument, il a bien voulu épargner à ſes Ennemis la mortification de montrer comment de plus habiles & de plus honnêtes gens qu'eux ont penſé à ſon égard ; & en même tems mettre à couvert de leur cenſure ſes Amis vivans, qui peuvent compter qu'ils ne ſe trouveront jamais obligés de rougir, au-moins en cette occaſion, de leur trop de partialité pour lui.

Mais de quelque maniére que ce Recueil ſoit reçu, nous ne pouvons que nous plaindre de la *cauſe* & de la *néceſſité* d'une pareille publication, & ſouhaitons de tout notre cœur qu'aucun honnête-homme ne s'y trouve jamais réduit. Voici au juſte la ſituation dont il s'agit. Un Libraire avertit qu'il a deſſein de publier vos Lettres : il encourage ouvertement, même en promettant de l'argent, ceux qui pourront lui en fournir quelques-unes, & s'engage

gage à publier tout ce qu'on voudra lui envoyer. Toute calomnie pouvoit se promettre une réception favorable, & l'Ennemi qui l'avoit forgée, étoit sûr du secret. Un domestique se trouvoit excité à voler une Lettre de la poche ou du cabinet de son Maître. Si la quantité ne suffit pas pour former un Volume, on y ajoûtera quelque autre chose (sur-tout quelque chose de caustique & de malin) & le tout passera sous votre nom : ainsi tout auteur qui a de la réputation, doit non seulement craindre qu'on ne lui dérobe ses Ouvrages, mais aussi qu'on ne lui en impute qui ne sont pas de lui. Un Libraire, qui ne sauroit ignorer comment il les a obtenus sans s'embarrasser de la peine & du dèshonneur qu'il vous cause, les dispersera par tout le Royaume. Plus on s'est fait goûter par d'autres Ouvrages, plus ceux-ci seront recherchés, & par cela même plus on sera outragé. L'injure

est

est d'une telle sorte, que la Loi, qui ne punit point les *Intentions*, ne sauroit la prévenir ; &, quoique susceptible de châtiment, après avoir été commise, elle ne sauroit cependant être réparée : on en est réduit, ou à entrer en négociation avec un pareil homme (qui est de toutes les méthodes la plus expéditive, & la plus basse) ; ou à prendre des mesures pour lesquelles on a de l'éloignement ; ou enfin à publier les piéces dont il s'agit telles qu'elles sont, ce qui, eu égard aux louanges que nos amis nous y donnent, est contraire aux loix de la modestie : sans cela votre réputation & votre droit de propriétaire, souffrent également ; vous êtes à la fois diffamé & volé. Comme *Auteur*, vous êtes privé du pouvoir absolument nécessaire pour se distinguer, de rejetter ce que vous trouvez de moins bon, & du droit de juger vous-même quelles piéces il convient le plus de publier, & de quelle

quelle façon. Comme *Homme*, vous perdez le droit qui vous apartient sur vos propres sentimens, c'est-à-dire le privilége qu'à toute Créature humaine de cacher des sentimens, ou de les divulguer, l'avantage du réavis, & les effets naturels de la modestie, de la candeur, & de la prudence. Comme *membre de la Société*, on est bien plus lézé encore; votre conduite particuliére, vos affaires domestiques, vos passions, & vos foiblesses, sont exposées aux yeux, & par cela même à l'impertinente censure de tout le monde. L'action d'imprimer ainsi des Lettres particuliéres, est la plus odieuse de toutes les maniéres de *trahir une Conversation*, puisque les mauvaises conséquences qui en résultent, s'étendent manifestement le plus loin, & durent le plus long-tems. C'est une très-grande offense contre la *Société*, en ce qu'elle mêle des sentimens de crainte aux liaisons les plus intimes entre deux Amis,

&

& au commerce le plus néceſſaire entre un homme & un autre homme. Ouvrir des Lettres eſt tenu pour une choſe infame, & l'on regarde comme un vilain trait, de lire ſeulement quelques mots d'une Lettre qu'on trouve ouverte par hazard : quel jugement doit-on donc porter de ceux qui ſavent ſe procurer des Lettres par fraude, & qu'un vil intérêt engage à les imprimer ? Concluons de ce que nous venons de dire, que tout honnête-homme ne ſauroit s'empêcher de ſouhaiter, que, ſi juſqu'ici les Loix n'ont point oppoſé de reméde ſuffiſant à ce mal, un pareil reméde puiſſe aumoins ſe trouver, & être employé dans la ſuite.

LETTRES
DE
MR. POPE
ET DE
MR. WYCHERLEY. (a)
Depuis l'An 1704. *jusqu'à* 1710.

LETTRE I.

Binfield dans la Forêt de Windsor, 26. *Decembre*, 1704. (b)

IL y a si longtems que j'ai le plaisir de vous connoître par vos écrits, que je ne saurois assez vous témoigner ma reconnoissance de la permission que vous m'accordez de former des liaisons plus particuliéres avec vous. Dès notre premiére entrevue j'ai été charmé de la justice que vous avez rendue à feû votre ami

(a) S'il falloit juger de ces Lettres par la maniére de penser & par le tour d'expression, on diroit que celles qui sont attribuées ici à un enfant de seize ans, ont été écrites par un homme de soixante & dix, & réciproquement, tant il y a de sens, de gravité, de jugement, & de goût dans celles de Mr. Pope; pendant que d'un autre côté, une jalousie enfantine, une affectation puérile, une attention éternelle à courir après du soi-disant esprit, avec une ignorance totale d'ordre, de méthode, & de toute relation entre des parties pour former un tout, composent le caractére de celles de Mr. Wycherley.

(b) L'Auteur n'avoit alors que seize ans.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0080
DFG

ami Dryden : je n'ai jamais eu aucune familiarité avec lui : *Virgilium tantum vidi* (a). Si j'étois venu au monde aſſez-tôt, je l'aurois connu & aimé ; car je tiens non-ſeulement de vous, mais auſſi de Mr. Congréve, & du Chevalier Trumbal, que ſes qualités perſonnelles n'étoient pas moins aimables que ſes qualités poëtiques, nonobſtant toutes les calomnies qu'on a débitées ſur ſon ſujet, & dont le premier de ces Meſſieurs m'a dit avoir deſſein de le juſtifier quelque jour (b). Je ſuis perſuadé que ces bruits injurieux ont eu leur ſource dans la fureur de l'Eſprit de parti, & que l'éclat de ſa réputation a contribué enſuite à les entretenir. (c) Les méchans Auteurs qui l'ont attaqué vèrs le déclin de ſa vie, reſſemblent aux Moucherons d'un ſoir d'Eté, qui n'incommodent jamais davantage que durant la belle ſaiſon : car ſon feu, tel que celui du Soleil, a brillé avec le plus de clarté, dans le tems qu'il alloit bientôt diſparoitre.

(a) Etant encore enfant, il engagea un ami à le mener au Caffé que Dryden fréquentoit, & ce fut-là qu'il eut le plaiſir dont il fait ici mention.

(b) Il degagea depuis ſa parole, dans ſa Dédicace au Duc de Newcaſtle, qui eſt à la tête de la douziéme Edition des Piéces de Théâtre de Dryden, 1717.

(c) Le contraire de ce fait eſt vrai : Une des premiéres Satires qui avoit été compoſée contre lui, eſt le *Rehearſal* du Duc de Buckingham ; & une des derniéres, la parodie que Montagne a faite de ſon *Hind and panther*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0081
DFG

Au-reſte, ne croyez pas, Monſieur, que j'ajoûte foi au compliment trop obligeant que vous me faites, que mes productions ſont au-deſſus de ces ſortes de Critiques : je ne ſuis pas aſſez vain pour cela, ni, d'un autre côté, aſſez humble pour me croire au-deſſous de leur maligne attention : Car les Critiques, étant des Oiſeaux de proye, conſervent toujours leur inclination vorace : & quoique de pauvres Auteurs comme moi ne ſoient que des gueux, aucun gueux cependant n'eſt aſſez pauvre pour n'avoir pas de quoi nourrir un chien, aucun Auteur aſſez miſérable pour ne pas fournir au-moins un morceau à un affamé Critique. Je ſuis bien éloigné de penſer que les attaques de pareilles gens puiſſent me faire honneur ou deshonneur, bien moins encore à Mr. Dryden. Je conviens avec vous que tous les génies d'une claſſe inférieure qui ſe ſont élevés depuis ſa mort, ne ſont que comme les Etoiles qui paroiſſent après le coucher du Soleil, & qui ne ſont lumineuſes à nos yeux que durant ſon abſence : encore quelques-uns de ces Aſtres ne brillent-ils que de l'éclat qu'ils ont reçu de lui. Notre eſprit n'eſt que réflexion ou imitation, & ne ſauroit ainſi s'appeller nôtre à fort juſte titre : le vrai Eſprit, je penſe, peut ſe définir une juſteſſe de penſée, & une facilité d'expreſſion ; ou (pour parler ſtile

ſtile de Sage-femme) une conception parfaite, & une délivrance aiſée. (a) Il s'en faut beaucoup néanmoins que cette définition ſoit exacte : ayez la bonté de m'en donner une meilleure, comme il ne tient qu'à vous de le faire.

Je ſuis, &c.

(a) Ce n'eſt point-là une définition de l'Eſprit, mais de la bonne maniére d'écrire en général ; & Mr. Locke en avoit donné une meilleure. Mais notre jeune Poëte ne goûtoit pas alors ſon *Eſſai concernant l'Entendement-Humain*.

LETTRE II.
DE
MR. WYCHERLEY.

25. Janv. 1704. 5.

J'Ai été si occupé en dernier lieu à corriger & à transcrire quelques-uns de mes Madrigaux pour deux Seigneurs qui souhaitoient de les voir, qu'il ne m'a pas été possible de répondre plutôt à votre ingénieuse Lettre: les Auteurs ressemblent aux Banquiers, qui aiment à faire des avances au Public, pendant qu'ils oublient de payer ce qu'ils doivent à leurs meilleurs & plus intimes Amis. Cependant j'espére que doué comme vous êtes d'un bon naturel & d'un sens droit (qui se trouvent presque toujours liés ensemble,) (a) vous userez d'indulgence envèrs un débiteur qui ne demande pas mieux que de s'aquiter de ses obligations: mais la chose n'est pas en mon pouvoir. Vous m'avez obligé au-delà de mes facultés actuelles en fait de reconnoissance, & je suis dans le cas d'un honnête débiteur, qui a la sincére intention de contenter quelque

(a) *Le bon naturel & le sens droit se trouvent presque toujours liés ensemble*, & cependant *l'esprit & l'humanité se trouvent rarement ensemble.*) Mais ils peuvent se tenir compagnie, ou non, comme ils voudront, pourvu que Mr. Wycherley ait de l'esprit.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0084
DFG

que jour ſes créanciers. En attendant, j'ai bien des graces à vous rendre de ce que dans votre Lettre vous réuniſſez, en ſi grande abondance, l'Eſprit & l'Humanité, qualités qui ſe trouvent ſi rarement enſemble dans les autres hommes, & que vous poſſédez toutes deux d'une maniére diſtinguée. A l'égard de votre génie & de votre bon naturel, je penſe qu'ils ne peuvent être égalés que par votre jugement, ou par votre modeſtie, que je ne puis m'empêcher d'offenſer, pour peu que je rende juſtice à vos autres perfections. C'eſt pourquoi je n'en dirai à-préſent rien de plus, ſinon que votre eſprit n'a jamais fauſſé compagnie à votre jugement que dans votre partialité envèrs moi & mes Ouvrages; deſorte que s'il étoit poſſible qu'un Ecrivain endurci à la bonne opinion de lui-même, fût plus vain qu'il n'eſt, ce que vous m'écrivez m'enorgueilliroit plus que ce j'écris moi-même: cependant je ne puis m'empêcher d'avouer que je devrois être plus humilié qu'élevé par vos louanges. qui repréſentent le peu que je puis avoir de mérite, ſi admirablement bien, qu'il ne m'eſt pas poſſible de révoquer en doute votre ſupériorité. La premiére partie de votre Lettre fournit un exemple frappant de ce que c'eſt qu'Eſprit, & la derniére partie contient une définition auſſi ſpirituelle que bien écrite c'eſt-à-dire, écrire

comme vous, me paroît une entrepriſe plus difficile que jamais. Ainſi plus votre exemple eſt grand, & votre définition exacte, moins je ſuis capable de les ſuivre. Tout bien examiné, il ne me reſte d'autre reſſource, pour faire paroître mon jugement, que de ceſſer d'écrire, & mon amitié pour vous, que de finir en vous aſſurant que

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

QUand je commence à vous écrire, je vous destine une longue Lettre, me trouvant obligé de vous ennuyer par reconnoissance. J'y suis engagé outre cela par un principe d'intérêt, à l'exemple de ceux, qui, après avoir reçu un bienfait, font d'amples remercimens, pour en obtenir un autre; plus vous êtes prévenu en ma faveur & plus je vois mes fautes. Les tâches, comme vous savez, ne se remarquent jamais plus distinctement qu'au Soleil. Ces éloges que vous destinez à m'encourager, me mortifient réellement. Car la louange à un jeune Auteur est comme la pluie qui tombe sur une tendre fleur, & qui suivant qu'elle est versée modérement, ou en trop grande quantité, lui donne une vie nouvelle, ou l'abat. La plupart des Gens d'âge, étant ordinairement enclins à décourager la Jeunesse, ressemblent à ces vieux arbres, qui incapables de porter du fruit à l'avenir, ne permettent à aucune jeune plante de fleurir au-dessous d'eux: mais comme s'il ne vous suffisoit pas d'avoir surpassé tous vos Contemporains en esprit, vous voulez l'emporter aussi sur eux en caractére aimable. Pour ce qui est de mes premiers Essais, (a) si vous y avez trouvé 25. Mars 1705.

(a) Ses Pastorales composées à l'âge de seize ans.

quelqu'agrément, ce ne peut être que celui qu'un homme prend naturellement à obſerver les premiers jets & les boutons d'un arbre qu'il a cultivé lui-même; & il n'eſt pas poſſible qu'ils ſoient eſtimés autrement, que comme nous faiſons cas des fruits qui viennent de bonne heure, quoique ce ſoient les plus inſipides & les plus mauvais de l'année. En un mot, je dois vous blâmer de donner trop à mon égard dans les complimens, qui ne ſont que la fumée de la vraie Amitié. Je ne vous écris, ni ne converſe avec vous pour gagner des louanges, mais pour me concilier votre affection. Soyez mon Ami au point de paroître mon Ennemi, & indiquez-moi mes fautes, ſinon comme à un Jeune-homme, du-moins comme à un Ecrivain novice.

Je ſuis, &c.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0088
DFG

LETTRE IV.
DE
MR. WYCHERLEY.

J'Ai bien reçu votre Lettre du vingt cinq de Mars, qui m'a été plus agréable que je ne puis vous dire. Je n'y trouve aucun défaut, sinon qu'elle me taxe de manque de sincérité ou de justice, pour vous avoir donné ce qui vous appartenoit. Il n'est pas raisonnable que votre modestie fasse tort à votre mérite au point de rejetter ce qui vous est dû, & d'appeller compliment quelques louanges médiocres, dans le tems qu'il vous en revient de plus grandes: Mais si un compliment n'est que la fumée de l'Amitié (comme vous dites,) vous ne sauriez disconvenir que là où il y a de la fumée, il s'y trouve aussi quelque feu; & que l'encens qu'on offre aux Dieux, seroit moins agréable aux Hommes, s'il ne rendoit point de fumée. En Amitié, comme en Amour, il faut un peu d'encens pour parfumer le nom qu'on veut immortaliser. Vous dites que vous ne m'écrivez pas pour gagner des louanges, mais pour vous concilier mon affection: & comment peut-on avoir la derniére de ces choses sans l'autre? l'admiration doit pré- 29. Mars 1705.

céder l'amour. Vous voudriez que je fusse votre Ami au point de paroître votre Ennemi, & que je découvrisse vos fautes pour vous les indiquer; mais mon Ami, la tâche est trop pénible, & je n'aime pas assez les difficultés pour l'entreprendre : D'ailleurs, la vanité d'un Auteur est telle, qu'il ne renoncera jamais à son propre jugement, pour contenter celui d'un autre, sur-tout quand il en coute de la peine : & quoique je me fasse une gloire d'être de votre sentiment toutes les fois que vous parlez d'une chose, ou d'un autre homme que vous-même, je ne saurois souffrir de vous voir attenter à votre propre réputation sans m'y opposer; sur-tout depuis que vous assurez dans votre derniére Lettre, que vous êtes obligé de m'ennuyer par reconnoissance : Plus vos Lettres seront longues, plus elles me seront agréables, précisément comme une longue vie (pourvu qu'elle soit bonne) est la meilleure : Une pareille vie est plus variée, & plus exemplaire & ressemble à un beau jour d'Eté, qui, quoique beaucoup plus long, est bien plus agréable qu'une courte & ennuyeuse journée d'Hyver. Que votre Amitié soit comme votre Lettre, & dure longtems, c'est le moyen le plus certain d'obliger

Votre, &c.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0090
DFG

LETTRE V.
DE
MR. WYCHERLEY.

J'Ai reçu votre Lettre du cinq, dans laquelle votre modestie refuse les louanges qui vous sont dues, & en mérite par cela même plus qu'un Evêque qu'on a élevé malgré lui à l'Episcopat. Je vous avoue que si mes éloges vous déplaisent, je ne laisse pas de les donner avec grand plaisir : c'est ainsi que l'encens est plus agréable à celui qui l'offre qu'à la Divinité qui le reçoit, à cause qu'elle est trop élevée au-dessus de son humble adorateur. En général tout homme partage les louanges qu'il donne, lorsqu'elles sont données à juste titre. 7. Avril. 1705.

Pour ce qui est de ma curiosité au sujet de vos intrigues avec les Muses, vous me la pardonnerez sans-doute ; puisqu'un vieillard, comme moi, ne sauroit causer de jalousie à un aussi aimable favori de ces Déesses que vous êtes. Je ressemble au Chevalier Gascoign, qui avoit accoutumé de dire, que dès-qu'il fut devenu trop âgé pour être admis seul chez les Dames, il prenoit toujours avec lui un Jeune-homme pour être bién reçu ; car s'il étoit venu

ſeul, on lui auroit refuſé la porte, uniquement parce que ſes viſites étoient ſans conſéquence.

Vos papiers ſont bien gardés, ſoyez-en ſûr, & n'ont aucun larcin à craindre que de ma part; car il eſt auſſi dangereux de confier beaucoup d'eſprit à un pauvre Auteur, que de donner ſon argent à garder à un Joueur ruiné. —— Si vous venez en Ville, j'aurai plus de peine à en ſortir.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

JE ne saurois tenir contre vous; permettez-moi une fois pour toutes de ne pas répondre à vos complimens, & d'en tirer seulement cette conclusion générale, que votre dessein est de m'encourager. J'en excepte pourtant les paragraphes qui expriment d'une maniére si obligeante l'offre que vous me faites de votre amitié. Si j'avois l'avantage de la posséder, elle mettroit fin à tous ces discours, par lesquels vous me faites rougir à-présent, & les changeroit en avis salutaires, qui pourroient me rendre plus sage & plus heureux. Je n'ignore pas l'opinion établie, qui veut que l'amitié ne subsiste bien qu'entre personnes à peu près de même âge: mais j'ai tant d'intérêt à être d'un sentiment contraire, que vous voudrez bien me pardonner si je vous allégue quelques argumens en faveur de ma thése. J'observe en premier lieu, que l'affection que nous portons à nos Amis, vient ordinairement de ce que nous trouvons les mêmes dispositions en eux, que nous appercevons en nous-mêmes. Ceci au fond n'est qu'amour-propre déguisé: au-lieu que l'amitié entre deux personnes de différent âge, ne peut guéres être de cette nature, eu égard à la variété d'inclinations qui régne presque toujours en- 30. Avril 1705.

entr'eux. L'attachement de deux jeunes hommes eſt fréquemment occaſioné par l'amour du plaiſir, la conformité de leurs goûts à cet égard les portant à s'entr'aider; au-lieu que l'amitié de deux vieillards vient ſouvent du déſir commun de faire quelque gain. Or comme un jeune-homme qui a moins d'expérience des affaires eſt probablement moins intéreſſé, & qu'un vieillard qui peut fort bien être déjà un peu las de lui-même, a ou doit avoir moins d'amour-propre; ainſi l'amitié entr'eux ſera, ſelon toutes les apparences, plus vraie, & mêlée de moins de retour ſur ſoi-même. J'ajoûte à cela, qu'une pareille amitié eſt plus utile & plus avantageuſe à tous deux; car le vieillard aura de la gayeté pour ſe rendre agréable au jeune-homme, & ce dernier deviendra diſcret & prudent par le commerce du vieillard: une liaiſon de ce genre ſervira donc de reméde à ces maladies épidémiques de l'âge & de la jeuneſſe, le Chagrin & la Folie. Vous me diſpenſerez, j'eſpére, de l'obligation d'alléguer beaucoup d'argumens pour prouver la poſſibilité de ce que je viens d'avancer: un ſeul a ſuffi pour me convaincre, qui eſt, que jeune comme je ſuis, & vieux comme vous êtes, (a) je ne laiſſe pas d'être tout à vous, &c.

(a) Mr. *Wycherley* avoit alos 70 ans, & Mr. *Pope* à peine 17.

LET-

LETTRE VII.

JE me croirois trés-avant dans vos bonnes graces, si vous m'écriviez un peu moins en stile de compliment. On a remarqué au sujet des Dames, qu'elles sont, dans leur jeunesse, plus susceptibles de vanité que les hommes, à cause qu'on travaille sans-cesse à leur en inspirer; mais les femmes les plus foibles ne les sont pas davantage que cette classe d'hommes qui se piquent d'esprit. Quand un fat se croit presque accompli, il manque rarement de secours pour ôter cette humiliante restriction. 23. Juin 1705.

Tout homme s'imagine naturellement que son voisin créve de vanité; & cependant je ne saurois m'imaginer qu'il n'y ait certains tems, où la plupart des gens sont disposés à se laisser détromper de l'excessivement bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; & l'on auroit peine à croire quel bien un peu de vérité pourroit faire, pourvu que la conjoncture fût favorable. Une petite aumône aide puissamment celui qui se trouve réduit à la derniére misére.

Je connois un de vos serviteurs, qui vous auroit à-présent de bien plus grandes obligations, si vous l'informiez de ses fautes, que si vous contribuiez à augmenter son amour-propre. Si vous vouliez

liez faire de ce que je devrois corriger, le sujet d'une Lettre, elle seroit aussi longue que je souhaite de voir toutes celles qui me viennent de votre part.

Je ne m'étonne pas que vous ayez trouvé jusqu'ici quelque difficulté (comme il vous plaît de le dire) en m'écrivant, puisque vous vous êtes toujours imposé la tâche de me louer : prenez l'autre route, vous la trouverez aisée sur ma parole.

Pour ce qui est de mes vers que vous exaltez tant, je puis vous protester qu'ils ne m'ont jamais inspiré aucune vanité, excepté quand ils m'ont fourni l'occasion de former des liaisons avec vous. Dans la suite, j'ai été exposé au même danger toutes les fois que j'ai reçu quelqu'une de vos Lettres. Il est certain qu'il n'y a point de microscope qui grossisse autant que les yeux d'un homme qui se contemple lui-même : malgré cela néanmoins j'ai peine à appercevoir cette égalité que vous m'attribuez avec Alexandre le Grand : si je lui ressemble jamais, c'est vous qui aurez produit cet effet, en me donnant meilleure opinion de moi-même que je ne mérite. Alexandre se laissa persuader qu'il étoit fils de Jupiter, & vous m'assurez que j'ai des talens. Mais est-ce-là tout ce que vous pouvez dire à mon honneur ? vous en aviez déjà dit vingt fois autant quand vous m'avez appellé votre Ami. Après m'a-

m'avoir permis de croire que j'avois quelque part à votre affection, vous me dites des douceurs, & me mettez dans la ſituation où étoit le pauvre Sancho: on lui avoit mis dans l'eſprit qu'il poſſédoit de grands Etats, & avec cela on le nourriſſoit de gaufres & de marmelade. Dans ce tems-ci il n'eſt guéres poſſible d'obliger davantage un Poëte, qu'en le rendant fou d'orgueil: Il eſt charmé de ſon génie, & un homme ſage n'a garde de le détromper: il en agira avec lui comme on fait avec un fou incurable, qu'on flatte pour l'appaiſer: c'eſt le ſeul parti qu'il y ait à prendre à l'égard de ces êtres incorrigibles, qu'on nomme Poétes: pour ſe garantir des effets de leur phrénéſie, il faut nourrir leur vanité; & c'eſt, hélas! à peu prés tout ce qu'on nourrit en eux.

Croyez-moi, je ſerois ravi que tout ce que vous me dites fût auſſi vrai, appliqué à moi, que s'il étoit dit de vous, & cela pour pluſieurs bonnes raiſons, dont la meilleure eſt, que je voudrois être envèrs vous ce que vous méritez; au-lieu que je ſuis réduit à n'être que ce que permet une capacité bornée, quoiqu'employée toute entiére.

Je ſuis &c.

LET-

LETTRE VIII.

J'Ai quitté la ville, & dans le deſſein d'aller reſpirer l'air de la Forêt de Windſor. Toute la différence que je trouve entre nos prétendus Beaux-Eſprits de la ville & mes Campagnards, eſt que les premiers déraiſonnent avec un air de vivacité, au-lieu que les autres n'ont proprement, dans ce qu'ils diſent, ni tort, ni raiſon, mais tiennent une eſpéce de ſtupide milieu entre ces deux extrémités: cependant s'il falloit choiſir, la préférence devroit être donnée à ceux qui ſe ſoumettent tranquillement & avec réſignation à l'empire de la Stupidité, ce qu'après tout les Beaux-Eſprits ne ſauroient s'empêcher de faire auſſi, quoiqu'après beaucoup de bruit & de réſiſtance. Mes nouvelles connoiſſances ſont de bonnes gens modeſtes qui n'ont point de ſens, ni ne prétendent en avoir, & dont la bêtiſe eſt détrempée de gayeté: ils ne ſont point de cérémonies, & vivent comme ils vont à cheval, c'eſt-à-dire au hazard: Leur genre de vie eſt une maniére de chaſſe, dans laquelle on pourſuit avec ardeur un objet inconnu, & qui pourroit fort bien n'en pas valoir la peine; &, à proprement parler, ils ne ſont jamais dans la route, ni entiérement dehors:

hors : je ne puis que préférer la ſolitude à une pareille compagnie; car quoiqu'un homme ſoit d'un commerce peu agréable, l'amitié ſincére qu'il ſe porte, le réconcilie avec lui-même. Comme un Amant ne ſouhaite aucune converſation qu'avec ſa Maîtreſſe, de-même celui qui eſt prévenu en ſa propre faveur (ce que nous ſommes tous) ne ſe plaît tant nulle part que dans ſa propre compagnie: D'ailleurs, ſi la plus réelle & la plus utile de nos connoiſſances eſt celle de nous-mêmes, la ſolitude, qui nous facilite l'étude de nous-mêmes, doit être l'état le plus inſtructif de la vie. Rien n'eſt plus commun que de voir des hommes, qui, ayant employé la moitié de leur tems à ſe perdre de vue, ont beſoin du ſecours de la retraite, pour s'étudier au-moins tant ſoit peu avant de mourir. La plupart de ceux qui entrent dans le Monde s'y diſſipent, & ainſi s'égarent & manquent la route du bon-ſens; au-lieu qu'un peu d'obſcurité & d'éloignement du tumulte, les auroient naturellement conduits où la nature vouloit les mener. En un mot, ſi un homme eſt un fat, la ſolitude ſera pour lui une bonne école; & s'il eſt un fou, elle lui procurera un azile contre le mépris.

Ce ſont-là de fort bonnes raiſons qui m'arrêtent ici, mais je ſouhaiterois pouvoir alléguer, pour vous attirer dans

ce séjour, quelqu'autre motif que le plaisir sensible que vous me ferez par-là : je ne puis m'empêcher pourtant de vous dire, que j'ai été très-chagrin de ne vous pas voir arriver, quoique je me rende assez justice pour croire que je ne mérite point cette faveur de votre part.

Je me plains aussi que votre derniére Lettre a été trop courte. Ceux qui ont le plus d'esprit, ressemblent aux gens riches, qui ordinairement n'aiment pas à faire beaucoup de dépense.

LETTRE IX.

DE

MR. WYCHERLEY.

J'Ai bien reçu la vôtre du 26. d'Octobre, & j'y ai vu avec un plaisir mêlé d'un peu de vanité, que vous vous plaignez de la briéveté de ma Lettre, ce qui est la meilleure apologie qu'il soit possible d'en faire: & quoique ceux (comme vous dites) qui ont le plus d'esprit ou d'argent, aiment le moins à en dépenser, il y en a d'autres qui paroissent pauvres pour qu'on les croye riches, & qui sont pauvres réellement, ce qui est mon cas. Je suis très-aise de vous savoir si mécontent de mon absence; que si vous avez envie de me punir de ma faute (qui pourtant est involontaire) ne revenez pas sitôt en ville, & vous serez trop vengé: mais comme votre bonté naturelle est en possession de l'emporter sur vos ressentimens, je ne désespére pas de vous voir; & pour vous témoigner ma reconnoissance de votre invitation à me rendre dans votre Forêt, je vous invite à mon tour dans la mienne, qui est la ville: vous y trouverez des Bêtes apprivoisées & d'autres féroces, à longues oreilles 5. Nov. 1705.

les ou à cornes, qui se poursuivent l'une l'autre par amour ou par haine. Londres va être le séjour des plaisirs, pendant que la campagne n'aura à vous offrir que des ennuis: quittez donc votre Forêt d'animaux pour celles des brutes qu'on appelle hommes. Entre autres spectacles, vous verrez les deux grands Théatres de la Nation, la Chambre des Seigneurs & celle des Communes, aux prises ensemble de-même que les deux autres Théatres: la querelle de ces derniers a quelque chose de respectable; car une des Comédies se plaint de ce que plusieurs de ses Acteurs passent au service de l'autre. Ceux qui quittent leurs camarades, pourroient répondre, que la chose est autorisée par de grands exemples fondés sur des raisons d'Etat. Voilà toutes mes nouvelles de ville.

Je suis, &c.

LETTRE X.

DE

MR. WYCHERLEY.

J'Ai reçu votre obligeante Lettre avec ma piéce (a) à Mr. Dryden corrigée: je reconnois qu'en en diminuant le Volume vous en avez augmenté la valeur, comme on dit que les Hollandois font à l'égard de leurs Epiceries, dont ils brulent une partie pour hausser le prix du reste. Vous avez retranché de mes lauriers flétris quelques branches mortes, pour que celles que vous avez bien voulu conserver, vivent plus longtems; desorte qu'à l'exemple de votre Maître Apollon, vous êtes tout à la fois Poëte & Médecin. 5. Fév. 1705-6.

Pour ce qui est, Monsieur, de mon invitation à vous rendre en ville, je n'aurois jamais osé prendre cette liberté, si je n'avois bien connu la bonté de votre naturel: cependant je vous prie d'excuser ma hardiesse, qui deviendroit importune, si j'insistois davantage sur ce sujet. Permettez-moi seulement d'espérer que notre amitié, à l'avenir, ne sera point

(a) La même qui fut imprimée l'an 1717, chez Bern. Lintot, sous le titre d'Oeuvres mêlées, & dans les Ouvrages posthumes de Mr. Wycherley.

point gênée par trop de réserve, ou par une modestie excessive au point de commencer à devenir criminelle. L'invitation d'un Ami doit toujours être regardée de bon œil, & ressemble aux présens d'un Amant, qui pour être de peu de valeur, ne sont pourtant jamais refusés par une Maîtresse. Je pense vous avoir raconté ce qu'une Dame Espagnole disoit à un de ses Galans, qui étoit un pauvre Poëte, que si une Reine accordoit les derniéres faveurs à un Palefrenier, elle attendroit de lui quelque petit présent, ne fût-ce que son étrille. Mais nous approfondirons cette matiére, quand j'aurai le bonheur de vous voir ici; & peut-être est-ce la seule dispute dans laquelle je puis me flatter d'avoir quelque avantage sur vous.

J'ai oublié de vous dire dans l'apologie de l'audace que j'ai eue de vous inviter à venir en ville, que je voulois vous remettre quelques autres piéces de ma façon (puisqu'elles me reviennent plus parfaites qu'elles n'étoient en sortant de mes mains) n'ayant pu exécuter mon dessein de venir passer cet Eté, cinq ou six semaines, à la campagne dans votre voisinage. Je vous supplie d'être persuadé que je ne souhaite rien au monde avec plus d'ardeur, que de cultiver de plus en plus votre amitié.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0104
DFG

LETTRE XI.

PAr une de vos Lettres du mois passé, vous me priez de choisir, s'il est possible, quelques piéces du premier Volume (a) de vos Oeuvres mêlées pour les mettre en état de reparoître avec plus d'avantage : j'ignore si votre intention est que je fasse choix des meilleures de ces piéces (telles que sont celles sur l'Ignorance, sur l'Oisiveté, sur la Paresse, &c.) pour mettre dans la méthode & dans la mesure plus d'uniformité, & ôter quelques répétitions ; car quoique de pareils changemens ne puissent que leur être avantageux, il n'y a personne néanmoins qui ne les reconnoisse pour les mêmes à la premiére vue : ou que je corrige les moins bonnes, qui exigeroient pour cet effet des additions, ou du-moins des changemens considérables : ou enfin, si vous avez en vue celles qui tiennent une espéce de milieu, comme les vers amoureux & les chansons ; car celles-ci n'ont besoin que d'être abrégées tant soit peu, desorte qu'elles resteront à peu près les mêmes qu'elles étoient auparavant ; ayez la bonté de m'expliquer vos intentions, afin que je sache à quoi m'en tenir : j'ai essayé en attendant si je pourrois 10. Avril, 1706.

(a) Imprimé in folio, l'an 1704.

rois faire quelques améliorations à plusieurs de vos Chanſons, & à vos Poëmes ſur l'Ignorance & ſur la Pareſſe; mais il paroît (même à mes yeux prévenus en faveur de mon habileté) que les changemens de ma façon ne ſignifient pas grande choſe. Ainſi je me trouve obligé de vous prier de donner à-préſent toute votre attention & tous vos ſoins aux piéces qui n'ont pas été publiées encore, dont il y en a aſſez pour former un gros Volume, d'auſſi bonnes, & j'oſe dire même de meilleures que celles du premier Volume, que je ſouhaiterois ne voir paroître qu'après que vous aurez mis la derniére main à ceux de vos Ouvrages qui n'ont pas été imprimés encore.

Je vous envoie un échantillon de ces derniers: ſavoir, vos vers à Mr. Waller dans ſa vieilleſſe; vos nouveaux vers pour le Duc de Marlborourgh, & deux autres piéces: je n'y ai point épargné mes peines, ayant raſſemblé les beautés de quelques-unes de ces productions dans un plus petit eſpace, comme on raſſemble les rayons du Soleil pour qu'ils ayent plus d'éclat & de force: j'en ai entiérement retranché quelques-unes, comme on ôte les branches d'un arbre, afin d'augmenter le fruit, j'en ai exprimé d'autres d'une maniére toute nouvelle, & leur ai donné un tour plus poëtique. Donne (ſemblable

en

en ceci à un de ſes Succeſſeurs) avoit infiniment plus d'eſprit que d'application à la méchanique de la verſification: car il en eſt de ceux que la Nature a ſi richement pourvus de génie, comme des Négocians en gros, qui font moins montre de leurs marchandiſes, que de petits Boutiquiers. Vous m'avez établi juge & réparateur de vos Ouvrages, & je me ſuis aquitté de cette commiſſion du mieux qu'il m'a été poſſible. (a) Mais le mérite de la production m'appartient auſſi peu, que les bonnes qualités d'un enfant qui vient de naître ſont à la Sage-femme qui l'a aidé à venir au monde. Vous excuſerez les additions que j'ai faites; car après tout, elles vous appartiennent de droit, n'étant qu'autant d'étincelles ſorties de votre feu: vous pouvez les omettre, en cas que vous ne les conſidériez que comme de ſimples fuſées dans vos triomphes.

Je ſuis, &c.

(a) Pluſieurs lignes de Mr. Pope, très-aiſées à diſtinguer, ſe trouvent dans les Editions poſthumes des Poëmes de Mr. Wycherley, particuliérement dans ceux *ſur la Solitude*, ſur *le Public*, &c.

LETTRE XII.

DE

MR. WYCHERLEY.

11. Nov. 1707.

J'Ai reçu hier la vôtre du 9, qui m'a (comme font toutes vos Lettres) charmé & instruit, si bien que j'oserois établir la thése générale, qu'il vous est aussi peu possible de trop écrire à vos Amis absens, que de trop parler à ceux qui jouissent des agrémens de votre présence: j'en appelle, à ce double égard, au témoignage de tous ceux qui ont vu vos écrits & entendu vos discours: c'est un avantage pour eux sans-doute, mais fort décourageant, s'ils ont du sens: comment oseront-ils après cela parler ou écrire? Je ne laisse pas, direz-vous, de faire l'un & l'autre; mais mon but, en vous parlant, ou en vous écrivant, est moins de vous plaire que de me contenter moi-même; puisque je vous oblige par-là à me faire des réponses, qui m'inspirent de la vanité dans le tems même qu'elles m'humilient: par un prodige qui vous est particulier, vous me rendez plus petit en me louant: car vos éloges sont si merveilleusement bien tournés, que tout le monde s'appercevra aisément quelle

quelle vaſte différence, en fait d'eſprit & de ſtile, il y a entre vous & moi.

Je vous remercie du Livre que vous me promettez : attention qui me prouve que vous prenez intérêt à ma vie, auſſi-bien qu'à mes Ouvrages.

Par rapport aux vers que je vous ai remis, j'eſpére que vous les ferez paſſer par votre Purgatoire, pour les préſerver d'un état de damnation, qu'ils ſubiroient ſans cela de la part du Public ou du-moins de celle des Critiques, qui étant la plûpart déjà damnés dès cette vie, trouvent une eſpéce de ſoulagement à groſſir le nombre des compagnons de leur ſupplice. Je vous demande en grace de parcourir mes papiers, & de choiſir ce que vous trouverez de meilleur ou de plus ſupportable, en laiſſant-là le reſte ; car je me ſuis déterminé tout-à-coup à en publier quelques-uns, comme un vieux joueur endurci aux revers de la fortune, qui eſſaye encore ſi cette Déeſſe ne lui ſera pas au-moins une fois favorable, ſur-tout ayant pour m'aſſiſter un *Croupier* ou Second tel que Mr. Pope.

LETTRE XIII.

20. Nov. 1707.

MR. Englefyld, qui va partir pour Londres, me dit que je dois lui donner une Lettre pour vous, ce que je ferai très-volontiers, quoique moins par complaisance pour lui, que pour me contenter moi-même : je profite en même tems de cette occasion pour vous envoyer une Copie correcte & mise au net du Poëme sur la. (a) Stupidité, que je n'ai pas voulu risquer par la poste ordinaire. Mr. Englefyld ne sait rien du contenu, & j'espére que vous le laisserez dans l'ignorance, tant pour l'amour de moi que de vous-même ; car pour peu qu'il en transpirât la moindre chose, cela pourroit faire naître des bruits, qu'on ne manqueroit pas de tourner à mon désavantage. Je crains que vous n'ayez dit au Seigneur dont vous me parlez, que vos papiers étoient entre mes mains : personne au monde n'en saura jamais rien par moi ; & je vous avertis de plus, que quand vous-même diriez que je vous ai aidé en quelque façon, je ne laisserai pas de le nier.

La méthode que j'ai suivie dans la Copie ci-jointe, est totalement différente de

(a) Le brouillon de ce Poëme corrigé par Mr. Pope, se trouve encore parmi les Poëfies manuscrites de Mr. Wycherley.

de ce qu'elle étoit auparavant & bien plus réguliére : le Poëme eſt diviſé à-préſent en quatre parties marquées 1, 2, 3, 4. La premiére contient l'éloge de la Stupidité, & fait voir comment elle paſſe quelquefois pour 1. Religion, 2. Philoſophie, 3. Modelle, 4. Eſprit, &c. pour la cauſe de l'Eſprit, & pour la fin qu'il ſe propoſe. La ſeconde partie traite des avantages de la Stupidité; 1. en affaires, & 2. à la Cour, où (a) les comparaiſons tirées du fort d'une Boule, & des poids d'une Cloche, viennent directement au ſujet, après avoir été placées auparavant dans un endroit, où il ne s'agiſſoit aucunement de ces avantages (ce qui étoit la ſeule difficulté que vous y avez oppoſée.) La troiſiéme partie roule ſur le bonheur de la Stupidité dans tous les états, & démontre par divers exemples, qu'elle a l'avantage de paſſer, tantôt pour une bonne qualité, & tantôt pour une autre, en quantité de gens; qu'on la déſigne par les noms honorables de tranquilité, de ſens, de politeſſe, de prudence, de majeſté, de valeur, de circonſpection, de probité, &c. J'ai ajoûté la quatriéme partie toute entiére, comme un ſommaire des louanges, des avan-

(a) Ces deux comparaiſons du *fort d'une Boule*, & des *poids d'une Cloche*, furent employées enſuite dans le premier Livre de la *Dunciade*. Ainſi nous avons l'hiſtoire de leur naiſſance, de leurs avantures, & de leur établiſſement final.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0111
DFG

tages, & du bonheur de la Stupidité: qualités que j'ai tâché de rendre plus frappantes, en leur opposant les inconvéniens & les malheurs attachés au Bel-Esprit.

Quoique tout le Poëme ne soit pas plus long qu'il n'étoit auparavant, il n'y a aucune pensée d'omise, à-moins qu'elle ne fût une répétition. J'ai exprimé quelques pensées d'une maniére plus concise, & d'autres en plus de termes, comme dans la comparaison des poids d'une Cloche. La versification me paroit telle qu'ame qui vive n'en peut être choqué. Les permissions réitérées que vous m'accordez de vous parler avec franchise, me servira d'excuse, à ce que j'espére; car je ne vous ai point épargné, quand j'ai cru que la sévérité pourroit vous être utile, & n'ai rien retranché que ce qui me paroissoit l'exiger absolument. Pour ce qui est du détail de mes remarques, il me sera plus facile d'y entrer quand nous nous trouverons ensemble. En attendant écrivez-moi quand vous le pourrez, vous ne le sauriez trop souvent.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0112
DFG

LETTRE XIV.

DE

MR. WYCHERLEY.

J'Ai eu la satisfaction & le bonheur de recevoir hier, des mains de Mr. Englefyld, votre très-obligeante Lettre en date du 20. de ce mois. En la lisant j'ai encore éprouvé le même effet que toutes vos Lettres produisent sur moi, qui est de me mortifier & de me rendre vain; puisqu'elle me dit avec bien plus d'esprit & d'agrément que je n'en ai jamais eu dans mes écrits, que mes Lettres vous font plaisir. Desorte que dans le tems même que vos témoignages de bonté m'invitent à vous écrire, la supériorité de vos talens me le défend: car je puis bien vous envoyer une Lettre, mais jamais une réponse. 22. Nov. 1707.

Par rapport au service que vous avez bien voulu me rendre de donner plus d'harmonie à mes vers, & de les embellir de divers traits de votre génie, je vous en ai (en dépit de votre modestie poëtique) les plus grandes obligations. Avec cela, ce qui ne peut que redoubler ma reconnoissance, vous voudriez qu'on ignorât vos marques de bonté envèrs moi. Mais je ne saurois

me prêter à votre générosité en cette occasion, & je veux toujours reconnoître que c'est vous qui empêchez que les Critiques ne condamnent mes pauvres écrits au feu pour toute l'éternité. Que vous êtes heureux (dans la foi que vous professez) de pouvoir par vos œuvres de surérogation sauver un humble pécheur qui reconnoît son indignité, & vous assurer avec cela à vous-même une immortalité glorieuse.

Je vous rends mille graces d'avoir perfectionné ma stupidité en la rendant plus méthodique : car la vraie stupidité ne paroît pas moins dans son attachement pour la forme & pour la méthode, que la vivacité d'esprit par ses airs de mépris pour l'une & pour l'autre. Je vous suis infiniment redevable aussi de vos invitations réitérées à venir à Binfield : vous trouverez qu'il vous sera aussi difficile de vous garantir des effets de mon amitié mercenaire à votre égard qu'il le seroit à moi de mériter votre amitié, ou d'y répondre. Je ne laisserai pas de faire à l'avenir tous mes efforts pour y réussir.

Je suis, &c.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0114
DFG

LETTRE XV.

29. Nov. 1707.

LEs complimens que vous me faites ſur un ſervice qui ne mérite pas qu'on en parle, ne ſont guéres obligeans; puiſque le ſens en eſt, quoique vous l'énonciez en d'autres termes, que mon Ami a aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour s'imaginer que je m'attens à des remercimens de ſa part: de grace (mon cher Monſieur) ne portez pas un jugement ſi peu avantageux de moi, & croyez que je ne déſire aucune ſorte de faveur, tant que celle de vous rendre des ſervices plus conſidérables que ceux dont j'ai été capable juſqu'à-préſent.

Je continuerai avec quelques-unes de vos autres Piéces, comme j'ai commencé avec les premiéres: vous demandez qu'à l'avenir je n'efface rien dans votre Copie, & que je marque ſimplement les répétitions; mais faites attention, je vous prie, qu'il faut, auſſitôt que les répétitions ont été marquées, tranſcrire ce qui reſte ſur un autre papier, pour y effacer, changer & ajoûter ce qui me paroît néceſſaire: car vous ſentez que l'omiſſion des répétitions ne comprend qu'une petite & très aiſée partie de votre deſſein & du mien; puiſqu'il reſte outre cela à rectifier la méthode, & à rendre les liaiſons plus naturelles, les

expreſſions plus juſtes, & la verſification plus coulante. Je débuterai par l'examen de vos Poëmes ſur la Solitude, le Public, l'excellence de l'Avarice & ſur quelques autres ſujets.

Il ne m'eſt point permis de paſſer ſous ſilence ce que vous dites, „ de la peine que j'ai priſe de rendre votre Stupidité plus méthodique," & de la réflexion ajoûtée enſuite, „ que la vivacité d'eſprit mépriſe la méthode :" il y auroit du vrai à cela, ſi par le mot d'eſprit vous entendiez fantaiſie, ou déréglement d'imagination ; mais en attachant à ce mot un ſens plus favorable, & tel qu'eſt celui qu'on y attache ordinairement, la méthode eſt non-ſeulement néceſſaire pour la clarté & la convenance des parties, mais ſert auſſi à embellir les penſées particuliéres, qui tirent un nouvel avantage de ſe trouver placées où elles ſont. Vous ſouvenez-vous d'une comparaiſon que Mr. Dryden employoit quelquefois en converſation ? Il diſoit que les plumes dont les Indiens ſauvages ſe forment des couronnes, ſont non-ſeulement choiſies pour la beauté de leurs couleurs, mais auſſi diſpoſées de maniére que la lumiére qui tombe ſur l'une, eſt réfléchie vèrs l'autre. Vous ne m'accuſerez jamais de vous avoir déguiſé aucun de mes ſentimens : la méthode, dans votre cas, eſt auſſi néceſſaire que le courage d'effacer, autrement il vau-

vaudroit miéux détruire toute la forme, & changer le Poëme en penſées détachées, exprimées en proſe, comme celles de la Rochefoucault ; & je ſerois aſſez de cet avis.

LETTRE XVI.
DE
MR. WYCHERLEY.

18. Févr. 1707. — 8. JE viens de recevoir dans l'instant la vôtre du 23, qui m'a fait un plaisir infini, en ce qu'elle me prouve, que même l'absence (poison ordinaire de l'amour & de l'amitié) n'a point diminué l'affection que vous me portez, ce que je puis vous assurer être bien réciproque de ma part. Je suis bien aise que la nouvelle qu'on vous a mandée, que j'étois malade, soit fausse, mais fâché de l'inquiétude qu'elle peut vous avoir donnée. Je sens que mon attachement pour la vie augmente depuis que je jouis de l'avantage de vous connoître, quoique votre exemple & votre commerce dûssent me faire regarder d'un œil plus ferme, notre séparation. Vous croyez devoir faire l'apologie de la simplicité de votre stile : & pouvez-vous ignorer que l'amitié est plus agréable à un véritable Ami que l'esprit, qui est sujet à bien des égaremens ; & que les reprimandes d'un Ami démontrent plus de bienveillance que ses complimens ? L'amour même qui est plus puissant que l'amitié, ne paroît souvent dans tout son jour que quand il vient à bout de nous

nous corriger de nos folies. Je me propose d'exiger cette preuve de votre attachement, lorsque je serai de retour à Londres, & que je viendrai ensuite vous trouver à Bienfield, ce qui, à ce que j'espére, pourra être dans un mois. Après la nouvelle de votre santé, celle qui me plaît le plus, est que vous allez donner au Public quelques-uns de vos Poëmes, par lesquels il paroîtra que vous ne dédaignez point de me mettre au nombre de vos Amis. Cette preuve est plus authentique que celle dont j'avois déjà eu la précaution de m'aviser, en insérant votre nom dans les Madrigaux de ma façon qui doivent bientôt voir le jour : cependant j'ai eu soin d'avertir le Lecteur, que mon amitié & mon estime pour vous sont aussi peu poëtiques que mes talens poëtiques mêmes : je ne me connois guéres non plus en fictions; & si jamais je fais quelques progrès dans cet Art, sûrement ce ne sera pas dans notre amitié que j'en ferai usage.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XVII.
DE
MR. WYCHERLEY.

13. Mai 1708.

J'Ai bien reçu votre Lettre en date du premier de Mai : votre Muse Pastorale efface, dans son habillement simple & naturel, toutes les Muses des Cours, avec leurs airs étudiés & toutes leurs parures: ainsi ce m'est un vrai plaisir d'apprendre par votre Lettre, que vous êtes déterminé à donner au Public vos Eglogues : La belle nature, & l'innocence sans art, qui régnent dans ces Piéces, feront, en dépit de la coutume, renaître le goût de la modestie ; & la Muse Champêtre qui vous a inspiré, en obligera d'autres, qui osent être ses rivales, de rougir, sinon de honte, du-moins de dépit. Pour ce qui est de ma pauvre Muse, qui seroit, dites-vous, passable, pourvu qu'elle fût un peu ajustée, il est certain qu'à l'exemple de la plupart des Dames sur le retour, elle seroit bien aise d'avoir encore quelques admirateurs, ne se ressouvenant pas sans-doute, que souvent on plaît moins à proportion des efforts qu'on fait pour plaire : cependant elle a résolu de ne paroître desormais que comme Suivante de votre Muse, & nullement

ment comme sa Rivale : ainsi que votre Beauté des Champs paroisse quand elle le voudra, (*a*) ma Duégne servira à l'annoncer. J'approuve le choix que vous avez fait de Tonson comme introducteur de votre Muse dans le Monde, lui qui a si longtems été le portier des neuf Sœurs.

Je vous souhaite bien du bonheur ; qualité nécessaire pour qu'un homme d'esprit aussi-bien qu'un homme riche, soit généralement aimé. A l'égard du nombre de vos Admirateurs, j'espére qu'il sera très-grand : car il me paroît que cela doit être ainsi, & l'honneur de mon jugement y est intéressé.

(*a*) Ce passage, & la suite de cette Lettre, suffisent pour réfuter Jean Dennis & d'autres, qui ont assuré que Mr. Pope avoit composé ces vers lui-même (quoique publiés par Mr. Wycherley six ans avant sa mort.) Nous voyons ici, que ce fut un acte volontaire de sa part, promis d'avance, & exécuté pendant que Mr. Pope étoit absent. Le premier brouillon de ces vers, & la seconde copie avec des corrections, subsistent encore, & sont l'un & l'autre de la main de Mr. Wycherley. Dans une de ses Lettres, en date du 13. de Mai 1708, on trouve ces mots. „ J'ai fait sur la publication de vos Pas-„ torales un damné compliment en vers, que je „ vous montrerai à notre première entrevue."

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0121
DFG

LETTRE XVIII.
DE
MR. WYCHERLEY.

17. Mai 1709.

JE vous remercie de l'envoi que Tonson m'a fait de vos Oeuvres mêlées, apparemment par votre ordre; & tout ce que je puis vous en dire, eſt que les Piéces qui s'y trouvent de votre façon, ont été particuliérement goûtées du Public: Cela même a fort déplû aux Critiques, qui ſe ſont attachés vainement à trouver quelque faute dans vos productions, que les meilleurs Juges en Bon ſens & en Poëſie ne ſauroient trop admirer: Ce que je dis-là eſt exactement vrai, & ſans aucun mêlange de compliment; deſorte que vous devez continuer, & remplir mes prédictions, qui portent, qu'en dépit de vos prémiers ſuccès vous ſerez Poëte tout le reſte de vos jours; car de pareils ſuccès pour un Favori d'Apollon, ſont ordinairement comme les premiers gains d'un Joueur, qui l'engagent de plus en plus à tenter fortune, & le ruinent à la fin.

Mais juſqu'ici vos Oeuvres mêlées ont échappé aux cenſures des Caffés, où l'on trouve à-préſent une Feuille volante d'un goût ſingulier, qui a pour titre

titre *Le Babillard*, & que je suppose que vous avez vue : c'est ce que je puis vous dire de plus nouveau à-moins que ce ne soit la nouvelle de la proximité d'une Paix, qui sera (à ce que tout le monde dit) telle que l'Europe entiére ne pourra qu'en être contente : vous voyez par-là que la pauvreté termine les différends non-seulement dans la Sale de Westminster, mais aussi dans les Champs de Mars, & entre les Puissances les plus acharnées à s'entre détruire. Paix vous soit donc, & à moi, qui suis devenu pacifique, & qui ne veux de dispute avec qui que ce soit, à-moins qu'il ne prétende être plus que moi votre ami ou votre serviteur.

LETTRE XIX.

20. Mai 1709.

JE suis bien-aise que vous ayez reçu le volume (a) d'Oeuvres mêlées, quand ce ne seroit que pour vous prouver qu'il y a dans cette Nation d'aussi pauvres Poëtes que votre serviteur. Cette coutume moderne de paroître dans un Recueil, est très-utile aux Poëtes, qui tels que leurs confréres, les autres voleurs, se sauvent dans la foule, & se réunissent ensemble comme une troupe de bandits, qui trouvent leur sûreté dans leur multitude. Strada me paroît avoir donné une bonne description de ce genre de collections: *nullus hodie mortalium aut nascitur, aut moritur, aut præliatur, aut rusticatur, aut abit peregrè, aut redit, aut nubit, aut est, aut non est, (nam etiam mortuis isti canunt) cui non extemplò cudant Epicedia, Genethliaca, Protreptica, Panegyrica, Epithalamia, Vaticinia, Propemptica, Soterica, Paræneticа, Nænias, Nugas.* Pour ce qui est du succès qu'ont eu mes Piéces, à ce que vous dites, je ne puis attribuer ce bonheur qu'à l'idée avantageuse que vous avez bien voulu en donner au Monde: vous appellez cela une prédiction, & avec beaucoup de justesse; car tout le bien qu'on dit de moi, ne peut être qu'une prédiction de choses qui

(a) Le sixiéme Volume du Recueil de Poësies imprimé chez Tonson.

qui ne ſont point encore. Votre procédé à mon égard eſt celui d'un bon Parrain, puiſque vous promettez pour moi beaucoup plus que je ne puis tenir. Ma Muſe Paſtorale, comme une innocente Villageoiſe, ſe trouve déconcertée par les louànges de vos Courtiſans; cependant j'eſpére que vous mênagerez ma foibleſſe, ne pouvant ignorer que la vanité d'un jeune Auteur n'a pas beſoin de ſecours étranger; car telle qu'une Mére indulgente, la Nature a ſoin d'en fournir à ſes fils la quantité néceſſaire pour leur ſatisfaction. Si mes vers obtiennent quelques éloges en paſſant, Virgile m'a appris, qu'en qualité de jeune Poëte je ne dois pas trop m'en réjouïr, & conſidérer que l'envie & la calomnie ſont les ſuites naturelles des louanges.

—— *Si ultra placitum laudarit, baccare frontem*
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Quand un Homme a fait ſon entrée dans le Monde comme Poëte, il peut renoncer hardiment aux dignités & aux richeſſes; car il n'y a plus de fortune à faire, dès qu'on a publiquement adreſſé des vœux à ces Maîtreſſes mal dotées, qu'on appelle Muſes: Mais pour moi, je ſerai très-content, ſi je puis perdre agréablement mon tems de cette maniére, en conſervant ma réputation. Tonſon dit que le Recueil qu'il publie

eſt

est l'Ouvrage de plusieurs habiles gens (c'est le titre dont il décore ses Avanturiers & ses Volontaires en Poësie.) Ainsi ce Libraire crée des Poëtes, comme les Rois font quelquefois des Chevaliers, moins pour leur honneur que pour leur argent. Sûrement on peut tenir pour un faiseur de miracles celui qui s'est enrichi par la Poësie : Mais consolons-nous : ce que les Auteurs perdent, est gagné par leurs Libraires.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

DE

MR. WYCHERLEY.

LA derniére Lettre que j'ai reçue de vous, étoit en date du 22 de Mai. 26. Mai. 1709. Le conseil charitable que vous m'y donnez, est digne d'un Ami sincére & d'un vrai Chrétien, & je tâcherai de suivre votre avis aussi-bien que votre exemple. — Pour ce qui est du souhait que vous faites, de voir votre Ami un jour Hermite avec vous, il implique contradiction: comment pourrois-je m'imaginer avoir quitté le monde, si je jouissois dans votre conversation de tous les agrémens qu'on peut y avoir ? Je ne renoncerois pas non plus aux Sciences, y ayant plus à apprendre pour moi avec vous seul, que je n'ai fait par mon long commerce, tant avec les Grands, qu'avec les Petits.

A l'égard du succès de vos Poëmes insérés dans le Recueil dont ma derniére a fait mention, je vous proteste que ce n'est point un compliment, tous vos Lecteurs, à-moins qu'ils ne soient Auteurs en même tems, les ayant admirés: plus ceux de cette derniére classe les trouvent beaux, moins ils doivent les trouver à leur gré: si bien que vous

ne vous retirez pas seulement du jeu, comme vous dites sans perte, mais que vous avez fait, en admiration & en estime, un gain suffisant pour tout le reste de votre vie. Le sel de votre esprit a donné du goût à l'insipide hochepot, où il est mêlé ; & l'échelle de (a) Jacob servira à faire monter vos louanges jusqu'au Ciel, tandis que les Rimailleurs auxquels on vous a associé, se flatteront d'être sauvés par vos bonnes œuvres. Les beaux Esprits de Caffé, & les plus malins Critiques font briller leur jugement en approuvant vos Piéces ; & même les Nouvellistes & les Poëtes avouent que vous avez plus d'invention qu'eux ; il n'y a pas jusqu'aux Envieux, qui ne disent jamais du bien de personne (pas même de ceux dont ils pensent avantageusement en leur absence) qui ne vous louent en ville, pendant que vous êtes à la campagne. Les Critiques seuls, en vous donnant des éloges, vous haïssent de l'obligation que vous leur imposez de tenir un langage qui s'accorde si peu avec leur passion favorite.

Je suis, &c.

(a) Jacob Tonson, qui avoit publié le Recueil.

LET-

LETTRE XXI.
DE
MR. WYCHERLEY.

MEs Lettres si fort inférieures aux vôtres, ne peuvent suppléer à leur manque de sens, que par le nombre de leurs lignes ; ce qui est, à la maniére des Espagnols, payer une dette d'or avec de la monnoye de plomb ou de cuivre : Mais pour que vous n'ayez aucun reproche à me faire, je vous avertis d'avance, que, pour me venger des railleries contenues dans vos Lettres, je les ferai imprimer (comme Dennis a fait les miennes) & aussi à votre insu ; car quelques Sots, dont le Monde est plein, pourroient penser que c'est tout de bon que vous dites du bien de moi. Ce n'est pas la premiére fois que vous autres beaux Génies avez acquis de la réputation par des paradoxes & des éloges ironiques : vos prédécesseurs, comme Erasme & d'autres, ont suivi cette route : car tous ceux qui me connoissent, devront convenir que celui qui a pu découvrir en moi quelque mérite, ne sauroit être un Génie médiocre, ou un Ami indifférent. Quelle autre preuve de jugement ai-je jamais donnée qu'en admirant le vôtre, & en 11. Aout 1709.

ceſſant d'écrire dans le tems que vous commencez à vous y mettre. — Mes très-humbles reſpects, je vous prie, au Chevalier Trumbull, dont le ſens eſt ſi droit à mes yeux, que ſon exemple m'a déterminé plus puiſſamment à me marier, que le mauvais procédé de mon neveu à mon égard : je me ſuis vengé alors de lui en me mariant ; mais je lui prépare à-préſent une vengeance plus terrible, en le mariant lui-même.

LETTRE XXII.
DE
MR. WYCHERLEY.

J'Ai reçu la vôtre du 30. du mois passé, qui est plus obligeante que je ne souhaite qu'elle soit, puisqu'elle me dit que vous aimeriez mieux être denouveau malade en ville dans ma compagnie, que de vous porter bien à la campagne loin de moi; & que vous supportez moins patiemment la privation du bonheur que celle de la santé. Raillerie ou compliment à part, je vous dirai que je puis mieux supporter votre absence, pourvu qu'elle vous procure de l'aise & de la santé, que votre compagnie, quand vous souffrez, puisqu'alors vos souffrances deviennent les miennes. Je suis persuadé que vous aimez la campagne, & vous me rendez bien, j'espére, la justice de croire que je l'aime aussi, surtout lorsque j'y puis jouir de votre compagnie, sans que vous achetiez la mienne au prix de quelque indisposition. J'aurois le plaisir de vous y voir sans rivaux, ni importuns; sans être incommodé de gens trop civils ou trop grossiers; ni étourdi par le bruit de ceux qui parlent haut, ou mortifié par l'air de censure de ceux qui gardent

1. Avril 1710.

le silence. J'aimerois mieux, à la campagne, entendre de votre bouche des vérités humiliantes, que de recevoir ici de vous les complimens les plus flatteurs. Occupé que vous êtes, comme un véritable Ami, à découvrir des fautes dans mes Ouvrages, & à les corriger avec une obligeante séverité, j'attens de votre affection que vous n'aurez point de charité cruelle envèrs les Piéces dont vous avez bien voulu entreprendre l'examen : Blâmez hardiment, & je conserverai toute ma vie un souvenir plein de reconnoissance d'un service, que peu d'Amis sont en état ou en disposition de rendre. Aucun Ami ne peut obliger plus puissamment son Ami qu'en conservant sa réputation (& ce bienfait l'emporte même sur la conservation de sa vie) car qu'est-ce qu'une vie de soixante ou de quatre-vingts ans en comparaison d'une réputation immortelle ? Soyez tendrement cruel envèrs mes fautes Poëtiques, & traitez mes papiers, comme vous autres Gentils-hommes campagnards traitez vos arbres ; abattez, coupez, retranchez de mes lauriers flétris ce qui n'a point de vie, pour que le peu qui en restera vive plus longtems, & que la valeur en augmente par la diminution de la quantité. L'examen de mes Poësies doit certainement vous avoir couté de la peine, malgré les complimens que

vous

vous me faites sur ce sujet: mais telle est votre générosité envèrs vos Amis, que vous leur êtes redevable lorsqu'ils vous fournissent l'occasion de les obliger: Ainsi comptez que je vous importunerai de mes Lettres, sinon par affection, du-moins par intérêt, puisque c'est le moyen d'en avoir de vous: de sorte qu'en vous écrivant je ne consulte que mes intérêts, & que je songe moins à vous convaincre que j'écris bien, qu'à apprendre de vous à écrire mieux. Mon amitié ressemble en ceci à celle des Mondains, qui aiment mieux aquérir un Ami qu'être Amis eux-mêmes.

Je suis, &c.

LETTRE XXIII.
DE
MR. WYCHERLEY.

11 Avril 1710.

J'Ai quelques affaires à Shrewsbury, où je compte de passer une quinzaine de jours, au bout desquels je viendrai vous joindre, pour vous tenir compagnie pendant le reste de l'Eté : en attendant ayez la bonté de changer ou d'effacer ce que vous jugerez à-propos dans les Piéces que je vous ai laissées, afin que je puisse, vèrs la St. Michel, donner à l'Imprimeur celles que nous approuverons. Tout ce que j'ai à vous recommander, mon cher Ami, est de la sévérité envèrs mes Ouvages : par ce moyen les Critiques auront moins prise sur moi ; & il me sera plus doux de me voir condamné par mon Ami en particulier, qu'exposé aux malignes censures de mes ennemis, & de quelques juges irrités du souvenir d'avoir fait eux-mêmes autrefois de mauvais vers. Soyez persuadé que j'ai autant de confiance en votre affection & sincérité, que de déférence pour votre jugement ; & comme la marque la moins équivoque d'amitié consiste à avertir un Ami en secret de ses défauts, celle qui suit immédiatement, est de cacher ces dé-

défauts au Public, jusqu'à ce qu'il soit tems de les révéler. C'est encore un service essentiel que vous me rendez, en prenant la peine de mettre plus d'harmonie dans mes vers, des sons agréables supléant quelquefois au sens, témoin les Chansons Italiennes, dont les airs charmans, mariés aux plus sottes paroles qu'on puisse entendre, forment la meilleure Musique. Ainsi, en accordant ma Lyre Galloise, la rudesse de mes tons choquera moins l'oreille délicate de ces Critiques, dont les principaux talens se réduisent à pouvoir juger des sons. Ayez pitié à la fois de mes Lecteurs & de moi, en diminuant mon abondance stérile pour ménager leur patience, & en augmentant par-là les obligations que je vous ai: & puisqu'aucun Faiseur de Madrigaux ne sauroit plaire à l'esprit, à-moins qu'il ne charme l'oreille, & que l'Opéra regorge de monde pendant que les meilleurs Comédies ont peu d'Auditeurs, c'est un signe que l'Empire des Sons est bien plus grand parmi nous que celui du Sens. Je vous supplie donc de mettre plus de douceur dans mes paroles, & plus de force dans le sens qu'elles voudroient exprimer, &

Eris mihi magnus Apollo.

LETTRE XXIV.

15. Avril 1710.

JE viens de recevoir dans l'instant votre obligeante Lettre : elle m'a trouvé occupé à parcourir les papiers dont vous parlez, & je n'ai eu d'autre occupation depuis le Lundi de Pâques ; j'espére d'avoir, avant la St. Michel, rempli ma tâche, qui, foi d'Ami, est la plus agréable que vous puissiez me donner, puisque vous êtes sur le point de vous rendre en Shorpshire, où je ne vous écrirai point sur ce sujet, de peur que quelqu'une de mes Lettres ne vienne à se perdre, je vous ferai part à-présent, si vous le voulez bien, de ce que j'ai remarqué au sujet de vos Poësies : En comparant ces Piéces avec celles du Volume précédent, j'y ai rencontré bien plus de répétitions que je n'avois cru. Vous m'ordonnez, en pareil cas, d'effacer les endroits répétés ; mais comme cela défigureroit la copie au point, à ce que je crains, de vous déplaire, je n'en ai rien fait : j'ai eu soin partout d'indiquer en marge la page & la ligne, tant dans cette partie que dans l'autre : mais si vous m'ordonnez de ne point effacer les lignes, ou que vous jugiez à propos de limiter ma commission de quelque autre maniére, vous me ferez plaisir en me le marquant dans votre pre-

premiére Lettre ; car je crains également de vous épargner, & de vous corriger avec trop peu de ménagemens : Juſqu'ici néanmoins j'ai paſſé une raye ſur les répétitions, mais de façon à n'empêcher en rien qu'on ne puiſſe les lire. Quand je m'imagine avoir ôté toutes les répétitions d'une copie, j'en trouve quelquefois davantage en feuilletant le premier Volume ; & le nombre en croit tellement, qu'il me ſemble que cela iroit plus loin que vous ne trouveriez à propos, à-moins que vous n'ayez ſincérement réſolu de ne laiſſer aucune répétition : pardonnez-moi de grace cette liberté, que la néceſſité d'être ſincére en cette occaſion m'oblige de prendre, afin que je ſache ſi je dois continuer ſur le même pied, ou ſi vous voulez me preſcrire quelqu'autre méthode.

Je ſuis bien aiſe que vous perſiſtiez dans votre réſolution de me voir dans mon hermitage cet Eté ; plutôt vous reviendrez, plutôt je ſerai heureux ; ce que le manque de compagnie aimable ou eſtimable, joint à de fréquentes infirmités, m'empêche d'être en votre abſence. C'eſt une choſe très-vraie, que mon indiſpoſition ne ſauroit me rendre entiérement las de moi-même, quand je vous ai avec moi ; & je n'aurai beſoin d'aucune autre compagnie, lorſque vous ſerez ici.

Vous voyez avec quelle liberté je

cause avec vous plutôt que je ne vous écris ; c'est-là, entre plusieurs autres, un des avantages de l'amitié, qu'on peut dire à un Ami des choses qui ont besoin de pardon, & être en même tems assuré de l'obtenir Je vous proteste que je ne sais pas si les Lettres entr'Amis en sont plus mauvaises, pour ne devoir être lues que d'eux : C'est une preuve qu'on compte sur le bon naturel d'un Ami, quand on lui écrit des choses qui exigent un naturel de ce genre : j'ai expérimenté le vôtre si souvent & depuis si longtems, qu'il y auroit de l'injustice à former desormais le moindre doute à cet égard. Je suis avec toute l'affection & toute la sincérité possibles, &c.

LETTRE XXV.
DE
MR. WYCHERLEY.

VOus me donnez dans votre Lettre un détail de toutes les peines que vous avez prises pour l'amour de moi, en comparant les Piéces que je vous ai remises ici, avec l'ancien Volume imprimé, de même que ces Piéces entr'elles : vous y trouvez, dites-vous, de fréquentes répétitions des mêmes pensées. J'avoue que mon peu de mémoire, qui m'a fait commettre ces fautes, m'empêche d'en concevoir la possibilité : car de toutes les figures, la Tautologie est celle que j'éviterois avec le plus de soin, & que j'aurois le plus de peine à me pardonner à moi-même : mais je suis prêt à le croire, dès que je le verrai ; ainsi je me donnerai la peine d'examiner & de comparer ensemble les Piéces que vous avez en main, aussi-bien qu'avec les copies imprimées : moyennant un peu d'attention & de soin, il y aura, j'espére, reméde à tout : ainsi je vous dispense à l'avenir d'un examen qui nuiroit au plaisir que vous avez, & que vous pourriez donner au monde en écrivant sur de nouveaux sujets de votre propre choix. Pour ce qui est 27. Avril. 1710.

de vos remarques sur mes Piéces manuscrites, tout ce que je souhaite de vous, est que vous marquiez en marge (sans rien effacer dans la copie) chaque répétition, tant en fait de sujets, que de pensées & de mots: si vous voulez bien avoir cette bonté, votre mémoire supplêra au défaut de la mienne, & les erreurs de mon jugement seront réparées par l'infaillibilité du vôtre. Je ne puis vous dire le regret que j'ai de vous avoir causé tant de peine depuis si longtems. Par rapport à ce que vous appellez liberté prise avec moi, & dont vous me demandez pardon, je vous assure que je ne vous pardonnerois pas si vous ne l'aviez point prise: il s'en faut tant que votre franchise m'ait offensé, que j'en conserverai une reconnoissance éternelle. Je suis, &c. La seule nouvelle que j'aye à vous mander est, que le pauvre Betterton va partir pour l'autre Monde, la goûte étant remontée jusque dans sa tête, & ne pouvant (à ce que disent les Médecins) manquer de l'emporter.

LET-

LETTRE XXVI.

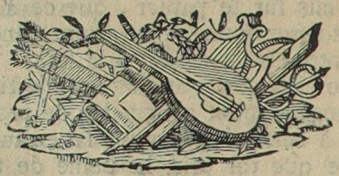
JE suis fâché que vous preniez en mauvaise part le trop de franchise de mon procédé, & du petit air de soupçon mêlé à la défense que vous me faites d'effacer quelque chose dans la copie. Vous serez obéi exactement, comptez là-dessus; car je ne ferai qu'indiquer simplement en marge les répétitions: mais comme cela ne peut servir qu'à retrancher ces répétitions, & nullement à rectifier la méthode, à former des liaisons entre les parties, & à donner aux vers un tour plus poëtique, je serois d'avis, & je souhaite que vous repreniez vos papiers, & qu'il ne s'y fasse aucun changement, que quand nous nous trouverons ensemble: alors vous pourrez être content de ce que nous jugerons tous deux devoir être effacé, de-même que des additions approuvées par nous deux; & rien ne sera mis sur le papier, que ce à quoi vous aurez donné votre propre sanction & votre consentement à la fois. 2. Mai. 1710.

Ne croyez pas au-reste que je tienne ce langage, pour m'exemter de prendre part à cette tâche; vous savez au-contraire que j'ai pris la peine de transcrire quelques Piéces, pour ne rien effacer dans la Copie, comme vous le de-

demandiez, & que cependant j'ai continué sans relâche les corrections que j'avois entrepriſes : je pourſuivrai ſur le même pied, ſi vous le trouvez bon, quoique je ſois, comme je vous l'ai ſouvent dit, ſincérement d'avis que la plupart de vos Piéces figureroient mieux comme maximes détachées & réflexions en proſe, à la maniére de votre Auteur favori, la Rochefoucault, qu'en vers. (a) En ce cas, il ſuffira d'indiquer les répétitions en marge, & le reſte, malgré l'infidélité que vous reprochez à votre mémoire, ſera aſſez facile. Je ſuis, &c.

A. POPE.

(a) Mr. Wycherley vécut encore cinq ans après, c'eſt à-dire, juſqu'en Décembre 1715 ; mais il ne ſe fit preſque rien pour l'exécution de ce deſſein, tant à cauſe de ſa vieilleſſe, que de ſes infirmités, qui allérent en augmentant : cependant quelques-uns de ſes vers, que Mr. Pope avoit retouchés, avec CCCVIII. de ſes Maximes en proſe, ſe trouvérent parmi ſes papiers ; & le tout ayant eu le malheur de tomber entre les mains d'un homme avide de gain, fut imprimé en 1728, in 8. ſous le titre d'Oeuvres Poſthumes de Guillaume Wycherley, Ecuyer.



LET-

LETTRES DE Mr. POPE ET DE Mr. WALSH (a), Ecuyer.

Depuis l'An 1705 *jusqu'à* 1707.

LETTRE I.

DE Mr. WALSH A Mr. WYCHERLEY.

JE vous renvois les (b) papiers que vous avez eu la bonté de me remettre, & vous les aurois renvoyés dès hier, si je ne m'étois pas imaginé vous les avoir rendus moi-même l'autre soir : j'en ai fait plusieurs fois la lecture avec une extrême satisfaction : La 20. Avril 1705.

(a) D'Abberley en Worcestershire, étoit Ecuyer, & vivoit sous le régne de la Reine Anne : il composa plusieurs belles Piéces en Prose & en Vers, &, au sentiment de Mr. Dryden, dans son Apostille aux Oeuvres de Virgile, fut le meilleur Critique Anglois de son tems.

Mr. Walsh encourageoit beaucoup notre Auteur, & avoit accoutumé de lui dire, qu'il lui restoit encore un moyen d'exceller, qui étoit d'écrire *correctement* ; que quoique nous eussions divers grands Poëtes, nous n'en avions aucun qui fut *correct* ; & qu'ainsi il lui conseilloit de tourner tous ses efforts de ce côté-là.

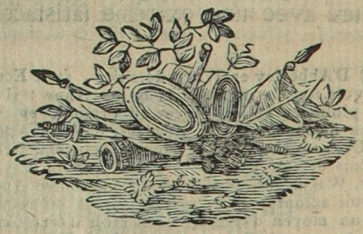
(b) Les Pastorales de Mr. Pope.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0143
DFG

La Préface eſt judicieuſe & très-ſavante, & les vers faciles & tendres. L'Auteur ſemble avoir un génie tout particulier pour cette eſpéce de Poëſie, & un jugement bien ſupérieur à l'age qu'il avoit lorſqu'il compoſa ſes Eglogues : il a emprunté librement des Anciens, mais ce qu'il y a mêlé du ſien, n'eſt nullement au-deſſous de ce qu'il a pris d'eux. On peut dire ſans flatterie, que Virgile n'a rien écrit de ſi bon à cet âge. (a) Je vous ſerai très redevable ſi vous voulez me procurer ſa connoiſſance ; & s'il veut ſe donner la peine un matin de paſſer chez moi, je ſerai charmé de relire ces vers avec lui, & de lui communiquer mes ſentimens plus en détail que je ne puis faire dans cette Lettre

Je ſuis, &c.

(a) Seize ans.



LET-

LETTRE II.

MR. WALSH
A
MR. POPE.

J'Ai reçu l'honneur de la vôtre, & ſe-24 Juin
rai ravi de continuer une correſpon- 1706.
dance qui ne peut qu'être toute à mon avantage. J'eſpére, dès-que j'aurai le bonheur de vous revoir à Londres, non-ſeulement de relire les vers que j'ai de vous, mais auſſi ceux que vous avez compoſés depuis; car je ne doute nullement qu'un homme qui écrit ſi bien, ne doive écrire davantage. Ce n'eſt pas que les Poëtes qui ont le plus de fécondité, ſoient les meilleurs à mes yeux: c'eſt préciſément le contraire qui me paroît le plus vrai. Je vous ai dit un mot à Londres au ſujet d'une Comédie Paſtorale, & ce me ſera un véritable plaiſir, ſi j'apprends que vous y avez ſongé depuis. Je trouve que Ménage, dans ſes *Obſervations ſur l'Aminte du Taſſe*, compte juſqu'à quatre-vingts Comédies Paſtorales en Italien; &, en parcourant mes vieux Livres Italiens, j'ai trouvé pluſieurs Comédies, dont les Acteurs ſont des Bergers & des Pêcheurs: Piéces

ces que Mr. Ménage aura apparemment confondues enſemble : le même Ménage m'apprend que le Taſſe n'eſt pas le premier qui ait écrit en ce genre : car il fait mention d'un Poëte qui lui eſt antérieur, qu'il n'avoit jamais vu, ni moi non plus : mais comme *l'Aminte*, *le Paſtor Fido*, & *la Filli di Sciro* de Bonarelli ſont les trois meilleures Piéces, je penſe que *l'Aminte* eſt à ſon tour la meilleure des trois. Ce n'eſt pas que les diſcours, à ce que bien des gens prétendent, ne ſoient plus amuſans, quoique moins dans le genre Paſtoral; & que la fable de Bonarelli n'y ſoit plus ſurprenante. Je ne me rappelle pas qu'on ait écrit rien avec ſuccès dans ce goût en aucune autre langue. Les Bergeries de Racan ſont fort inférieures à ſes Poëſies Liriques ; & les Eſpagnols donnent trop dans l'Hyperbole. Rapin prétend que l'idée des Comédies Paſtorales eſt tirée des Cyclopes d'Euripide. J'ai lieu de croire qu'en Anglois il n'y a rien de pareil qui mérite qu'on en parle : ainſi vous avez le champ libre. Vous voyez que je vous écris les choſes comme elles me viennent dans l'eſprit : faites-en de-même envèrs moi, qui ai l'honneur d'être, &c.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0146
DFG

LETTRE III.

A MR. WALSH.

Forêt de Windsor.

JE profite de la premiére occasion qui s'offre pour vous remercier de la peine que vous avez prise de revoir mes papiers. Vous avez le même droit de me corriger, qu'une main a d'émonder l'arbre qu'elle a planté. Je suis convaincu comme vous qu'on peut trop corriger; car en Poësie, aussi-bien qu'en Peinture, tant de couleurs appliquées l'une sur l'autre, ôtent à une Piéce son éclat & ses graces: D'ailleurs, c'est une chose monstreuse que de vouloir que tout soit également beau: quelques parties doivent être bien moins ornées que le reste; & rien n'est plus ridicule qu'un Ouvrage dont les pensées, quoique tout-à-fait différentes de nature, semblent toutes de niveau: c'est comme une Prairie nouvellement fauchée, dont les orties, l'herbe, & les fleurs, sont précisément de même hauteur. Je suis aussi d'opinion que les premiéres pensées sont quelquefois les meilleures, comme le meilleur vin est celui que les grappes donnent sans avoir été pressées. 2. Juillet 1706.

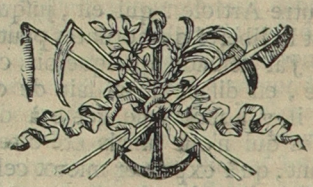
Je

Je n'ai pas été tenté jusqu'ici de travailler à une Comédie Pastorale, à cause que le goût de notre siécle ne m'a point paru favorable à cette espéce de Poëme. Les gens veulent par-tout ce qu'ils appellent de l'esprit, ne considérant pas que la nature aime tant la vérité, qu'elle n'admet les ornemens qu'avec une espéce de répugnance : l'affectation est à la Nature ce que le fard est à la Beauté; c'est-à-dire, non seulement inutile, mais nuisible à ce qu'elle prétend embellir : il y a dans la simplicité quelque chose de majestueux, bien supérieur à tous les agrémens de l'esprit ; & cela est si vrai, que les Critiques ont été jusqu'à exclure l'esprit de la plus sublime Poesie & de la plus simple, c'est-à-dire du Genre Epique & du Genre Pastoral. Je déplairois certainement à tous ceux qui sont amoureux de Guarini & de Bonarelli ; mais j'avoue que j'aimerois mieux imiter le Tasse, non seulement dans la simplicité de ses pensées, mais aussi dans celle de la Fable. Si de surprenantes découvertes devoient trouver lieu dans l'histoire d'une Comédie Pastorale, je pense qu'il conviendroit mieux avec la vraisemblance qu'elles fussent les effets du hazard que du dessein, l'intrigue ne s'accordant nullement avec cette innocence qui doit constituer le caractére d'un Berger. Il n'y a rien dans *l'Aminte* (si je ne me trompe) qui n'arrive

rive par accident, excepté la rencontre d'Aminte & de Sylvie à la Fontaine par l'adreſſe de Daphné, & même cet événement eſt le plus ſimple qu'on puiſſe imaginer : le contraire a lieu dans *le Paſtor Fido*, où Coriſca eſt ſi ruſée que ſans elle l'intrigue de la Piéce n'auroit jamais pu ſe former. La Comédie Paſtorale me paroit avoir encore un autre déſavantage, rélativement aux mœurs : ſon but général eſt de nous faire aimer l'innocence de la vie champêtre, de ſorte qu'il n'eſt point permis d'introduire des Bergers d'un caractére vicieux : d'où il arrive que les caractéres vertueux ne brillent pas autant qu'ils feroient, faute d'être mis en oppoſition avec leurs contraires. Ces réflexions ſont purement de moi ; & comme je me défie par cela même de leur juſteſſe, j'eſpére que vous voudrez bien les rectifier.

Je ſouhaiterois d'avoir votre avis ſur un autre Article, qui eſt, juſqu'à quel point la liberté d'emprunter peut s'étendre. J'ai défendu quelquefois cette liberté, en diſant qu'en fait de conception il y a moins de génie à dire des choſes qui n'ont jamais été dites auparavant, qu'à exprimer mieux celles qui ont été dites le plus ſouvent ; & que les Auteurs qui empruntent de leurs Maîtres, reſſemblent aux arbres, qui d'eux-mêmes produiroient ſeulement une

une sorte de fruits, mais étant entés sur d'autres en portent de différentes sortes. Un commerce mutuel fait fleurir la Poësie. Mais c'est à condition que les Poëtes ressemblent à des Marchands, & donnent quelque chose du leur pour ce qu'ils prennent des autres ; & non-pas à des Pyrates, qui ne savent absolument que prendre. Je vous prie de me dire franchement, si je n'ai pas étendu cette liberté trop loin dans ces Pastorales : j'espére devenir un Critique par vos préceptes, & un Poëte par votre exemple. Depuis que j'ai vu vos Eglogues, les miennes ont bien perdu à mes propres yeux : cependant vous ne m'ôterez jamais toute ma vanité, tant que vous me permettrez de me dire, &c.



LET-

LETTRE IV.

DE MR. WALSH.

JE vous aurois remercié plutôt de votre obligeante Lettre, si je n'avois compté de vous donner en même tems un détail de mon voyage à Windsor ; mais je me trouve obligé de renoncer à ce voyage, ayant des affaires qui m'appellent en Yorkshire. J'approuve entiérement vos notions au sujet de la Poësie Pastorale, & suis d'avis que cette abondance d'esprit, qui plaît tant aux connoisseurs médiocres, n'est pas toujours ce qui plaît aux meilleurs juges. J'avoue que *le Pastor Fido* a plus eu d'admirateurs que *l'Aminte* ; mais je soutiens qu'il y a bien de la différence entre les admirateurs de l'une & de l'autre de ces Piéces. Corisca, dont le caractére paroît si merveilleusement imaginé aux sots, est insuportable dans une Pastorale ; & l'idée de Bonarelli en faisant aimer également deux hommes à sa Bergére, ne sauroit être défendue, quelque peine qu'il ait prise à cet égard. Pour ce qui est de votre question concernant la liberté d'emprunter, il est certain que les meilleurs Poëtes Latins l'ont portée fort loin ; & personne plus loin que Virgile, qui est le meilleur de tous. 20. Juillet 1706.

tous. Par rapport aux Poëtes Grecs, ſi nous ne pouvons pas les ſuivre ainſi à la piſte, cela vient ſans-doute de ce que nous ne connoiſſons guéres les Auteurs qui les ont précédés : ſûrement la plupart d'eux ont emprunté d'Homére, qu'on a accuſé d'avoir brûlé les Ouvrages de ceux qui ont écrit avant lui, afin que ſes larcins ne fuſſent pas découverts. Les plus excellens des Poëtes modernes dans toutes les langues, ſont ceux qui ont le mieux copié les Anciens. Dans tous les ſujets ordinaires de Poëſie, les penſées s'offrent ſi fort d'elles-mêmes, au-moins quand elles ſont naturelles, que quiconque écrit le dernier, doit néceſſairement écrire des choſes pareilles à ce qui a été dit auparavant : la préférence qu'on acorderoit aux Anciens à cet égard, ſeroit auſſi peu raiſonnable que ſi on les louoit d'avoir inventé les Arts de manger, de boire, & qu'on accuſât les Modernes de leur avoir dérobé ces inventions : la premiére découverte, dans ces ſortes de cas appartient toujours à celui qui vit le premier : il eſt bien vrai, que quand

Unus & alter
Aſſuitur pannus,

on dérobe deux ou trois penſées brillantes, & que tout le reſte n'y reſſemble en rien, un Poëme fait la plus pau-

pauvre figure du monde : mais quand le tout eſt comme fondu enſemble, & que l'or des Anciens eſt ſi intimement mêlé avec celui des Modernes, qu'il n'y a pas moyen de les diſtinguer l'un de l'autre, on auroit tort d'y trouver à redire. Je ne vous diſſimulerai pas que bien des gens ſont dans d'autres idées, & que cette objection a été faite contre vos vers par quelques uns de ceux à qui je les ai montrés. J'ai autour de moi une ſi nombreuſe compagnie pendant que j'écris ceci, & l'on fait tant de bruit à mes oreilles, que je ne ſais plus ce que je dis. Je finis donc, & ſuis. . . ,

LETTRE V.

DE MR. WALSH.

9. Septemb. 1706.

A Mon retour du Nord j'ai trouvé ici votre Lettre, qui m'y attendoit tranquilement, ayant été absent environ six semaines : j'ai relu vos Pastorales avec bien du plaisir, & pour en mieux juger, j'ai lu en même tems les Eglogues de Virgile & le Calendrier de Spenser. Je vous assure que je persiste dans l'opinion que je m'en suis formée. Votre empressement à profiter des avis qu'on vous donne, les rendra probablement encore meilleures dans deux ou trois mois ; quoiqu'il y ait en cela même quelque mesure à garder, un homme pouvant corriger ses vers au point d'en ôter la force & l'agrément, sur-tout s'il se soumet aux avis de ceux qui ont acquis la réputation de grands Critiques par leur zéle pour l'observation de quelques régles purement méchaniques, & qui n'ont jamais su entrer dans le vrai dessein, ni dans le génie d'un Auteur : j'en ai connu de cette sorte qui avoient peine à convenir qu'il y eût une bonne Ode dans Horace, & qui prétendent que Virgile manque d'imagination, & qu'Homére est peu correct : à leur entendre tenir ce langage, on diroit qu'ils ont

ont le goût plus fin que tout le reſte des mortels : mais, généralement parlant, ils ſont grands admirateurs d'Ovide & de Lucain ; & dès qu'ils ſe mettent eux-mêmes à écrire, tout le myſtére eſt découvert : ils ſcandent leurs vers ſur leurs doigts, & courent après des penſées qui pourroient ſervir de fin à des Epigrammes : leurs Poëmes ſont faits de couplets, dont le premier ſeroit auſſi bien le dernier ou le dernier le premier, ſans que rien fût dérangé dans leurs productions, qui n'ont ni deſſein, ni méthode, ni, en un mot, rien de juſte ou de naturel ; car vous avez bien raiſon de dire, que dans tous les écrits, quels qu'ils ſoient, & non pas dans la Poëſie ſeule, la nature doit être ſuivie ; & rien n'eſt plus contraire à la nature que cette fureur d'entaſſer des comparaiſons, & de chercher à dire ce qu'on appelle de belles choſes. Pendant que nous étions dans le Nord, Mylord Wharton me montra une Lettre qu'il avoit reçue d'un grand Général en Eſpagne. (a) Je lui dis qu'il falloit rappeller ce Général, & le mettre à écrire ici, parce qu'il étoit impoſſible qu'un Homme qui marquoit autant d'eſprit qu'il faiſoit dans ſa Lettre, fût propre à commander une Armée, ou même à quelqu'autre affaire. (b) Pour ce que vous dites au ſujet

(a) Le Comte de Péterborowgh.
(b) On ſera perſuadé qu'il n'y a aucune malice dans

de l'expreſſion, je penſe qu'elle eſt à l'Eſprit, ce que la parure eſt à la Beauté: j'ai vu bien des Dames trop chargées d'atours, & pluſieurs d'elles qui avoient meilleur air en coëffure de nuit avec leurs cheveux épars, que Mademoiſelle Spanheim parée pour un Bal. Je ne me rendrai à Londres que vèrs le tems que le Parlement s'aſſemblera; & j'eſpére que vous aurez alors mis vos Paſtorales dans l'état où vous ſouhaitez de les faire paroître dans le Monde, particuliérement la troiſiéme, dont l'Automne forme le ſujet, & que je n'ai point vue. J'ai compoſé une Eglogue ſur la mort de Mme. Tempeſt, & je ſerois charmé que vous vouluſſiez tourner votre quatriéme Paſtorale de façon à paroître avoir eu deſſein d'honorer la mémoire de cette Dame, à-moins que vous ne vous ſoyez propoſé d'en immortaliſer quelqu'autre. Vous pourrez faire voir la différence qu'il y a entre l'affection des Poëtes & celle des Hommes ordinaires. Que ma demande au-reſte ne vous gêne point, & n'en faites que ce que vous jugerez à propos. Je ſerai charmé de vous revoir en ville, & de profiter en même tems de votre compagnie.

Je ſuis, &c.

dans cette penſée de Mr. Walsh, dès qu'on ſaura qu'elle regardoit le Comte de Péterborowgh. immédiatement avant les glorieuſes compagnes de Barcelone & de Valence.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0156
DFG

LETTRE VI.

APrès les réflexions que je vous ai communiquées touchant la Versification Angloise, vous témoignez souhaiter que je vous fasse encore part de quelques considérations dans le même goût. Il y a indubitablement certaines délicatesses, qui, quoique négligées même par des Versificateurs corrects, ne laissent pas suivant moi de mériter quelqu'attention. 22. Octobre 1706.

1. Il ne suffit pas que rien ne choque l'oreille : un Poëte doit outre cela adapter les sons, aussi-bien que les paroles, aux choses dont il traite : De sorte qu'il y a (si j'ose m'exprimer ainsi) un stile du son, par exemple, en décrivant un ruisseau qui coule, le son des mots doit être comme une image de l'action du ruisseau, au-lieu que la description du mouvement impétueux d'un torrent doit avoir pour l'oreille quelque chose de plus rude & de plus fort: cette régle se trouve observée partout dans Homére & dans Virgile, & nulle part ailleurs, que je sache, au-moins d'une maniére un peu marquée. Les exemples suivans, que j'ai empruntés de *Vida*, éclairciront mieux ma pensée,

Molle viam tacito lapsu per levia radit,
Incedit tardo molimine subsidendo.
Luctantes ventos, tempestatesque sonoras,

Immenso cùm præcipitans ruit Oceano nox,
Telum imbelle sine ictu, conjecit.
Tolle moras, cape saxa manu, cape robora pastor,
Ferte citi flammas, data tela, repellite pestem.

Il est rare de voir réduire la chose en pratique, quoique rien ne contribue plus merveilleusement à offrir les objets mêmes à l'imagination du Lecteur. La fameuse Ode qui a pour titre *la Fête d'Alexandre*, composée pour le jour de Ste. Cécile, nous fournit un exemple admirable de l'observation presque continuelle du Précepte dont il s'agit,

2. Toute oreille délicate doit, si je ne me trompe, avoir observé que dans les Vers Anglois de dix Syllabes, pourvu qu'ils soient aisés & coulans, il y a naturellement une *Pause* à la quatriéme, à la cinquiéme, ou à la sixiéme syllabe : ce sont-là autant d'endroits de repos pour l'oreille : la seule attention nécessaire est de varier ces endroits où il le faut. Par exemple.

La Pause est à la cinquiéme syllabe

Where'er thy navy Spreads her cauvas wings,

A la quatriéme

Homage to thee And peace te all She brings,

A la sixiéme

Like tracts of leverets In morning snow.

Je m'imagine que pour conserver l'harmonie & la variété, la Pause ne doit pas se trouver à la quatriéme syllabe, ou

ou à la ſixiéme, plus de trois fois de ſuite, ſans l'interpoſition d'une autre; ſans quoi l'oreille ſeroit fatiguée de cette uniformité de ton, au-moins la mienne s'en laſſeroit. Pour ce qui eſt de la Pauſe placée à la cinquiéme ſyllabe, elle déplaît moins, & peut revenir plus ſouvent, à cauſe que le vers où elle ſe trouve, a quelque choſe de moins languiſſant.

3. Une autre délicateſſe a rapport aux Explétives, ſoit mots ou ſyllabes, dont on ſe ſert uniquement pour remplir un vuide: de ce genre eſt *do* devant certains Verbes; & il y a quelqu'apparence que ceux qui rafineront à l'avenir, rejetteront de-même *did* & *does*, qu'on n'employe jamais que pour l'amour de la rime: c'eſt auſſi cet amour qui fait qu'on ſe ſert indifféremment de *you* & de *thou* en parlant à la même perſonne, ce qui ſûrement plaît moins à l'oreille que ſi l'on s'en tenoit à un de ces deux monoſyllabes.

4. Je voudrois qu'on ne fît uſage des Vers Alexandrins qu'avec diſcrétion, & lorſque cette liberté pourroit être juſtifiée par quelque raiſon importante. Mr. Dryden n'a pas uſé aſſez de ménagement à cet égard, ſur-tout dans ſes derniers Ouvrages. Je ſuis du même ſentiment au ſujet des triples Rimes.

5. J'en dis autant de la répétition des mêmes Rimes, à quatre ou ſix lignes

l'une de l'autre : c'eſt une monotonie désagréable à l'oreille.

6. Des Vers formés de monoſyllabes, à-moins que les mots n'en ſoient diſpoſés avec beaucoup d'art, ont quelque choſe de dur & d'ennuyant : cependant ils ſont ſuſceptibles d'une grande beauté pour exprimer de la Mélancholie, de la Lenteur & du Travail.

7. Vous voulez que je vous diſe mon avis ſur le Hiatus : cet avis eſt, qu'il faut avoir recours à l'Eliſion, ou laiſſer ſubſiſter le Hiatus, ſuivant que l'oreille s'en accommode le mieux : car l'Eliſion choque quelquefois l'oreille plus que le Hiatus même, & notre Langue eſt naturellement ſurchargée de conſones : comme, par exemple, ſi dans ce vers

The old have int'reſt everin their eye,

Nous diſons, pour éviter le Hiatus,

But th'old have int'reſt.

Le Hiatus qui produit le plus mauvais effet, eſt quand un mot finit par la même voyelle qui commence le mot ſuivant. Après ce Hiatus, il faut éviter avec le plus de ſoin ceux où la fin d'un mot, & le commencement du mot ſuivant, ont des voyelles dont les ſons s'avoiſinent. O, A, ou U, rendent un ſon plus agréable que E, I ou Y. Je n'ignore pas que quelques perſonnes trouveront ces obſervations triviales, ainſi je vais les rendre reſpectables par l'au-

l'autorité de quelques grands noms, je veux dire, ceux de Cicéron & de Quintilien. Dans le quatriéme Livre de la Rhétorique à Hérennius, ſe liſent ces mots : *Fugiemus crebras vocalium concurſiones, quæ oſtiam atque hiantem reddunt Orationem ; ut hoc eſt, Baccæ Oeneæ amæniſſimæ impendebant* Et Quintilien L. IX. c. 4. *Vocalium concurſus cum accidit, hiat & interſiſtit, & quaſi laborat Oratio. Peſſimi longè quæ eaſdem inter ſe litteras committunt, ſonabunt. Præcipuus tamen erit hiatus earum quæ cavo aut patulo ore efferuntur. E plenior littera eſt, I anguſtior.* Mais de peur qu'on ne donne dans l'extrémité oppoſée, il ajoûte admirablement bien, *Neſcio an negligentia in hoc, aut ſollicitudo ſit pejor.* De-même *Cicéron (Orat. ad Brut.) Theopompum reprehendunt, quod eas litteras tanto opere fugerit, etſi idem Magiſter ejus Socrates :* ce dernier Auteur, comme Turnébe l'obſerve ſur Quintilien, aÿant à peine un Hiatus dans tous ſes Ouvrages. Quintilien nous apprend que Cicéron & Démoſthéne ne s'embarraſſoient guéres de ce rafinement, quoique Cicéron lui-même diſe dans ſon Orateur, *Crebra iſta vocum concurſio, quam magnâ ex parte vitioſam, fugit Demoſthenes.* &c. Si je ne me trompe, de tous les Poëtes Malherbe a été le plus ſcrupuleux ſur cet article ; & je penſe me ſouvenir que Ménage dit dans ſes Obſervations ſur cet Auteur, que dans toutes ſes Poë-

ſies il n'a pas violé une fois la régle dont il eſt ici queſtion. Je finis, en remarquat que le Hiatus doit s'éviter avec plus de ſoin en Poëſie qu'en Art Oratoire ; & je voudrois toujours l'empêcher, à-moins que l'action de le retrancher ne fût plus préjudiciable au ſon que le Hiatus même. Je ſuis, &c.

A. POPE.

Mr. Walsh mourut âgé de quarante-neuf ans, dans l'année 1708, c'eſt-à-dire un an avant que Mr. Pope publiât ſon *Eſſai ſur la Critique*, qu'il termine par l'éloge de cet excellent Ecrivain.

LETTRES
DE
Mr. POPE
ET DE
H. CROMWELL, Ecuyer.

Depuis l'An 1708 *jusqu'à* 1711.

LETTRE I.

JE m'imagine qu'il en a été de moi quand j'ai quitté la ville, comme il en eſt des grands hommes lorſqu'ils quittent le Monde, dont ils ne regrettent pas tant la perte même, que celle de leurs Amis qu'ils laiſſent après eux: car je ne ſache rien qui me faſſe aimer Londres, que l'idée que vous y êtes encore. Je conjecture néanmoins que vous m'obligerez à me dédire de cette expreſſion, quand je vous aurai appris que Sapho (nom Payen par lequel vous avez déſigné une Dame très-orthodoxe) ne m'a point accompagné à la campagne. Je ſuis très ſenſible à la maniére franche & pleine de bonté dont vous en avez agi envèrs moi; & ſi de ma part j'en ai abuſé par trop de liberté, j'eſpére que vous attribuerez la choſe à mon caractére ouvert, qui ne ſait

18. Mars 1708.

pas trop bien comment marquer du reſpect, lorſqu'il ſent des mouvemens d'affection. Je voudrois aimer mon Ami, comme je fais ma Maîtreſſe, ſans cérémonie ; & je me flatte qu'un peu de tendre rudeſſe ne ſera pas plus desagréable à l'un, qu'elle ne l'eſt à l'autre. Si vous êtes curieux de ſavoir de quelle maniére je vis, ou plutôt de quelle maniére je permets à ma vie de s'écouler, un ſeul vers de Martial vous en informera.

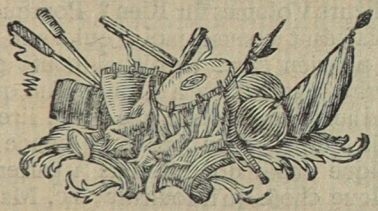
Prandeo, poto, cano, ludo, lego, cœno, quieſco.

A la rigueur des termes, chaque jour eſt chez moi un autre jour d'hier ; car les deux jours ſe reſſemblent parfaitement : la même occupation, qui eſt la Poëſie, & le même plaiſir, qui eſt l'oiſiveté, les rempliſſent l'un & l'autre. On pourroit ſûrement paſſer mieux ſon tems, mais je doute qu'on puiſſe le paſſer avec moins de peine. Si vous viſitez nos retraites ombragées, ce Printems, ce que je ſouhaite très-fort, vous m'enſeignerez peut-être à ménager mes heures plus ſagement ; mais à-préſent j'aime mieux gaſpiller mon tems, que de l'arrêter près de moi, préciſément comme les Boutiquiers, qui ſont charmés de ſe défaire, à quelque prix que ce ſoit, de certaines marchandiſes qui leur reſteroient ſur les bras.

Si vous voulez bien, Monſieur, me favoriſer quelquesfois de vos Lettres ce me

me sera une grande satisfaction pour plus d'une raison, & particuliérement parce qu'elle me fera voir (à ma grande consolation) qu'un homme sage est quelquefois oisif: car il faut l'être pour avoir le loisir de m'écrire.

Je suis, &c.



LET-

LETTRE II.

27. Avril 1708.

JE n'ai rien à vous dire dans cette Lettre, mais c'eſt cela même que je voulois vous mander. Pourquoi me refuſerois-je le plaiſir de ſuivre les grands exemples de tant de profonds Théologiens, habiles Caſuiſtes, & de graves Philoſophes, qui ont écrit, non ſeulement des Lettres, mais des Traités de pluſieurs Volumes ſur Rien? Pourquoi un fainéant comme moi, qui toute ſa vie n'a rien fait, auroit-il honte de n'écrire rien, & cela à quelqu'un qui n'a d'autre occupation que de le lire? Mais, direz-vous, tout le monde a quelque choſe dont il aime à parler, quelque choſe qu'il ſouhaite, &c. Mais de grace, Monſieur, ajoûtez toutes ces quelque choſe enſemble, & vous verrez que la ſomme totale eſt préciſément rien. Je n'ai rien de plus à dire; preſentez mes ſervices (qui ne ſont rien) à vos Amis.

Je ſuis, &c.

Ex nihilo nil fit.

LUCK.

LET

LETTRE III.

VOus parlez de renommée & de gloire, & des Grands-hommes de l'Antiquité. Dites-moi, je vous prie, que sont tous vos Grands hommes morts, sinon autant de petites Lettres vivantes? Quelle récompense y a-t-il ici réservée aux Auteurs pour toute l'encre qu'ils ont employée, & aux Princes pour tout le sang qu'ils ont répandu? Il y avoit autrefois un Empereur Romain nommé Sévére. J'oserois affirmer que de votre vie il ne vous est arrivé de le désigner par un autre nom: & cependant de son tems on le nommoit Lucius, Septimius, Severus, Pius, Pertinax, Augustus, Parthicus, Adiabenicus, Arabicus, Maximus, & que sais-je moi? Que de lettres détruites par le tems! presque toutes ont abandonné leurs compagnes, qui ne sont restées qu'au nombre de sept. Pour ce qui me regarde, il n'y en a que quatre dont je doive avoir soin; & je vous fais juge s'il y a moyen de vivre dans une enceinte plus bornée? A l'avenir je prétens noyer toutes les pensées trop ambitieuses dans le Fleuve Léthé d'une soupe au lait; & rélativement à ce qu'on appelle réputation & renommée. O Critiques! vous n'avez qu'à en disposer comme il vous plaîra. 10. Mai 1708.

Tradam protervis in mare Creticum *ventis.*

LET-

LETTRE IV.

11. Nov. 1706.

JE suis si content de la campagne depuis que je vous ai vu, que je n'ai pas pensé une seule fois à la ville, ni eu la curiosité de m'informer après qui que ce soit, excepté Mr. Wycherley & vous. Et c'est de lui que j'ai appris que vous avez fait cet Eté un tour en Leicestershire; d'où je m'imagine que vous êtes revenu à présent dans votre ancien appartement, à votre ancienne occupation de comparer ensemble des Critiques, & de concilier des Commentateurs, & à vos anciens amusemens de perdre une partie au piquet avec des Dames, & la moitié, ou le quart d'une Comédie au Théatre. Vous n'y êtes point du nombre des Auditeurs malins, mais bien le chef des Spectateurs amoureux, l'infirmité d'un sens (a) qui n'y pourroit ordinairement servir qu'à vous ennuyer, augmentant (suivant une régle établie dans la Nature) la vigueur d'un autre sens, qui vous ravit en extase. C'est Dodwell, qui a le premier découvert cette régle, & en cela (n'ayant jamais écrit d'ailleurs deux mots de bon-sens) il a mérité une gloire immortelle. Ainsi vous avez l'avantage d'admirer toutes les beautés des loges, sans être le moins du monde fatigué des sot-

(a) Son ouïe.

ſottiſes du Théatre, vous êtes un ſi excellent Critique, que c'eſt un bonheur ſans pareil pour les Poëtes modernes que vous n'entendiez pas leurs Ouvrages ; & d'un autre côté, que vous ne ſoyez pas un Critique aſſez téméraire pour les condamner ſans les entendre. C'eſt cependant ce que la pluplart des Critiques ſont en poſſeſſion de faire. Mais à propos de ces Meſſieurs, j'ai concernant moi-même à vous apprendre une bonne nouvelle, dont j'eſpére que vous me féliciterez : c'eſt, qu'au-delà de mon attente, & ſans l'avoir mérité, j'ai reçu, par un effet de la puiſſance ſouveraine de Jacob Tonſon, un délai d'exécution, dans le tems que je me croyois ſur le point d'être livré aux impitoyables ennemis dont je viens de parler. Il arrive ſouvent que les Poëtes coupables, comme d'autres Criminels, dès qu'ils ſont connus & proclamés, ſe livrent eux-mêmes entre les mains de la Juſtice, uniquement pour empêcher que d'autres ne le faſſent plus à leur desavantage ; & non par quelqu'ambition d'étendre leur renommée par une exécution publique, qui, après tout, ne procure qu'une réputation de peu de durée. Heureux le Poëte qui pourroit obtenir un délai de quatre-vingts dix-neuf ans ! Car à peine voit-on durer autant de jours les noms imprimés dans les Oeuvres mêlées de Jacob

cob Tonſon, ou dans celles du Miniſtre de Newgate.

J'ai cent choſes à vous dire, que je renvois au tems où j'aurai le bonheur de vous entretenir en ville, la ſaiſon, qui invite tout le monde à s'y rendre, n'étant plus guéres éloignée. Je vous aurois déjà communiqué quelques-unes de ces choſes par Lettre, ſi j'avois ſu au juſte l'endroit où vous faiſiez votre ſéjour cette Automne : je ne doute pas que tant de beau tems ne vous ait rendu le ſéjour de la campagne tout-à-fait charmant. Mais rien n'a pu engager Mr. Wycherley à venir rêver à l'ombre de notre Forêt : il perſiſte (comme vous me l'avez prédit) dans ſon amour obſtiné pour la ville, en dépit de l'amitié & du beau tems. Ainſi desormais, à toutes les grandes qualités que je vous connois, j'ajoûterai celle du don de Prophétie. Je m'imagine pourtant toujours, que les intentions de Mr. Wycherley étoient bonnes, & qu'il ne promet jamais rien qu'il n'ait deſſein de tenir. Quelque fort que ſes autres vertus ſoient au-deſſus de mon imitation, ſa ſincérité, j'eſpére, ne l'eſt pas, perſonne au monde ne pouvant être plus que moi, &c.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0170
DFG

LETTRE V.

JE vous aurois déjà envoyé (a) les Papiers ci-joints, si je n'avois pas eu dessein de vous les apporter moi-même. Dans la suite, je n'ai pu trouver aucune occasion de vous les faire tenir sûrement; non que je les ragarde comme étant de quelque prix, mais de peur que quelqu'un ne soit assez fou pour les croire tels, & assez furet pour aller découvrir les fautes que, par votre secours, je voudrois corriger. Je vous demande donc en grace de ne pas laisser sortir ce Manuscrit de votre chambre, & de mettre vos remarques librement en marge, non seulement au sujet de l'exactitude, mais aussi de la fidélité de la traduction, que je n'ai pas encore eu le tems de comparer avec l'original. Et je vous supplie d'être d'autant plus sévére, que je mériterois de plus grands reproches, si je faisois dire des impertinences à un autre, que si j'en disois pour mon propre compte. Pour vous faciliter la comparaison que je souhaite, il sera bon de vous dire, que ce n'est point une traduction entiére du premier Livre. Il y a une omission depuis le vers

22. Janv. 1708 — 9.

[a] C'étoit une traduction du premier Livre de Stace, faite par l'Auteur, qui n'avoit alors que quatorze ans, comme il paroit par un Avertissement mis à la tête de la premiere Edition de ce petit Poëme dans un Recueil publié par B. Lintot 8. 1711.

vers 168, — *Jam murmura serpunt, plebis Agenoreæ* — jusqu'au 312 — *Interea patriis olim vagus exul ab oris* — Entre ces (a) vers, Stace a mis une description du Conseil des Dieux, & une harangue de Jupiter, qui sont l'une & l'autre belles & majestueuses, & qui n'ont été omises pour aucune autre raison, que parce que le but & l'effet n'en paroissent que dans le second Livre. La traduction va delà jusqu'à ces mots, *Hic verò ambobus rabiem fortuna cruentam*, où il y a un ridicule combat à coups de poings pour une bagatelle entre les deux Princes, & cela dans le tems que la fatigue de leur voyage, durant une nuit aussi orageuse, les auroit dû rendre fort peu propres à donner une pareille scéne. J'avois actuellement traduit ceci, mais je n'étois pas même content de ma propre version, ce qui est tout dire. Ainsi je l'ai omis dans cette copie, qui saute environ quatre-vingts vers plus loin, jusqu'aux mots. *Hic primum lustrare oculis* — &c. jusqu'à la fin du Livre.

Vous trouverez, si je ne me trompe, que Stace n'étoit pas un Poéte fort sage, quoiqu'il ait été le meilleur versificateur après Virgile. Dès l'entrée de son Poëme, il fait connoître qu'il ignore ces régles de l'Art Poëtique, qu'Horace avoit déjà enseignées aux Romains, quand il demande à sa Muse, où il doit com-

(a) Ce vuide a été rempli depuis.

commencer sa Thébaïde, & semble douter si ce n'est pas *ab Ovo Lædeo*. Lorsqu'il vient au sujet de la querelle des deux Fréres, il n'en donne pas une fort haute idée — *Pugna est de paupere regno*. Ce n'est pas ainsi qu'en avoit agi son Maître Virgile, qui relève aux yeux de ses Lecteurs la grandeur de son sujet. — *Tantæ molis erat Romanam condere Gentem*. (Le Bossu sur le Poëme Epique.) Il y a dans Stace un nombre infini de petites fautes, parmi lesquelles il y en a une, que je ne saurois m'empêcher d'indiquer, c'est dans l'endroit du premier Livre, où parlant de la haine implacable des deux Fréres, il dit, *le Monde entier seroit un prix trop peu considérable pour payer tant d'impiété*,

Quid si peteretur crimine tanto
Limes uterque Poli, quem Sole missus Eoo
Cardine, quem porta vergens prospectat Ibera?

On diroit qu'en voilà bien assez, mais il continue.

Quasque procul terras obliquo sydere tangit
Avius, aut Boreæ gelidas, madidive tepentes
Igne Noti?

Après tout cela, il n'y a plus que le Ciel lui-même qui puisse servir de prix; Mais, ô chute incroyable!

Quid si Tyriæ Phrygiæve sub unum
Convectentur opes?

Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré dans aucun ancien Auteur une

une chute pareille. Si j'insiste tant sur les fautes de ce Poëte, c'est que j'espére que vous prendrez la même liberté avec moi, & que vous traiterez le Traducteur comme il traite son Original. Je serois ravi si la lecture de ma Piéce vous amuse un peu, sur-tout à cause que j'ai eu le chagrin d'apprendre que quelqu'indisposition vous avoit retenu chez vous. Vous avez eu-là une compagnie aussi peu agréable, que la mienne même pourroit avoir été. Peut-être cependant vous ai-je diverti alors par mes folies; & c'est un plaisir, comme vous voyez, que je vous donne, quoiqu'absent.

Si vous vouliez, à vos heures de loisir, me mander, de votre propre main, la confirmation de votre établissement, je vous en aurois la plus sensible obligation; car après le plaisir de voir mes Amis, je n'en connois pas de plus grand que celui d'apprendre de leurs nouvelles. Je ne saurois assez remercier Mr. Wycherley de l'attention qu'il a pour moi à ce dernier égard. Je sais que je puis vous parler de lui sans avoir besoin d'apologie: car je me fais un honneur de suivre son exemple en tout, mais particuliérement dans l'affection sincére que nous avons l'un & l'autre pour vous,

LET-

LETTRE VI.

IL y a déjà bien du tems que vous auriez été incommodé d'une de mes Lettres, si je n'avois pas différé à vous écrire pour vous envoyer en même-tems le ( ) Recueil, ou la continuation de ma traduction de Stace. Je m'imaginois que vous pouviez avoir le premier de ces Ouvrages; mais puisque le contraire se trouve vrai, il ne tient qu'à vous d'en tirer cette conséquence morale, que les Auteurs en général sont plus prêts à écrire des pauvretés que les Libraires ne le sont à les publier. J'ai eu je ne sais quel flux extraordinaire de rime trois jours de suite, durant lesquels tous les vers que vous voyez ajoûtés, ont été composés; ce que je vous dis pour vous enhardir à les traiter plus sévérement. C'est pure clémence à moi que je ne vous assomme point de quantité de Sonnets & d'Epigrammes, dont nos Poëtes modernes accouchent au Printems. Je n'en puis comparer le nombre qu'à celui des fleurs qui couvrent les arbres, dont il y en Mars 7. 1709.

a

(a) Le sixiéme volume du Recueil de Poësies imprimé chez Jacob Tonson. C'est dans ce volume que les Pastorales de Mr. Pope, & la traduction de quelques endroits d'Homére & de Chaucer ont paru pour la premiére fois.

a bien peu qui portent du fruit, & qui ne plaîſent que dans le tems qu'elles commencent à s'épanouïr. Nos Poëtes ne témoignent pas moins d'empreſſement à communiquer au Public les fleurs de leur eſprit, que les Jardiniers n'en ont d'apporter au marché celle de leurs jardins, bien convaincus que ne s'ils les débitent pas le matin, elles ſeront fanées avant le ſoir. Ainſi la même cauſe qui fournit à Covent-garden ces Bouquets que vous aimez tant, pourvoit de vers le *Mercure des Muſes*, & l'*Appollon Britannique* (pour ne pas dire le Recueil de *Tonſon*). Et c'eſt un des grands avantages de notre ſiécle, que l'invention moderne d'imprimer des Poëmes à un ſou piéce, a mis les Bouquets du Parnaſſe au même prix. Parlà Mr. Henry Hils de Black-friars a procuré un ſoulagement ſingulier à tous les Savans, qui, ſe trouvant rarement chargés d'une trop grande abondance de monnoye paſſagére, n'auroient pas (je penſe) ſongé à ſe plaindre, quand même on diſtribuéroit les Poëmes pour rien par les ruës, comme on fait les Sermons de Bunyan & autres Traités pieux, qu'on imprime ordinairement en pareil volume & caractére.

Comme le tems approche où vous avez accoutumé de vous rendre le ſoir par eau à Spring-garden avec Sappho, j'eſpére que vous profiterez d'une ſi belle

belle occaſion de la ravir : — ſavoir (comme Oldfox dit dans le *Plan-dealer* (a)) par l'oreille, avec vos beaux vers. Je vous ſouhaite tous les plaiſirs que la Saiſon & la Nymphe peuvent procurer ; la meilleure compagnie, le meilleur caffé, & les meilleures nouvelles que vous puiſſiez déſirer ; après cela je ne ſais plus que vous ſouhaiter, à-moins que ce ne ſoit une grande doſe de patience pour lire & examiner les vers que je vous envoye ; je vous promets en revanche beaucoup de déférence pour votre jugement, & à l'avenir une ſoumiſſion extraordinaire à vos ſentimens, (contre leſquels il m'eſt quelquefois arrivé d'être tant ſoit peu rebelle) ſi vous vouliez commencer où vous avez fini en dernier lieu, & mettre vos obſervations en marge, comme vous avez fait aux pages qui précédent immédiatement (que vous trouverez corrigées ſelon vos avis) vous m'obligeriez infiniment, & embelliriez la traduction. Outre les endroits où je puis m'être écarté du ſens de l'Auteur, il y en a d'autres où je péche contre la diction ou l'harmonie, & vous me rendriez un grand ſervice en me les indiquant. J'éviterai en particulier, autant qu'il me ſera poſſible, le Hiatus, dont vous avez bien raiſon de vous déclarer l'ennemi. J'avoue qu'il ne me

[a] C'eſt une Piéces qui a rapport avec le Miſantrope de Moliére.

paroiſſoit pas poſſible de l'éviter toujours. Cependant en liſant derniérement Malherbe, j'en ai découvert à peine un ſeul dans toutes ſes Poëſies. Votre Remarque étoit aſſez véritable, ſuivant moi, pour paſſer en régle, mais point en régle ſans exception. L'exemple d'un des meilleurs Poëtes du ſiécle paſſé m'a détrompé, & confirme votre opinion bien plus puiſſamment que ne le peut faire l'autorité de Mr. Dryden, qui en a fait une régle, qu'il ne s'eſt guéres mis en peine d'obſerver.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

J'Ai reçu une partie de la traduction de Stace, & je vous rends graces de vos remarques, que je trouve juſtes, excepté dans les endroits où vous vous écriez (comme Horace dans ſon Art Poëtique) *pulchrè, benè, rectè!* Je crains que vous ne vous ſoyez trompé dans ces endroits, ſinon toujours, du moins ſouvent: une de vos objections, ſur ce que j'employe le mot de *years* (années) au pluriel, en rendant le ſens de ces mots — (a) *Cætera reliquo ordine ducam*, peut très-bien être fondée rélativement à la ſignification du texte. Mais Stace lui-même n'a pas été fort exact à obſerver le tems de la durée de ſon Poëme, (ce que le P. Le Boſſu (b) n'a point obſervé.) Car au-lieu de renfermer ſa narration dans les bornes *d'un an*, il s'étend manifeſtement au-delà de ce terme, même avant la fin du ſecond Livre. La narration commence par la priére d'Oedipe à la Furie d'exciter la diſcorde entre ſes fils: dans la ſuite le Poëte décrit l'accord que firent ces deux Princes de régner Juin 10. 1709.

[a] Voyez le I. Liv. de Stace, v. 302.

[b] Le P. le Boſſu n'a point compoſé de Critique ſur Stace, mais s'en eſt ſimplement ſervi, comme il a fait d'autres Poëtes, pour y puiſer des exemples. Deſorte qu'il n'y a pas lieu d'être ſurpris, qu'on trouve dans Stace des fautes & des beautés qu'il n'a point remarquées.

ner tour-à-tour l'espace d'une année, & Polynice se sauve de Thébes, quand, ce tems étant expiré, son frére refusa de résigner le Trône. Tout ceci arrive dans le premier Livre. Le Livre suivant décrit Tydée envoyé comme Ambassadeur à Etéocle, & demandant cette résignation en ces termes,

Astriferum velox jam circulus orbem
Torsit, & amissæ redierunt Montibus umbræ,
Ex quo frater inops, ignota per oppida tristes
Exul agit casus.

Mais le P. Le Bossu lui-même s'est trompé au sujet du commencement de l'action; disant Liv. II. chap. 8. que Stace ouvre la Scéne par l'Enlévement d'Europe, au-lieu que tout au plus le Poëte délibére s'il débutera par-là ou non (*a*)?

Unde jubetis
Ire, Deæ, gentisne canam primordia diræ,
Sidonios raptus? &c.

Mais il passe tout cela avec une *longa retro series* — & dit

Limes mihi carminis esto
Oedipodæ confusa domus.

Il y a certainement dans notre Poëte quantité d'endroits peu justes, & que j'ai rectifiés du mieux que j'ai pu dans ma version:

Du-

(*a*) Cela ne faisoit rien au but que le P. Le Bossu se proposoit, son dessein étant uniquement de montrer, qu'il y a des Poëtes Epiques assez ignorans pour ne pas savoir par où débuter.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0180
DFG

Dubiamque jugo fragor impulit Oeten
In latus & geminis vix fluctibus obstitit Isthmus,

est extravagamment hyperbolique: & je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de tautologie plus marquée que celle-ci.

Vacuâ cum solus *in aulâ*
Respiceres jus omne tuum, cunctosque minores,
Et nusquam par *Stare* caput.

Il y a quelques erreurs Géographiques dans le voyage de Polynice,

In mediis audit duo litora campis,

ce qui est assez difficile à croire; car l'Isthme de Corinthe a cinq milles de largeur: Et *caligantes abrupto Sole Mycenas*, ne s'accorde pas avec ce qu'il dit, Lib. IV. lin. 305. „que ceux de Mycé„nes ne prirent point les armes en ce „ tems-là, à cause des troubles dont leur „ Etat étoit agité par les divisions d'A„ trée & de Thyeste". Or depuis qu'on eut levé une armée Grecque contre Thébes, jusquau tems de ce voyage de Polynice, il y a (suivant le compte de Stace méme) trois ans.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Juillet 17. 1709.

LE matin que j'ai pris congé de vous, je me suis trouvé (comme je l'avois prédit) tout seul dans un Coche très-incommode. Quelle différence entre cette compagnie & celle de la veille! J'eus recours à un Livre (l'unique resource qui me restât) & commençai à faire connoissance avec vos Moralistes. Mais à peine en avois-je reçu quelques froides consolations sur les agrémens de la vie, & sur l'incertitude des affaires humaines, quand je m'apperçus que ma voiture venoit de s'arrêter, & entendis de côté la terrible nouvelle, qu'une femme malade alloit entrer dans la voiture: j'en fus bien fâché; mais muni tout récemment du secours de la Philosophie, je résolus de supporter constamment le plus mauvais des maux, une femme malade. Ce me fut à-la-vérité une espéce de consolation, quand je connus par sa maniére de se mettre, qu'elle étoit jeune & une personne de façon; mais elle n'eut pas plutôt ôté sa coiffe, que je vis un charmant visage, &, ce qui augmenta ma surprise, que je m'entendis saluer par mon nom. Jamais je n'ai eu plus sujet de me plaindre de la Nature, qui m'a donné une vue courte, que dans ce monent, où je ne

ne pouvois absolument me rapeller d'avoir vu ces beaux yeux qui me connoissoient si bien. Je n'avois pas encore eu le tems de trahir mon ignorance, que ma jeune Beauté me dit avec une aimable ingénuité, qu'elle demeuroit dans notre voisinage, & que, mariée depuis peu, elle avoit été consulter les Médecins en ville, & s'en retournoit à la campagne, pour essayer ce que le bon air & un époux seroient capables de faire pour sa santé. Il faut que vous sachiez que mon Pére m'a quelquefois recommandé l'étude de la Médecine, mais que l'ambition d'être Médecin n'a jamais trouvé place en mon ame que dans cet instant. Je risquai de lui prescrire quelques fruits (que j'avois par hazard dans le Coche) & qu'elle accepta avec d'autant plus de plaisir, que les Médecins les lui avoient défendus. En un mot, je la tentai, & elle mangea. Rassuré par le succès, & enhardi outre cela par un exemple solémnel, j'imitai encore la galanterie de l'ancien Serpent, & en dépit de ma figure je l'entretins avec toute la gayeté qui me fut possible; ce qui produisit un si bon effet, qu'en moins d'une heure elle ne sentit plus aucune incommodité: son teint reprit sa couleur naturelle, & elle eut la bonté de m'avouer que ma recette l'avoit guérie sur le champ: en un mot, je fis le plus agréable voyage du monde.

Jusqu'ici (à ce qu'il me semble) ma Lettre, quoique très-vraie, a bien l'air d'un Roman. J'espére cependant que vous regarderez ce qui va suivre comme la plus grande des vérités ; je veux dire, que je vous ai à tous égards les derniéres obligations, & particuliérement de l'avis que vous m'avez donné sur un sujet qui m'est de la plus haute importance, considérant votre conduite en cette occasion comme une preuve indubitable de votre amitié, de votre justice, & de votre sincérité. Soyez persuadé, en même tems, que celui (*a*) dont nous avons parlé, ne découvrira jamais par mes façons d'agir envers lui, que je suis au fait de rien. Je lui pardonne de tout mon cœur ; & c'est la seule maniére dont je suis en état de lui témoigner ma reconnoissance de toutes les bonté qu'il a eues pour moi. Et je sais au-moins tirer de-là cet avantage, qu'au-lieu que j'étois auparavant un peu embarrassé à savoir comment témoi-

(*a*) Mr. Wycherley. — On a pu remarquer par ses derniéres Lettres à Mr. Pope, qu'il y avoit entr'eux quelque refroidissement, né, suivant toutes les apparences, de la liberté que le jeune Poëte avoit prise en lui donnant de mortifians avis. Une vertu au-dessous du médiocre, & une excessive affectation de courir après l'esprit, jointes aux infirmités ordinaires de la vieillesse, la jalousie & le manque de mémoire, suffisent pour rendre raison de ce refroidissement, sans avoir recours à la supposition [qui n'en est pas une pourtant] que bien des gens aidérent à rendre notre Poëte odieux au vieillard : *Car* [comme Mr. Pope l'a très-bien observé] *tout méchant Auteur est un mauvais Ami.*

moigner ma reconnoiſſance, je ſerai capable à-préſent de remplir cette obligation plus qu'il n'eſt peut-être capable de ſentir.

Ille meos, qui me ſibi junxit, amores
Abſtulit; ille habeat ſecum, ſervetque ſepulchro!

Vous m'avez au-reſte rendu un ſervice ſans pareil, en me marquant quantité de mes fautes. Que je ſerois glorieux ſi je pouvois, en revanche, trouver quelques légéres bévues dans vos Vers, que j'ai lus à Londres, & enſuite à la campagne avec beaucoup d'application & de plaiſir! Les penſées en ſont très-juſtes, & elles n'ont rien ſouffert par la verſification. Si vous avez quelque commiſſion du même genre à me donner, elle ſera exécutée avec empreſſement & avec exactitude. Je jouïs ici de tant de loiſir, que rien ne pourroit me procurer un amuſement plus agréable. Que ſi vous ne m'accordez pas ce plaiſir, au-moins gratifiez-moi de quelques-unes de vos Lettres auſſi longtems que nous ſerons ſéparés, à-moins que vous ne ſoyez très-mal diſpoſé envers celui qui ſera toujours, &c.

Je remplirai l'eſpace vuide par une courte Ode ſur la Solitude, que je trouvai hier accidentellement. La date m'a appris que je l'ai compoſée à l'âge de douze ans, ce qui vous prouvera que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'aime la vie champêtre.

LA SOLITUDE, ODE.

HEureux celui qui, content de respirer son air natal, borne ses vœux & ses soins à quelques arpens de terre, qu'il a hérités de ses ayeux.

Ses troupeaux le pourvoyent de lait, ses champs de pain, & les dépouilles de ses moutons de vêtemens. En Eté ses arbres lui donnent de l'ombre, & du feu en Hiver.

Exemt d'inquiétude, il a un corps sain uni à une ame tranquile. Il sent doucement s'écouler ses heures, ses jours, & ses années.

La méditation & l'étude entremêlées de repos, un travail modéré, mais surtout l'innocence, lui procurent chaque nuit un tranquile sommeil.

Que je vive ainsi ignoré, inconnu ! Que je meure ainsi sans être regretté ! & qu'après m'être dérobé au monde, aucune pierre ne dise ! *Il git ici.*

LET-

LETTRE IX.

SI je devois vous écrire aussi souvent que je pense à vous, mes Lettres vous deviendroient à charge, en dépit de toute votre affection à mon égard. J'ai appris depuis peu que, par un effet de cette affection, vous avez parlé de moi de la maniére la plus obligeante en mon absence. Vous n'avez certainement pas voulu briller alors du côté de l'esprit, & ne vous en êtes pas tenu à la régle que je me suis faite, & que je regarde comme très-juste, savoir, qu'un Ami doit précisément avoir autant d'indulgence (& pas davantage) pour les fautes de son Ami absent, que de sévérité pour ces mêmes fautes, quand cet Ami se trouve en sa présence. Je vous avoue franchement, Monsieur, qu'après avoir été au commencement si civil envers moi, je ne m'attendois pas à tant de sincérité dans la suite. Mais à-présent je n'ai autre chose à souhaiter, sinon que la derniére de ces qualités soit seulement égale à la prémiére; & que comme vous n'avez rien omis pour m'obliger, vous n'omettiez rien non plus pour me rendre plus sage & meilleur. Je me suis fait informer deux fois de votre santé par un de mes Amis, qui m'a appris que vous aviez laissé votre

Août 19. 1709.

tre coin ſpéculatif au Caffé de la Veuve, & que renonçant pour un tems aux Feuilles volantes, Gazettes, &c. vous étiez parti pour Lincolnshire. Je vois par-là que vous variez, ſinon l'action, du-moins la ſcéne de votre vie. Car quoique (telle qu'une vieille Piéce de Théatre) notre vie ſoit la plupart du tems la même, une nouvelle ſcéne ne laiſſe point, par-ci par-là, d'y ajoûter quelque agrément. Pour ce qui me regarde, je ne ſouhaite point que ma vie ſoit une piéce fort réguliére, mais ſeulement une farce paſſable, & je me moque de toutes Unités de la Critique. A l'égard du gros des hommes, une vraie vie moderne reſſemble à une Piéce moderne, qui n'eſt, ni Tragédie, ni Comédie, ni Farce, ni toutes ces choſes enſemble: chaque Acteur eſt mieux connu par l'identité de ſon viſage, que par ſa fidélité à conſerver le même caractére; car nous changeons de ſentimens auſſi ſouvent que les Acteurs changent de rôle. Deſorte qu'on pourroit au ſujet d'une vie moderne faire la même queſtion que Rich fit touchant une Piéce de Théatre: „ voudriez-vous bien avoir la „ bonté, Monſieur, de me dire ſi c'eſt-„ là votre Tragédie ou votre Comé-„ die?

Je me ſuis étendu ſur cet article un peu plus que je n'aurois fait, à cauſe que, faute de Spectacles, il eſt juſte de pro-

profiter de celui que la Société en corps nous donne. C'eſt-là une Comédie perpétuelle, ou tout le monde rit, en s'imaginant n'être que ſimple ſpectateur. Le Théatre (à ma grande conſolation) eſt ſi vaſte & ſi ouvert de tous côtés, qu'aucune autorité humaine n'eſt en état de le fermer ; — (a) au-lieu que celui de Drurylane (hélas !) n'eſt habité que par la déſolation & par le ſilence. Quel cœur ne ſeroit touché de pitié à la vue de Nymphes qui languiſſent aux environs de ſes avenues chéries, & dont le ſort n'eſt pas moins touchant que celui des Dames Troyennes aſſiſes ſur les ruines d'Ilion ! Quel eſpoir leur reſte-t-il à-préſent, exilées de leurs anciennes demeures, que de ſervir comme Captives aux inſultans Vainqueurs de Haymarket ? Les ſujets affligés de France ne ſe plaignent pas plus amérement, dans nos Nouvelles, de l'obſtination de leur Monarque Arbitraire, que les triſtes habitans de Drury ne font du cœur endurci de ce Pharao, Rich, qui, à l'exemple du Tyran d'Egypte, rejette toutes les propoſitions de paix & d'accommodement. Divers Libelles ont été ſecrétement attachés aux portes de ſon Palais Impérial dans Bridgets,Street; & un Mémoire, repréſentant la déplorable condition de ces infortunés, eſt tombé par

[a] Ce qui ſuit, juſqu'à la fin de cette Lettre, eſt omis dans la propre Edition de l'Auteur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0189
DFG

par hazard (à ce qu'une Perſonne de qualité m'a dit) de la poche de ſon premier Miniſtre entre la garde des Loges, dans une conférence entre ladite Perſonne de qualité & autres, de la part des Confédérés, & ſa Majeſté Théatrale de ſa propre part. Si je puis avoir cette Piéce, je ne manquerai pas de vous en faire parvenir une copie. Pour ce qui eſt du dernier Congrès, on aſſure qu'il n'a pas tout-à-fait été inutile; ce qui mérite confirmation. Cependant nous eſpérons que les priéres & les larmes de tant de Nymphes déſolées mettront à la fin ce Potentat hautain à la raiſon.

LET-

LETTRE X.

JE puis dire en-vérité que je vous ai plus d'obligation cet Eté qu'à toutes mes connoiſſances. Car ſans les deux bonnes Lettres que vous m'avez envoyées, j'aurois été parfaitement *obtuſque meorum, obliviſcendas & illis.* Je n'avois d'autre compagnie que ces Muſes, dont Cicéron dit, *Adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur*; ce qui eſt tout ce que j'ai jamais oſé attendre d'elles : car les Muſes, ſi vous les prenez pour compagnes, ſont fort agréables; mais ſi quelqu'un s'aviſoit d'en faire ſes Souveraines, il pourroit s'en repentir. Cette Tranquilité, que Cowley appelle la *compagne de l'obſcurité* ne m'auroit pas manqué, ſi elle n'avoit pas été troublée par ces frayeurs que devoit naturellement exciter en moi la maladie de notre Ami. Vous m'avez fait un ſenſible plaiſir en me mandant les nouvelles que vous en avez appriſes, & m'avez délivré de plus d'anxiété, qu'il ne m'auroit jamais attribuée ſur ſon ſujet, au-moins à en juger par ſon long ſilence. Cependant il y a des choſes qui ſe ſervent de récompenſe à elles-

Octob. 19. 1709.

elles-mêmes, comme l'amour de la Vertu, & de Mr. Wycherley. Je suis surpris du danger où vous me dites qu'il a été, & ne puis disconvenir avec vous que c'auroit été une grande perte pour la Nation, tant en esprit qu'en probité. Sachant combien vous l'aimez, me sera-t-il permis de vous ouvrir mon cœur, pour vous dire que quelqu'un a insinué des fausletés sur mon sujet à Mr. Wycherley, qui, à ce que je crains, y a tant soit peu prêté l'oreille. Si cela est, il sera puni de sa crédulité plus sévérement que je ne voudrois, par la liaison qu'il aura formée avec un malhonnête homme. La perte d'une créature fidéle est une vraie perte, quelque méprisable que cette créature puisse être d'ailleurs ; & si je devois donner mon chien en échange pour un pareil homme, je croirois faire tort au pauvre animal, qui me suit aussi constamment ici à la campagne, qu'il avoit accoutumé de suivre en ville Mr. Wycherley. Je vous parle de mon chien, pour éviter la tentation de traiter un sujet plus mauvais encore, ce que j'avois quelque disposition à faire. Continuant donc mon propos sur son chapitre (ce qui m'est aussi permis qu'il l'étoit à Montaigne de parler de son chat) *Dic mihi quid melius desidiosus agam?* Je vous dirai, que comme la ressemblance engendre l'affect'on, mon chien favori est petit, maigre, &

pas

pas autrement bien taillé Il n'eſt pas trop épagneul par ſes careſſes, mais il a (ce qui vaudroit bien la peine d'être imité) une ſorte de tendreſſe muëtte & fiére, qui ſe manifeſte plutôt quand il me croit maltraité par d'autres, que quand nous nous promenons tranquilement enſemble. Si c'eſt le point capital en amitié de ſe prêter, aux mouvemens & aux inclinations de ſes Amis, j'oſe dire qu'il poſſéde cette qualité dans un degré eminent. Il ſe couche lorſque je m'aſſieds, & ſe proméne quand je me proméne, ce qui eſt plus que bien de bons Amis ne ſe croiroient en droit d'exiger, témoin notre promenade il y a un an au Parc de St. James. —— La fidélité des chiens ſe trouve immortaliſée dans l'Hiſtoire par plus d'exemples que celle des Amis : je n'inſiſterai pas ſur pluſieurs de ces exemples, à cauſe que la plupart pourroient bien être auſſi fabuleux que ceux de Pylade & d'Oreſte, &c. Je dirai ſeulement à l'honneur des Chiens, que les deux plus anciens & plus eſtimables Livres qu'il y ait, l'un Sacré & l'autre Prophane, ſavoir, l'Ecriture & Homére) nous donnent les notions les plus avantageuſes de ces animaux. Le chien de Tobie eſt d'autant plus remarquable, qu'il ſemble n'y avoir eu aucune autre raiſon d'en faire mention, que l'extrême humanité de l'Auteur du Livre. Ce qu'Homére raconte d'Ar-

d'Argus, chien d'Ulysse, est, tout bien examiné, fort touchant, & une preuve convaincante de l'excellent naturel de l'ancien Poëte. Ulysse avoit laissé ce chien à Ithaque quand il s'embarqua pour Troye, & le retrouva au bout de vingt ans (ce qui, pour le dire en passant, est assez possible, en dépit des gloses de certains Critiques, puisque je me souviens que la mére de mon petit chien avoit vingt & deux ans quand elle mourut. Puisse l'augure être favorable à ses descendans!) Voici à peu près le sens du passage d'Homére.

Quand le sage Ulysse, que de longues guerres, & de nombreuses tempêtes, avoient tenu éloigné de son pays, regagna enfin sa terre natale, il ne fut reconnu, ni de ses Amis, ni de Pénélope méme: seul, pauvre & vieux, ses travaux & ses soucis se lisoient sur son visage, & avoient blanchi ses cheveux: il demandoit son pain dans son propre Palais, mépriſé de ces esclaves que son ancienne bonté avoit nourris, & oublié de tous ses domestiques. Argus seul reconnut son Maitre. Mal nourri, négligé, & couché dans la boue, ce chien fidéle se voyoit traité comme un vieux Serviteur, qui n'est plus bon à rien. Tant d'ingratitude le pénétroit de douleur, & augmentoit le désir qu'il avoit toujours eu de revoir son ancien Maitre. Dés qu'il le voit — il se léve, & se traînant à sa rencontre (c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire) le caresse, & lui baise les pieds, saisi d'une joye mu-

muëtte — puis tombant de côté, léve les yeux, regarde Ulysse, & meurt.

Plutarque, racontant comment les Athéniens furent obligés d'abandonner leur ville du tems de Thémistocle, fait une digression exprès pour décrire les cris lamentables & les hurlemens des chiens qu'ils laissoient à Athènes. Il fait mention d'un de ces animaux, qui suivit son Maître en traversant la Mer jusqu'à Salamine, où il mourut, & fut honoré d'une tombe par les Athéniens, qui donnérent le nom de *Tombeau du chien* à cette partie de l'Ile où il fut enterré. Ce respect pour un chien de la part du peuple le plus poli de la Terre, est très-remarquable. Un exemple moderne de reconnoissance envers un chien (& de pareils exemples sont assez rares) est que l'Ordre le plus distingué de Dannemarc (qu'on appelle injurieusement l'*Ordre de l'Elephant*) fut institué à l'honneur d'un nommé Wild-brat, par un Roi du Pays qui avoit été abandonné par tous ses sujets. Ce Prince donna pour Devise de l'Ordre, *Wild-brat fut fidéle*. Le Chevalier Trumbull m'a rapporté un fait, (a) qu'il tenoit de quelqu'un qui avoit été présent. Le Roi Charles, s'entretenant avec quelques personnes de sa Cour durant le période de ses adversités, on agita la question, quelle

[a] Le Chevalier Warwick rapporte ce fait dans ses Mémoires.

quelle sorte de chiens méritoit la préférence. Toute la compagnie convint que c'étoit, ou l'épagneul, ou le limier; & le Roi prononça en faveur de ce dernier, à cause (disoit-il) qu'il avoit le bon naturel de l'autre sans la cajollerie. Excellent trait de satire contre ses Courtisans, & c'est par ce trait que je terminerai mon discours sur les Chiens. Appellez-moi Cynique, ou tout ce qu'il vous plaîra, pour vous venger de cette impertinente tirade, & je serai content, pourvu que vous ne révoquiez point en doute la vérité d'un mot bien hardi pour un Chrétien, savoir, que de tous les chiens vous n'en trouvez aucun qui soit avec autant de fidélité que moi,

Votre, &c.

LETTRE XI.

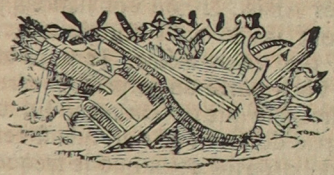
JE vous aurois écrit plutôt, si je ne m'étois pas fait un scrupule de vous envoyer des choses prophanes dans une Semaine Sainte. D'ailleurs ma famille auroit été peu édifiée de me voir écrire, dans la persuasion où elle est que je ne compose que des Piéces mondaines. On me regarde dans le voisinage comme un homme bien intentionné, à-la-vérité pas grand chasseur, mais qui admire beaucoup cet exercice, & qui par malheur n'a pas la constitution assez forte pour s'y adonner & pour boire. Ils disent tous que c'est pitié que je sois si maladif, & je pense que c'est pitié qu'ils se portent si bien. Au reste je ne dis rien qui puisse détruire la bonne opinion qu'ils ont de moi. Je n'ai pas cité un seul Auteur Latin depuis que je suis ici, mais j'ai appris sans Livre une chanson de Mr. Thomas Durfey, qui est le seul de vos Poëtes dont on fasse cas dans ce pays. Il fait toute la joye de nos fêtes, & sans lui il y auroit une telle disette de chansons, que je crains qu'on n'obligeât le Ministre, ou moi, à en composer quelques-unes. Tout homme, de quelque qualité qu'il soit, est le très-bien venu à la meilleure table de notre Noblesse de campagne, pourvu qu'il sache quelques

Avril 10. 1710.

ques Rapsodies de Durfey par cœur: de-
sorte qu'on peut tenir à son égard le
même langage qu'on adressoit autrefois
à ceux qui décrioient Homére. Quoi!
quelqu'un osera-t'il dire du mal de celui
qui a donné à *manger* à tant d'hommes?
(désignant par ces mots les Rapsodistes,
qui subsistoient de la répétition de ses
vers.) On dira avec autant de justesse ré-
lativement à Mr. Durfey, Quelqu'un
ose-t'il mépriser celui qui a donné à *boire*
à tant de gens? Hélas! Monsieur, c'est-
là une gloire à laquelle, ni vous, ni moi,
ne pourrons jamais prétendre: ni vous
avec votre Ovide, ni moi avec mon
Stace, ne pouvons arracher à tous les
Gentils-hommes campagnards une mar-
que de contentement, ou un éclat de
rire d'admiration. Ces choses-là (diroient-
ils) sont trop savantes: pourquoi ne s'en
pas tenir à des vers amoureux? Mais
qu'on nous donne notre ancien Mr. Dur-
fey. Tout cela est assez mortifiant, je
vous avoue; cependant suivons la route
que la nature nous a indiquée — *multi*
multa sciunt, sed nemo omnia, comme il y
a dans l'Almanac. Communiquons-nous
nos Ouvrages pour notre contentement
mutuel; envoyez-moi des Elégies, &
vous aurez des Piéces dans le goût hé-
roïque. Je n'ai à-présent que ces Argu-
mens en prose au devant de la Thébaïde,
que vous demandez en vertu de ma pro-
messe, comme je reclame, en vertu d'un
enga-

engagement du même genre, votre Traduction de *pars me ſalmo tenet*, &c. J'eſpére recevoir le reſte, dès que vous aurez eu le loiſir néceſſaire pour le tranſcrire; & tous les ordres qu'il vous plaîra de me donner, ſeront ponctuellément exécutés par

Votre &c.



LETTRE XII.

10. Mai. 1710.

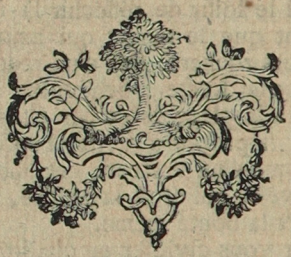
JE n'aurois pas tardé si longtems à vous faire mes remercimens, pour toutes les marques de bienveillance & d'amitié que vous m'avez données en dernier lieu; mais je ne fais que de revenir dans mon hermitage, de chez Mr. C*'s, qui m'a comblé de tant de faveurs, que je suis tenté de croire qu'il y a quelque chose de contagieux dans le commerce de mes Amis, & que vos liaisons avec lui l'ont rendu aussi obligeant à mon égard que vous-même. Je vous assure qu'il vous porte un respect sincére; & je m'imagine que ce sentiment lui vient en partie de moi, qui en suis si rempli qu'il déborde sur ceux que je fréquente. Mais je suis réduit à-présent à ne converser qu'avec les morts de ce Monde, c'est-à-dire, avec des gens aussi obscurs du côté de leurs entendemens que leurs personnes; ou bien à avoir recours aux vivans morts, les anciens Auteurs qui vous sont si familiers, même depuis Virgile jusqu'à Aulugelle, Critique que je ne trouve en aucune façon comparable à Mr. Dennis; & je vous déclare positivement que je persisterai dans cette opinion, jusqu'à ce que vous deveniez plus honnête envers Atticus. Qui auroit pu s'imaginer qu'après avoir échappé

à

à tous les malheurs de son tems, & même aux proscriptions d'Antoine & d'Auguste, il auroit rencontré de nos jours un ennemi plus barbare que ces tyrans; & que cet ennemi seroit le plus doux & le meilleur des mortels ? Mr. Cromwell, qu'il faut que je compare encore une fois à Auguste, qui, tel que vous, fut aussi clément dans une partie de sa vie, que rigoureux dans l'autre. Je vous laisserai le loisir de réfléchir là-dessus, espérant que le tems (qui amollit les plus durs rochers) fera d'un redoutable Critique un Lecteur bénévole, & nous rendra à la place de ce Mr. Cromwell, qui est si propre à verser l'épouvante dans l'ame d'un Auteur, cet autre Mr. Cromwell, qui étoit la facilité, la douceur, & la bonté même.

Pour vous civiliser en qualité de Critique, je me promets un très-bon effet de l'air pur que vous viendrez respirer dans votre Forêt, & de la tranquilité qui y fait son séjour. En attendant, & comme préparatif, vous ne feriez pas mal de lire régulièrement chaque matin une Pastorale de Theocrite ou de Virgile, & de donner ordre qu'on ôte de votre chemin, pour quelques semaines, Macrobe & Aulugelle. L'innocence des lieux que j'habite, est un reméde contre toutes les passions violentes ; & il n'y a point de Critique assez sévére, pour n'y pas éprouver des sentimens d'indul-

gence. Vous ne trouverez dans ces champs aucun ennemi, mais le plus affectionné & le plus fidéle de vos serviteurs, &c.



LET-

LETTRE XIII.

ENviron quinze jours depuis mon arrivée ici, où j'ai achevé de me rétablir d'une maladie que j'avois contractée en ville, je vous ai envoyé une Lettre, avec une (a) petite Piéce, que vous m'avez, dans notre derniére entrevue, témoigné ſouhaiter de voir, me promettant en revanche quelques traductions d'Ovide de votre façon. Depuis ce tems je n'ai pas reçu une ſyllabe de votre main, deſorte qu'il eſt à craindre que ſi j'ai échappé à la mort, je me ſerois attendu au-moins que vous auriez achevé cette Elégie, que vous vouliez, à ce que vous me dîtes, compoſer ſur moi, dans le tems que j'étois malade à Londres. Je vous ſomme donc d'exécuter votre deſſein, & vous permets de m'oublier enſuite; après quoi je pourrai mourir à ma commodité. Mais je prévois que je ſerai contraint, comme quantité de ſavans Auteurs, de faire ma propre Epitaphe, ſi je veux qu'on ſe ſouvienne de moi. Celle de la Fontaine me conviendroit parfaitement; mais ne croyez-vous pas comme moi, que c'eſt une eſpéce de ſacrilége de voler les Epitaphes? Dans ma condition préſente, qui eſt un état mitoyen entre la vie & 17. Mai. 1710.

(a) L'Ode ſur le Silence.

la mort, on pourroit m'appliquer avec assez de justesse, *oblitusque meorum, obliviscendus & illis*, s'il m'étoit possible d'oublier mes Amis, & toutes les marques d'affection que j'ai reçues de vous & de quelques autres. On dit à-la-vérité que c'est une qualité des ames généreuses d'oublier les bienfaits qu'elles ont conférés: si l'on ajoûte à cet oubli, comme un second devoir, celui des personnes qui ont reçu ces bienfaits, je dois sûrement être oublié à tous égards. Je ne saurois nier que je ne sois mort dans ma capacité naturelle, suivant la doctrine de Bickerstaff; mort dans ma capacité Poëtique, comme un Auteur damné, & mort dans ma capacité Civile, comme un membre inutile de la Société. Considérez, je vous prie, mon cher Monsieur, quels funestes effets peut produire le manque d'attention d'un mort envèrs un autre mort! Si celui qui n'a rien à faire lui-même, ne veut pas consoler & supporter un autre dans son oisiveté; si ceux qui doivent mourir eux-mêmes, n'ont pas la charité de rendre de tems en tems une visite à un Ami enterré, en semant quelques fleurs sur son tombeau. Les habitans des sombres lieux où je fais mon séjour, ont une compassion mutuelle l'un pour l'autre, étant tous également desœuvrés. Nous nous visitons journellement, & nous aidons à ne rien faire. Je vous rapporte ceci pour vous édifier

&

& vous ſervir d'exemple, afin que tout vivant que vous êtes, vous ne dédaigniez pas quelquefois — *deſipere in loco.* Quoique vous ne ſoyez point Papiſte, & que vous n'honoriez pas aſſez les morts pour vous adreſſer à eux (ce que je vois clairement par votre ſilence) j'eſpére que vous n'êtes pas un de ces hétérodoxes, qui les croyent tout-à-fait inſenſibles aux bons offices, & aux vœux propices de leurs Amis vivans, & plongés dans un ſtupide ſommeil, ſans ſe rappeller même en ſonge une ſeule fois ceux qu'ils ont laiſſés après eux. Si vous êtes dans ces idées, que cette Lettre vous détrompe, puiſque je ſuis, quoique dans un état de ſéparation,

Votre, &c.

PS. Cette Lettre, où il eſt tant parlé de la mort, me rappelle celle de Mr. Botturton, auquel je voudrois donner pour Epitaphe cette ſentence de Cicéron, qui convient également bien à ſes mœurs, & à ſes talens pour le Théatre,

Vitæ bene actæ jucundiſſima eſt recordatio.

LETTRE XIV.

Juin 24. 1710.

IL est très-naturel à un jeune Ami, & à un jeune Amant, de s'imaginer que les personnes qu'ils aiment, n'ont d'autre occupation que celle de leur plaire; tandis qu'eux-mêmes, de leur côté, ont eu peut-être auparavant plus de vingt engagemens. C'a été-là mon cas, quand je m'étonnois de ne vous voir donner aucun signe de vie. Mais à peine eus-je reçu votre courte Lettre, que j'oubliai votre long silence; & tant de belles choses que vous me dites, auroient infailliblement guéri ma maladie, si malheureusement elle n'avoit pas été de la nature de celles qui sont sourdes à la voix de l'Enchanteur. Au reste votre compliment sur ma Philosophie est venu dans un tems où j'en avois grand besoin, & n'étois guéres fondé à m'en glorifier, c'est-à-dire, dans un accès de douleur. J'aurois peine à vous exprimer l'effet que votre Lettre a produit sur moi. Elle m'a paru plus douce que les plus doux juleps & syrops de mon Médecin. Que si vous prenez ceci pour une hyperbole,

Pour le moins votre compliment
M'a soulagé dans ce moment;
Et dès qu'on me l'eut venu faire,
J'ai chassé mon Apoticaire,
Et renvoyé mon lavement.

Cc-

Cependant je ne veux pas que vous écartiez toutes les idés que vous devez faire entrer dans mon Epitaphe, non plus que je fais celles de la probabilité que je ſerai (dans peu) le ſujet d'une. Car la mort a exercé tout nouvellement ſon empire ſur quelques perſonnes de ma taille. J'apprends que Mylord Lumley & Mr. Litton m'ont devancé ; & quoique je puiſſe préſentement, ſans vanité, m'eſtimer la plus petite choſe en Angleterre qu'on puiſſe appeller un homme, je vois cependant avec une eſpéce de chagrin que deux Héros de ma taille ſoient morts honteuſement dans leurs lits ; au-lieu qu'il auroit mieux convenu qu'ils euſſent péri en combattant contre une armée de Grues, ces anciens énnemis de nos ancêtres les Pygmées. Vous autres Géans ne vous mettez guéres en peine des accidens que nous autres *homunciones ſeſquipedales* éprouvons. La choſe néanmoins vous intéreſſe plus que vous ne penſez, puiſque tous les Médecins conviennent que la mortalité parmi les grenouilles menace les hommes d'une maladie épidémique.

Je vous envoye un Rondeau de ma façon, qui eſt le premier que je ſache qui ait jamais été compoſé en Anglois. Je penſe que cette ſorte de Piéces n'a pas été connue non plus des Grecs, ni des Romains ; puiſque, non ſeulement Macrobe, mais auſſi Hygin n'en font

pas la moindre mention. Quelques Savans s'imaginent que c'étoit une espéce de Rondeau que les Soldats Gaulois chantérent lorsque Césat triompha des Gaules — *Gallias Cæsar subegit*, &c. au rapport de Suétone, & en dérivent ainsi l'origine des anciens Gaulois : mais c'est une erreur, les mots n'y étant point rangés suivant les régles du Rondeau, telles que Clément Marot les a prescrites. Si vous dites que cette chanson des Soldats n'a été qu'une ébauche grossiére de ce genre de Poëme, & par conséquent imparfaite, ni Heinsius, ni moi, ne saurions adopter ce sentiment, d'où j'infére que nous n'en pouvons rien dire de certain.

Pardonnez-moi, de grace, toutes ces folies, avec cette bonté que j'ai déjà éprouvée plus d'une fois en pareille occasion. J'ai seulement dessein de vous prouver que je me souviens de vous en tout tems, puisque je vous écris toujours ; & comme je n'ai rien à vous mander qui vaille la peine d'être lu, autant vaut-il vous écrire ce qui se trouve au bout de ma plume, que d'être stupide à force de méditation.

Je suis &c.

LET-

LETTRE XV.

DE MR. CROMWELL.

J'Ai enfin gagné sur ma paresse de copier cette Elégie: j'y ai changé la situation de quelques-uns des vers Latins, & fait quelques interpolations, qui, j'espére, ne vous paroîtront pas absurdes, ni contraires au sens de l'Auteur; mais je les soumets à votre censure, vous croyant aussi judicieux Critique que bon Poëte. Je m'attends à être traité avec la même rigueur dont j'ai usé envers Mr. Dryden & vous : Juillet 15. 1710.

Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

Je souhaiterois que vous voulussiez me marquer votre opinion, pourquoi Priam, adressant la parole à Pyrrhus dans le second Livre de l'Enéide, lui dit,

At non ille, satum quo te mentiris, Achilles.

Priam vouloit lui donner à connoître (à ce que je conjecture par la réponse de Pyrrhus) qu'il avoit degénéré; mais alors ce qui suit ne convient pas dans la bouche de ce Roi : le Traducteur lui faisant dire, (apparemment d'après Homére) *Il eut pitié de ma douleur, & me vendit pour de l'or le cadavre de mon* Hector. Je suis, &c.

LETTRE XVI.

Juillet 20. 1710.

JE vous suis bien obligé de la traduction que vous m'avez envoyée de l'Elégie d'Ovide. C'est une vraie image de la maniére d'écrire de cet Auteur, qui nous charme sans être fort correct, précisément comme une Maîtresse, dont nous voyons les défauts, mais que nous aimons pourtant telle qu'elle est. Vous avez fort judicieusement altéré sa méthode en quelques endroits, & je n'ai rien trouvé que je puisse appeller une faute : ce que j'ai mis en marge étant plutôt des conjectures, s'il ne conviendroit pas de faire tel ou tel changement, que des décisions formelles. Je ne m'attends pas au-moins que vous aurez la complaisance d'adopter mes sentimens, à-moins que vous ne les jugiez conformes à la Raison & au Bon-sens. Ce n'est pas en qualité de Critique que j'ai fait des remarques, mais comme Ami. Je sais trop combien il faut de talens pour former l'un, & que d'ailleurs la plupart de ces talens me manquent ; mais je suis sûr que je ne manque, ni d'inclination, ni, à ce que j'espere, de capacité, pour être l'autre. Je ne prendrai pas en mauvaise part non plus qu'on ne soit pas de mon opinion. C'est ainsi que j'en ai agi souvent à l'égard de moi-même;

même ; & véritablement, plus un homme gagne en fait d'intelligence, plus il devient chaque jour Critique sévére envers lui-même, & trouve quelque chose à corriger dans ses notions & dans ses sentimens. Je serois bien aise de savoir si vous avez traduit l'Elégie onziéme du Liv. II. *Ad amicam navigantem* ; la huitiéme du Liv. III. & la onziéme de ce même Livre, qui sont mes Elégies favorites, particuliérement la derniére.

Pour ce qui est du passage sur lequel vous me consultez, il me paroît clair comme le jour ; ou bien, (ce qui est très-probable) votre coup d'œil est plus fin que le mien. Priam vouloit dire, „ Achille (que vous feignez seulement „ de tenir pour votre Pére, puisque „ vos actions sont si différentes des siennes) ne me traita point avec tant „ d'inhumanité. Il rougit du meurtre „ qu'il venoit de commettre en la per„ sonne d'Hector, quand il vit la dou„ leur que j'en ressentois, & me ren„ dit le corps mort pour être en„ terré." La réponse de Pyrrhus est juste alors. „ Va donc au séjour des „ Ombres, & rapporte à Achille com„ ment j'ai dégénéré de lui : admettant la vérité de ce que Priam avoit dit au sujet de la différence qui se trouvoit entre eux. A-la-vérité Mr. Dryden fait mention ici de ce que Virgile passe

judicieusement sous silence, savoir la circonstance de la vente qu'Achille fit du corps d'Hector *pour de l'argent*, & me paroît avoir fait une faute en cela: c'est diminuer en quelque sorte la générosité & la piété d'Achille, vertus que Priam vouloit en cet endroit offrir aux yeux de son fils, en lui disant en même tems qu'il ne les avoit pas héritées de son pere. Par rapport à la verité du fait; on ne sauroit la révoquer en doute, la chose se trouvant en autant de termes dans Homére, qui représente Achille pleurant le sort de Priam, & ne laissant pas de recevoir l'or. Car en rendant le corps, il s'exprime ainsi, „ O mon Ami „ Patrocle! pardonne-moi le don que „ je fais du corps de celui qui t'a tué. „ J'ai reçu pour sa rançon de grands „ présens, que j'employerai à tes funé- „ railles."

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XVII.

DE

MR. CROMWELL.

EN parcourant l'autre jour quelques vers François, je fus agréablement surpris de rencontrer dans le Rondeau (a) *pour le moins* — votre Apoticaire, votre, Lavement. J'avois cru ces cinq (*) vers de vous, tant votre Muse est d'intelligence avec les Beaux-esprits de tous les Peuples. Vous avez rafiné sur Voiture, dont le *où vous savez* est bien au-dessous du *you know where* — de votre Rondeau. Vous ne payez pas seulement (comme dit notre Ami) votre écot avec votre Auteur, mais le compte entier pour tous deux. Août 5. 1710.

Par rapport à mon (c) Elégie, j'avoue que la topographie de Sulmo en Latin fait une assez pauvre figure dans la version. J'ai ri de bon cœur de votre Note sur le mot de *Paradis*; car certainement rien ne seroit plus absurde que de supposer qu'Ovide a parlé du Jardin d'Eden; mais Xénophon dans ses *Oeconomiques*, faisant mention d'un Jardin orné

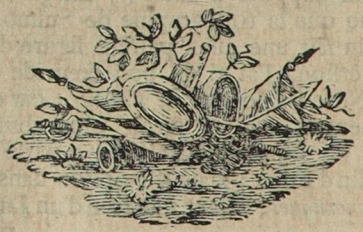
[a] Dans les Poëfies de Voiture.

[b] Voyez Lettre XIV.

[c] Ovid. Amorum. L. II. El. XVI. *Pars me Sulmo*, &c.

orné de belles plantes, & bien arrosé, (tel qu'il est décrit ici) l'appelle *Paradisos*.

Que les Naturalistes déterminent de quelle maniére les arbres peuvent être heureux; mais les Poëtes leur attribuent du sentiment, & assurent qu'ils s'aiment, qu'ils se marient, & qu'ils s'ennuyent dans le célibat. Virgile dans ses Géorgiques, Lib. II. Horace Ode XV. Lib. II. *Platanus cælebs evincet ulmos.* Epod. II. *Ergo aut adulta vitium propagine Altas maritat populos.* Votre critique est ce que les Italiens appellent *dolce-piccante*; car après toutes les fautes que vous avez découvertes, vous tempérez votre rigueur. Vous avez dit apparemment, soyons un peu obligeans envers un homme qui m'aime, qui m'estime, & qui sera toujours, &c.



LET-

LETTRE XVIII.

Vous faites un acte de vraie charité en écrivant à un homme en retraite, & oublié de tous ses amis excepté de vous; car depuis que Mr. Wycherley a quitté Londres, je n'ai pas entendu un mot de lui; quoique peu auparavant, & une fois depuis, je lui aye écrit, & que je ne me sente coupable que d'avoir fait précisément ce qu'il m'a ordonné ( ) — *Hoc mihi libertas hoc pia lingua dedit!* Mais le plus grand tort qu'il me fait, est de me laisser dans l'ignorance au sujet de sa santé, dont je suis extrêmement inquiet. Dans ce que je vous ai envoyé il y a quelque tems, il n'y a pas assez de matiére pour que vous puissiez vous venger de mes derniéres critiques. Je persiste dans mon sentiment sur votre *Paradis*, que je ne saurois approuver: je n'ignore pas qu'en Grec ce mot a été non seulement employé par Xénophon, mais aussi que c'est un terme ordinaire pour exprimer un Jardin; ou bien qu'en Anglois il emporte toujours avec lui l'idée d'Eden, ce qui suffit (je pense) pour empêcher qu'Ovide ne s'en soit servi. Ce Poëte auroit l'air trop Chrétien dans votre Version, quel que puisse être Août 21. 1710.

[a] De corriger ses vers. Voyez les Lettres en 1706. & années suivantes, de Mr. Pope & de Mr. Wycherley.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0215
DFG

être le sens du mot de *Paradis* en Latin ou en Grec. A l'égard du reste de mes remarques, comme vous les regardez d'un œil plus favorable que celle-ci, j'aurai la civilité de n'y point insister. Vous m'avez entiérement satisfait touchant la *jouissance* attribuée aux *arbres*, en prouvant que l'expression étoit non seulement susceptible de défense, mais même très-belle. Je serai charmé de voir votre traduction de l'Elégie, *Ad Amicam navigantem*, dès que vous le pourrez; car (sans compliment) tout ce que vous écrivez, vers ou prose, est très-bien venu chez moi; & vous pouvez compter (si mon opinion peut être de quelque poids dans une affaire) que si je manque d'intelligence, au-moins je ne pécherai jamais du côté de la sincérité; & j'aurois doublement tort si je n'étois pas sincére envers vous, dont j'ai tant de fois épronvé la droiture, & que j'estime particuliérement à cause de cette qualité. Je sais que vous me dites quelquefois des honnêtetés dans votre stile épistolaire, mais j'y mets les restrictions nécessaires, comme quand vous parlez d'*admirer*. Vous avez pris l'habitude de prononcer ce mot en causant avec des Dames, & de leur conversation il a, en dépit de vous, passé dans vos Lettres à vos Amis. Mais comme les femmes, quand elles se croyent sûres d'être admirées, se négligent en mille occa-

sions, & perdent par-là, en paroissant à leur desavantage, le peu d'amour réel qu'elles avoient inspiré; de-même ceux qui s'imaginent que d'autres font cas de leurs talens, produisent quelquefois follement des Ouvrages défectueux, & détrompent ainsi eux-mêmes leurs trop crédules admirateurs. Je vais justifier la vérité de cette réflexion par un exemple, en remettant entre vos mains (encouragé par votre indulgence) quelques vers de ma jeunesse, ou pour mieux dire de mon enfance. Je les composai à l'imitation de Waller, dont j'étois grand admirateur: mais je crains que je ne l'aye imité, comme les campagnardes, avec leur air gauche & contraint, imitent les plus belles maniéres d'une Dame de Cour. Si vous voulez les prendre avec vous en Lincolnshire, elles pourront vous garantir pendant une heure de la conversation de vos Voisins & de leurs Fermiers (qui ne différent que d'habit & de nom) laquelle, si elle est aussi mauvaise là-bas qu'ici, doit valoir moins encore que ma Poësie. J'espére que vous ne vous absenterez pas plus long-tems qu'il ne faut pour (comme s'exprime Mr. Wycherley) voler la campagne, & vous sauver ensuite avec votre argent à Londres. En attendant honorez, je vous prie, d'un mot de Lettre celui qui est pour toute sa vie,

Votre, &c.

LET-

LETTRE XIX.

Octob. 12. 1710.

J'Ai différé à répondre à votre derniére, à cauſe qu'on m'avoit dit que vous alliez quitter la ville pour quelque tems, & j'ai attendu avec impatience que vous fuſſiez de retour, ayant deſſein alors de viſiter mes Amis à Londres, au premier rang deſquels j'ai bien ſujet de vous placer. Mais mes indiſpoſitions continuelles ont empéché l'exécution de ce projet, & m'ont ainſi privé (comme elles ſont en poſſeſſion de faire) d'un des plus grands agrémens de ma vie. Cependant je puis dire à l'avantage de l'état de ma maladie, que c'eſt le reméde le plus ſouverain qu'il y ait au monde contre l'ambition, & contre le déſir d'acquerir des richeſſes. Cet état inſpire de l'indifférence pour l'avenir, pourvu qu'on puiſſe avoir pour le préſent quelques intervalles de tranquilité. Celui qui ſe trouve dans une pareille ſituation, voudroit, par accord, céder tout pour une ſimple exemtion de douleur, & laiſſer l'étalage de félicité à ceux qui ſe portent aſſez bien pour jouïr de toutes les Maîtreſſes de leurs déſirs. Je rends graces à Dieu, qu'il n'y ait rien hors de moi méme que je vouluſſe prendre la peine de rechercher, à l'exception d'un Ami. J'eus autrefois ce bonheur à l'égard

l'égard de Mr. Wycherley; mais — *Quantum mutatus ab illo!* — Je me suis amusé pendant quelques années comme les Enfans qui se font des châteaux de cartes, mettant tous mes soins à élever l'édifice d'une amitié, que le premier souffle d'un des Spectateurs de mon travail est venu à bout de détruire. Mais je ne vous importunerai plus en vous écrivant sur ce sujet, résolu de n'y plus penser moi-même.

Je me suis apperçu avec plaisir par votre citation de Voiture, que vous m'avez suivi à la piste jusqu'en France. Vous voyez qu'il en est des têtes foibles comme des estomacs débiles, qui rejettent d'abord ce qu'ils viennent de prendre. Ce qu'un Auteur de ma trempe lit, flotte sur la surface de son ame, comme l'huile nage sur l'eau sans s'y incorporer. Je pense néanmoins qu'on n'en sauroit dire autant des vers que je vous ai envoyés en dernier lieu, ou (à ce que je crains) tout est si puérile, & ressemble si fort au Poëte, que personne ne le soupçonnera d'avoir rien emprunté. Cependant vous (ayant, comme Ami, meilleure opinion d'eux) me paroissiez les avoir cherchés dans Waller, mais envain. Le jugement que vous en portez, me semble très-juste — & est le même que celui que j'en ai porté auparavant. Si vous croyez qu'ils ne valent pas la peine d'être corrigés, dites le moi franche-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0219
DFG

chement, & je n'y songerai plus ; mais si vous êtes dans d'autres idées, communiquez-moi vos remarques sur les différentes pensées qui s'y rencontrent. Je languis après le moment où je pourrai vous faire l'arbitre de vos vers, & n'ai point oublié l'Elégie d'Ovide *Ad Amicam navigantem*, que vous m'avez promise. Si le Poëte Latin avoit été aussi long-tems à la composer, que vous à me la la faire tenir, son Amie auroit pu faire le voyage de Cadix, & la recevoir à son retour. J'ai réellement une grande demangeaison de critique, mais ici à la campagne il n'y a rien à grater. Je vous prie de me fournir quelque sujet pour cela, comme je vous en fournis en ville,

Sic servat studii fœdera quisque sui.

Je suis obligé à Mr. Caryl (que vous me dites avoir rencontré à Epson) de vous avoir entretenu de mes sentimens d'estime & d'affection pour vous.

Tecum etenim longos nemini consumere soles,
Et tecum primas epulis decerpere noctes;
Unum opus & requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecunda laxamus seria mensa.

Par ces *epulæ*, suivant moi, Perse a désigné le tabac en poudre de Portugal, & du vin brûlé, dont il se régaloit avec son Maître Cornutus ; & la *verecunda mensa* étoit sans - contredit la table de quelque Caffé des Anciens. — J'observerai seulement que ces quatre vers

vers ſont auſſi élégans & auſſi harmonieux qu'il y en ait dans Perſe, ſans en excepter même les ſix ou ſept que Mr. Dryden cite comme les ſeuls de cet Auteur qui ayent ces deux qualités. — Il me ſeroit bien doux de goûter avec vous la ſatisfaction qui y eſt décrite, étant &c.

LETTRE XX.

28. Octob. 1710

JE suis charmé de voir par votre derniére Lettre que vous m'écrivez avec la liberté d'un Ami, couchant vos pensées comme elles se présentent, & agissant franchement envers moi à l'egard de mes bagatelles, dont à beaucoup près je n'ai jamais fait autant de cas, que de la sincérité qu'elles m'ont donné occasion de découvrir en vous. Tant que vous continuerez à me traiter de-même, cette arme dangereuse qu'on appelle Poësie, pourra rester impunément entre mes mains; car je ne publierai désormais rien, sans avoir demandé vos avis, que je me fais une loi de suivre. Je respecte d'autant plus la sincérité, que j'ai appris par une triste expérience que la pratique en est dangereuse; les Poëtes pardonnent rarement aux Médecins de leurs vers, quoiqu'ils les ayent eux-mêmes consultés. —Par raport aux Pastorales de M. Philips, je crois que la premiére est sans comparaison la meilleure, & la seconde la plus mauvaise, la troisiéme n'est presque qu'une traduction du *Daphnis* de Virgile. Je ne veux point prévenir votre jugement sur le reste, & me contenterai d'observer que dans son Eglogue *du Rossignol* ce qu'il dit du Musicien jouant

de

de la Harpe, n'eſt pas aſſez ſimple pour une Paſtorale, ſurtout ſortant de la bouche d'un Berger. Si le Poëte avoit parlé lui-même, la choſe auroit été différente. Je conviens cependant avec l'Auteur du *Babillard*, que nous n'avons pas de meilleures Eglogues dans notre Langue. Il y a une petite Piéce du même Auteur ſur l'Hiver de 1709. à Copenhague. La deſcription en eſt Poëtique, & je vous en recommande la lecture. Vous trouverez la Piéce dans le N°. XII. du *Babillard*. Je n'ai point vu le Poëme du Dr. Garth, mais je ſerai apparemment de l'opinion de ce Critique dont vous m'avez parlé, qui juroit qu'il étoit bon : car quoiqu'il faille, ſuivant moi, uſer de quelque précaution avant de jurer ſur la parole des Critiques, je penſe cependant qu'on riſque moins de tomber dans le parjure, quand ces Meſſieurs louent, que quand ils blâment.

Je ſuis de votre ſentiment au ſujet des termes de Marine employés dans le Virgile de Mr. Dryden; non ſeulement parce qu'Helenus n'y entendoit pas grand'choſe, mais auſſi à cauſe que des termes d'Art, quels qu'il ſoient, ne conviennent pas à la majeſté du Poëme Epique :

— *Cui mens divinior atque os magna ſonaturum.*

Vous me marquez que vous ne com-

prenez pas bien ce que j'ai voulu dire par le vers de Juvenal que je vous cite, mais je n'ai garde de vous l'expliquer: car quoique vous faſſiez ſemblant de me prendre pour un Critique, je ne veux point cependant paſſer pour un Commentateur. D'ailleurs j'ai encore une meilleure raiſon à alléguer, qui eſt que j'ai oublié le vers & l'application.

J'eſpere que Mr. Wycherley ne prendra pas en mauvaiſe part que je lui offre mes ſervices, quoiqu'il m'ait marqué dans ſa derniére Lettre qu'il alloit ſortir de ville, & que juſqu'à ſon retour il étoit mon ſerviteur, &c. Je conjecture par votre Lettre qu'il eſt encore avec vous, & je vous prie de l'aſſurer (ce que vous pouvez faire ſans bleſſer les loix de la verité & de l'honneur) que j'ai toujours eu pour lui tout le reſpect & toute l'affection imaginables. J'ignore juſqu'à cette heure ce qui l'a aliéné de moi; mais je ſais bien qu'à l'avenir il peut être en toute ſûreté mon Ami, aucune invitation de ſa part n'étant capable de m'engager à lui dire librement mon avis. Je n'aurois jamais cru un homme aſſez ſoupçonneux pour ſe défier de ſa propre expérience au ſujet d'un Ami. N'ajoûter foi à perſonne, eſt peut-être une maxime de prudence, ou plutôt de ſûreté; mais cette maxime n'a rien de généreux. Je ne connois qu'une ſeule maniére de ne rien riſquer dans les

les liaisons qu'on forme, qui est non de cacher ce que nous faisons ou disons, mais de ne rien dire ni faire qui ait besoin d'être caché; j'ose affirmer hardiment que je me suis conduit de cette maniére envers Mr. Wycherley. Mais je lui pardonne sa jalousie, qui lui est devenue comme naturelle, & ne serai jamais son ennemi, quelque chose qu'il dise de moi.

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

DE

MR. CROMWELL.

5. Nov. 1710.

JE sais bon gré aux vers que vous avez bien voulu me communiquer, de l'opinion avantageuse que vous vous êtes formé de ma sincérité, qui n'auroit jamais été révoquée en doute, si vous ne m'aviez pas obligé, en plus d'une occasion, de vous témoigner mon estime.

Je viens de lire avec beaucoup de plaisir la version (*a*) que Mr. Row a faite du IX. Livre de Lucain: je n'y ai trouvé aucune de ces absurdités qui se rencontrent à chaque pas dans celle de Virgille, excepté en deux endroits, pour donner un coup de dent aux Prêtres; l'un est où Caton dit — *sortilegis egeant dubii* — & l'autre dans la comparaison — *fatidici Sabæi.* — Ce Traducteur est un si déterminé Whig en fait d'amour pour la Liberté & d'aversion pour la Tyrannie, qu'il l'emporte même sur son Auteur, & péche uniquement en amplification. *Lucain* IX. *in initio*, décrivant le séjour des *semidei Manes*, dit,

Quod-

(*a*) Piéce imprimée dans le VI. Volume du Recueil de Tonson.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0226
DFG

Quodque patet terras inter Lunæque meatus,
Semidei Manes habitant.

Marquez-moi, je vous prie, si la maniére dont Mr. Row a rendu cet endroit ne péche point contre la doctrine des Sphériques,

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

11. Nov. 1710.

VOus êtes très-fort dans l'erreur, si vous croyez que la franchise avec laquelle vous en avez agi à l'égard de mes vers, a été la premiére cause de la bonne opinion que je me suis formée de votre sincerité. Je vous assure qu'elle n'a produit d'autre effet que celui que produira chacune de vos actions des qu'elle sera connue, & qu'elle m'a simplement confirmé dans l'opinion que j'avois déjà. La fable *du Rossignol* dans la Pastorale de Philips, est tirée du Poëme Latin de Famianus Strada sur le même sujet, dans ses *Prolusiones Academicæ*; il n'y a que la tombe qu'il dresse à la fin, qui est empruntée du *Culex* de Virgile, aussi vers la fin de cette Piéce. Je ne saurois m'empêcher de vous donner un passage du Poëme de Strada dont je viens de parler par lequel il paroît que c'est à cet Auteur que le Poëte Anglois en a l'obligation.

Alternat mirâ arte fides: dum torquet acutas,
Inciditque, graves operoso verbere pulsat.
Jamque manu per fila volet; simul hos, simul illos
Explorat numeros, chordaque laborat in omni,
Mox filet. Illa modis totidem respondet, & artem
Arte refert. Nunc ceu nidis, aut incerta canendi,
Præbet iter liquidum labenti è pectore voci,
Nunc cæsim variat, modulisque canora minutis
Deliberat vocem, tremuloque reciprocat ore.

Il

Il y a plusieurs années que ce Poëme a été imité par Grashaw, & fort heureusement dans quelques endroits.

Je pense vous avoir marqué l'idée avantageuse que j'avois de la traduction du IX. Livre de Lucain par Mr. Row: à-la-vérité il amplifie trop, à l'imitation du fameux Brebœuf. Si ma mémoire ne me trompe, il fait entrer quelquefois tout le commentaire dans le texte de la version, comme par exemple au v. 808. *Utique solet pariter totis se effundere signis Corycei pressura croci* —. Et dans l'endroit que vous citez, il employe huit vers Anglois pour rendre le sens de

Vidit quantâ sub nocte jaceret
Nostra dies, risitque sui ludibria trunci.

Ce que vous observez n'est sûrement point une erreur dans le système de Ptolémée ni dans celui de Copernic, & Tycho-Brahé même se déclareroit pour le traducteur. Car. Mr. Row dit simplement que pompée regarda vers en bas à l'aide des rayons du Soleil, ce qu'il pouvoit faire, quand même cet astre auroit été au-dessus de lui.

Vous aurez remarqué sans-doute quel voyage Lucain fait faire à Caton, pour avoir occasion de briller par quelques belles descriptions. De Cyréne il voyage par terre, uniquement par cette raison.

Hæc eadem suadebat hiems, quæ clauserat æquor.

Ne semble-t-il pas qu'en hiver la Mer fût plus terrible que tous les serpens, les tourbillons, les sables mouvans, &c. par terre, dont il fait immédiatement après le tableau dans sa harangue aux Soldats? Il prend ensuite un grand détour pour visiter le Temple de Jupiter Ammon, sans autre but que celui de tourner les Oracles en ridicule: & Labienus me le pardonnera, si je n'ajoûte pas foi à son témoignage, quand il dit — *fors obtulit, & fortuna viæ* — il faut que Labienus se trompe, ou bien la Carte. De-là il retourne aux Syrtes (où il auroit pu passer en allant à Utique, & de-la à une des deux Leptis, où il est laissé par notre Auteur, qui paroit avoir voulu exprimer sa propre pensée, quand il introduit Caton disant à son Armée — *ire fat est* — n'importe où.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XXIII.
DE
MR. CROMWELL.

LE syſtême de Tycho-Braché (fût-il auſſi vrai qu'il eſt nouveau) ne ſauroit avoir lieu ici. Lucain avec le reſte des Poëtes Latins, paroît ſuivre Platon, dont Cicéron marque clairement les idées au ſujet de l'ordre des ſphéres dans ſes Ouvrages *de natura Deorum*, & *de ſomnio Scipionis*. Les mêmes idées ſe trouvent auſſi dans Macrobe. Le ſéjour des *ſemidei Manes* eſt pareillement Platonique; car *Apuleius de Deo Socratis*, aſſigne le même ſéjour aux *Genii*, ſavoir la région de l'Air, pour avoir commerce avec les Dieux & avec les Hommes, d'où il ſuit que Row s'eſt trompé. Je ſuis bien aiſe que vous penſiez comme moi touchant les amplifications; & j'aurois ſouhaité que vous m'euſſiez dit, ſi les *ſortilegi* & les *fatidici* lui donnoient le droit de déclamer contre les prêtres, quoique je vous ſuppoſe dans les mêmes ſentimens qu'Héléne à leur égard, & nullement diſpoſé à les prendre ſous votre protection. Je conviens avec vous, que la principale cauſe des erreurs de Lucain a ſa 20. Nov. 1710.

source dans ses descriptions poëtiques; car les Romains connoissoient alors la côte d'Afrique depuis Cyréne (au Sud-Est de laquelle est situé le Temple d'Ammon du côté de l'Egypte), jusqu'à Leptis & Utique: mais, de grace, souvenez-vous comment votre Homére sommeilloit pendant qu'Ulysse dormoit, & comment éveillé il ne savoit où il étoit, dans le court trajet de Corcyre à Ithaque. J'aime les traductions de Trapp à cause de leur justesse; son Pseaume est excellent, & il a traité judicieusement les prodiges du premier Livre des Géorgiques (d'où j'infére qu'il est plus aisé de rendre Virgile en vers non rimés, qu'en rime.) L'Eglogue de Gallus, & la Fable de Phaëton sont bien tournées, mais ses vers péchent du côté de l'harmonie.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XXIV.

Pour faire usage de cette liberté & de cette familiarité de stile, que nous nous avons adoptées dans notre correspondance, & qui me plaisent d'autant plus, c'est plutôt causer sur le papier, qu'écrire ; je vous dirai sans préambule, que je n'ai jamais pris Tycho-Brahé pour un des anciens, ni cru qu'il fut une des connoissances de Lucain. C'est même une grace que je vous ai faite à cette occasion, de ne vous pas raconter les principaux événemens de sa vie ; comme quoi il vécut quelques années dans une Ile en vrai Chevalier enchanté, & ce qui arriva à une des Maîtresses d'un Roi de Dannemarc, que je ne nommerai pas. — Mais j'avois pitié de vous, & ne voudrois pas pour tous les biens du monde vous arrêter plus longtems parmi les *Genii* & les *Semidei Manes*, vous savez où ; car si vous approchez jamais si près de la Lune, Sappho aura besoin de vous dans les nues & les régions inférieures ; pour ne rien dire de la perte irréparable que fera Druly-lane, quand Mr. C — se trouvera dans la Voye Lactée. Ces pensées célestes me rappellent le souvenir des Prêtres dont vous parlez ; car ces Messieurs sont des *Sortilegi* dans un sens, à cause que dans leur Lotterie il y a plus Nov. 24. 1710.

de billets blancs que de prix. Les Prêtres, entant qu'il représentent la Divinité, sont sacrés; & il en est de-même des Commissaires du Quartier, entant qu'ils représentent le Roi; mais la qualité de Représentant mise à part, ils ne méritent souvent guéres d'estime. Je puis vous assurer néanmoins, que j'honore les bons autant que je méprise les mauvais; & je pense que condamner ces derniers, c'est donner des louanges aux autres. Je n'ai pas aussi bonne opinion que vous des traductions d'Ovide, parce que le caractére distinctif de cet Auteur, je veux dire la facilité accompagnée de grace, me paroît y manquer. Car que le sens soit rendu aussi exactement qu'on voudra, à-moins qu'un Auteur ne ressemble à lui-même, dans son air, son allure & ses maniéres, c'est un déguisement, & point une traduction. Pour ce qui est du Pseaume, je suis d'avis que David a plus d'obligation au Traducteur qu'Ovide; & que si Trapp a fait parler le Romain en Juif, il a, d'un autre côté, fait parler le Juif en Romain.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XXV.

DE

MR. CROMWELL.

LE même jugement que vous avez porté touchant la verſion que Row a faite du IX. Livre du Lucain, convient au Livre VI. où je trouve ces mots, Déc. 5. 1710.

Parque novum Fortuna videt concurrere, bellum
Atque virum.

rendus par ſix vers, dont un parle de courſes de Chevaliers qui ſe diſputent un prix. Avez-vous, en fait de Chevalerie, jamais remonté au-deſſus de Pharamond? N'eſt-ce donc pas-là un anachroniſme? — Tickel, pour rendre la deſcription que Claudien fait du Phœnix, dit,

Quand la Nature ceſſera, tu continueras encore à ſubſiſter, & la durée de ton régne ne ſera point bornée par un ſecond Chaos.

Voici comment Claudien s'eſt exprimé,

Et clades te nulla rapit, ſoluſque ſuperſtes,
Edomita tellure, manes.

ce qui a viſiblement rapport au Déluge de Deucalion, & à la conflagration de Phaëton, mais point à la diſſolution fi-

nale du Monde. Votre penſée ſur la lotterie des Prêtres eſt très-belle : vous faites le Bel-eſprit, & pas le Critique en examinant les fautes de votre Ami.

Toutes vos obſervations ſont très-juſtes. Virgile excelle dans la maniére d'ajuſter ſa diction à ſes ſentimens ; & parmi les modernes, je trouve que vous pratiquez la proſodie de vos régles. Votre (a) Poëme montre que vous êtes (ce que vous dites de Voiture) — *bien élevé avec des Livres :* la ſituation de la Belle, quoi qu'ironique, eſt dépeinte avec cette délicateſſe, & cette galanterie, que ni la Cour d'Auguſte, ni —— Mais je m'arrête de peur de perdre, ce que j'ai regagné en dernier lieu, votre bonne opinion de ma ſincérité : cependant il faut que je diſe que votre Piéce eſt auſſi parfaite que la Dame à qui vous l'adreſſez.

Je ſuis, &c.

[a] A une Dame, en lui envoyant les Oeuvres de Voiture.

LET-

LETTRE XXVI.

IL semble que ce que je vous ai dit derniérement de Crashaw, & l'endroit que j'en ai cité, ont réveillé votre curiosité. Ainsi je vous envoye toutes ses Oeuvres, qui, depuis quelques années, ont occupé une place parmi mes autres Livres de cette nature. Durant cet espace de tems je l'ai lu deux ou trois fois, & suis de sentiment qu'il est un de ceux dont les Ouvrages méritent qu'on les lise. Ce Poëte a écrit en Homme de condition, c'est-à-dire, à ses heures de loisir, & plus pour n'être point oisif, que pour s'établir une réputation, si bien qu'il ne faut attendre de lui rien de régulier ni de juste. Tout ce qui concerne dessein, forme, fable (qui est l'ame de la Poësie) de-même que l'exactitude ou l'accord des parties (qui en est le corps) manquent; mais il a des idées charmantes, de belles métaphores, de brillantes expressions, & quelque chose de gracieux dans ses vers (ce qui désigne les habits, les pierreries, & autres ornemens étrangers de la Poësie.) C'est là précisément le cas de la plupart des Poëtes qui composent des Oeuvres mêlées; & la chose ne sauroit être autrement, à cause qu'il est impossible qu'un homme qui n'écrit que pour se divertir, soit

17 Déc. 1710.

soit un vrai Poëte. Les titres qui conviennent à de pareils Auteurs, sont ceux de versificateurs & de gens d'esprit. Et pour les représenter par une comparaison empruntée de la Peinture, leurs couleurs plaisent à la vue, mais il ne faut pas regarder avec trop d'attention aux traits & à la vie du tableau.

Cet Auteur a pris pour modéle Pétrarque, ou plutôt Marin. Ses pensées, quoique belles ordinairement, sont souvent trop recherchées, & se haussent trop pour paroître grandes. Car les hommes sont naturellement portés à croire une chose grande, quand elle est étrange; & des Ecrivains mal avisés aiment mieux être admirés que compris. Ce désir ambitieux de surprendre le Lecteur, est la vraie cause naturelle du genre ronflant en Poësie. Pour vous convaincre de la vérité de ce que j'avance sur son sujet, jettez simplement les yeux sur son premier Poëme, dont les Stances 2, 4, 6, 14 & 21, ont autant de sublime stupidité, qu'il y a de douceur & d'agrément dans les Stances 7, 8, 9, 16. 17, 20 & 23: la seule chose qu'on pourroit peut-être y trouver à redire, est que l'expression n'en est, ni assez aisée, ni assez naturelle. Le reste du Poëme ne consiste qu'en répétitions, ou en pensées fort communes. L'exemple que je viens d'alléguer, suffit pour juger de toutes les autres Piéces,

ces, qui ſont, comme celle-ci, un mêlange d'idées charmantes & bien exprimées, précédées ou ſuivies de penſées vulgaires ou empoulées. Un Lecteur peut ôter l'écume, & faire uſage de ce qui eſt clair au-deſſous ; mais s'il enfonce trop avant, il trouvera de la lie. Je ne puis recommander de cet Auteur, ni la ſuperficie, ni le fond, mais bien ce qui eſt entre deux, ou, pour exprimer autrement la choſe, ce qu'il a compoſé en ſuivant naturellement ſon génie.

Ses vers ne ſont pas tous également harmonieux ; & ceux qu'il a faits dans le genre héroïque, ſont plus négligés encore que les autres ; mais il y a lieu de croire, qu'avec un peu plus de travail & d'attention, ſa Poëſie Héroïque auroit aſſez flatté l'oreille, & que ſans être majeſtueuſe elle auroit eu de la douceur. Si l'on conſidére le tems où il a écrit, on s'appercevra que (tout peu correct qu'il eſt) il n'a ſûrement pas été un des moindres verſificateurs de ſon ſiécle.

Une Paraphraſe du Pſ. XXIII. l'Epitaphe de Mr. Ashton, des Vœux à ſa prétendue Maîtreſſe, & les *Dies Iræ*, ſont les meilleures Piéces de ſa façon.

LET-

LETTRE XXVII.

Déc. 30. 1710.

JE reprends mon ancienne liberté de jetter sur le papier tout ce qui me vient dans l'esprit pour en faire le sujet d'une Lettre. Je suis à-présent en humeur de rire ; & comme cela m'est arrivé quelquefois, il se pourroit très-bien que vous en ayez pris occasion de penser que je n'étois pas assez sérieusement attaché à mes Amis ; mais c'est précisément le contraire qui est vrai, l'idée de mes Amis m'inspirant une gayeté proportionée à l'attachement que j'ai pour eux.

Comme ce n'est point manquer de respect à une Maîtresse que de badiner avec elle, il en est de-même de la raillerie envers un Ami. Je sais qu'il y a des prudes en amitié, qui n'attendent que de respectueux hommages ; mais je sais aussi que vous n'êtes pas de ce nombre ; & pour moi (tout Papiste que je suis) je n'adore point d'Idoles. Si je devois m'adresser à Jupiter lui-même, je lui toucherois familiérement le genou, si, à l'exemple de Denys, je ne le prenois point par la barbe.

Pour revenir à mon sujet, je vous dirai que je connois des Philosophes, qui définissent le ris, *une façon de nous recommander à notre propre faveur, en comparant notre*

notre force avec la foibleſſe d'autrui: mais il m'arrive très-rarement de rire dans ce goût-là; & je doute que les enfans ayent quelque conſidération pareille en tête, quand ils témoignent leur contentement de cette maniére; je ris auſſi innocemment qu'eux la plupart du tems, & même auſſi ſottement. Il y a une différence notable entre rire *au ſujet* d'une choſe & rire *de* cette choſe. Combien de fois n'arrive-t'il pas que l'homme inférieur (pour me ſervir d'une diſtinction de Caſuiſte) eſt provoqué à l'extravagance du ris par ce qui eſt *accidentel à une choſe*, tandis que la *choſe même* a l'air auguſte & ſolemnel aux yeux de l'homme ſupérieur, c'eſt-à-dire à notre jugement & à notre raiſon. Qu'un Ambaſſadeur parle avec tout le ſens imaginable, & de la maniére la plus décente à un Roi, & que le bout de ſa chemiſe (comme je l'ai vu arriver à un homme fort ſage) pende par derriére, la plupart de ceux qui ſe trouveront préſens à cette ſcéne, ſe mettront à rire, & ceſſeront d'écouter, juſqu'à ce qu'ils ſoient revenus à eux-mêmes, après quoi leur reſpect pour l'Ambaſſadeur ne ſe trouvera abſolument diminué en rien. Il faut que je confeſſe l'iniquité de ma contenance devant vous; divers muſcles de mon viſage prennent quelquefois une impertinente liberté avec mon jugement, mais celui-ci ne manque pas de remettre d'abord tout

en

en ordre : & j'ai toujours éprouvé que je ne fais jamais plus de cas d'un homme que lorsque je m'abandonne à la plus folle gayetté en sa présence. Je ne saurois avoir l'air composé devant une personne que j'aime ; & ne point rire honnêtement, quand on y est incité par la Nature, ou par la Folie (qui est plus une seconde Nature qu'aucune chose que je connoisse) n'est qu'une méthode hypocrite de faire un masque de son propre visage. —— En un mot, *je ris avec* mes amis, & *me ris de* ceux qui ne sont pas tels. C'est ce qui me rend gai en compagnie ; & si jamais je suis sage, c'est quand je me trouve seul. Votre procédé est un peu différent du mien : vous êtes civil envers ceux que vous n'aimez pas, & la complaisance même envers vos Amis : si bien que nous ne saurions nous rencontrer, sans que les *risus & blanditiæ* soient ensemble, comme ils le sont ordinairement dans un vers.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XXVIII.
DE
MR. CROMWELL.

MR. Wycherley m'a rendu visite à Bath pendant ma maladie, & m'a témoigné beaucoup d'affection. Ayant appris de moi qu'une Lettre de sa part vous feroit grand plaisir, il vous en a écrit une sur le champ, dans laquelle j'ai griffonné quelques mots, après quoi il vous en a encore écrit une seconde. Il avoit dessein de faire un petit voyage, mais ayant manqué une barque qu'il croyoit trouver, il revint sur ses pas à Bath. Il me fit voir alors votre réponse à ses Lettres, dans laquelle vous parlez de mon bon naturel. J'aurois souhaité d'être en même maison avec Mr. Wycherley, mais la chose ne me fut pas possible, non plus que de me rendre en ville avec lui, à cause qu'il avoit déjà lié partie avec d'autres; mais toutes les fois que nous nous sommes rencontrés, nous avons parlé de vous. Il exalte fort votre (a) Poëme, & en fait de louanges il renchérit même sur moi. Tout comme s'il ne vous avoit pas

Octob. 26. 1711.

[a] Essai sur la Critique.

pas écrit deux Lettres, Il vouloit vous écrire par chaque Poste ; je le fis souvenir que la chose étoit deja faite. Pardonnez-moi le tort que vous avez souffert par-là ; je ne sais si tous mes discours sur votre affection envers moi, & l'attachement que vous avez pour lui ; ou bien si c'est le retour de sa disposition naturelle à votre égard, qui en sont la cause ; mais certainement vous êtes à-présent fort avant dans ses bonnes graces : il viendra chez vous cet hiver, & il faut que je l'y accompagne ; mais il faut auparavant qu'il vous invite à venir au-plutôt en ville. —— J'arrivai Samedi dernier très-fatigué, & n'aurois pas attendu si longtems à vous écrire, si M. Gay (qui a adressé un joli Poëme à Lintot, & vous fait mille complimens) ne m'avoit pas dit que vous étiez absent. On a eu la bonté de me communiquer votre Lettre, qui me donne les éclaircissemens que je souhaitois, ce qui ne m'empêche pas d'en attendre encore une de votre part avec impatience. Mr. Wycherley s'est rendu en ville Dimanche passé, & dès le lendemain matin il est venu me voir de la maniére la plus obligeante. Nous avons dîné ensemble. Pendant le repas il m'arriva de dire, *bûvons à nos amours*, & j'eus à peine prononcé ces mots, que Mr. Wycherley me répondit, *c'est à la santé de Mr.* Pope. Il dit qu'il vouloit aller chez Mr. Thorold,

rold, & laisser une Lettre pour vous. Je ne suis point garant de ce qui pourra arriver de tout ceci, mais je puis vous assurer que si vous voulez venir, tant par inclination, que par devoir, j'en serai dans la joye de mon ame.

Je suis, &c.

LETTRE XXIX.

12. Nov. 1711.

J'Ai reçu votre Lettre de lendemain du jour que je vous avois expédié la mienne, & ne suis arrivé ici que ce matin. Les nouvelles que vos me mandez de toutes les incommodités que vous avez essuyées en revenant de Bath, me donnent la même sorte de plaisir qu'on ressent quand on accompagne ses Amis dans leurs avantures mêlées d'accidens dont on puisse rire après cela. Je me représente les chemins rudes par où vous avez passé, la dureté de votre selle, le trot de votre cheval, & que sais-je moi ? Quelle charmante surprise n'auroit-ce pas été pour moi, si je vous avois rencontré par hazard (ce qui auroit aisément pu se faire) & que je vous eusse emmené en triomphe, remis dans une route moins rabotteuse, & logé le Chevalier errant dans mon château au milieu de la Forêt, après l'avoir régalé d'un repas champêtre. Mais ce ne sont-là que de flateuses chimères d'un Ami condamné à être encore absent de vous près de deux mois. Pour soulager mon ennui, j'ai recours au commerce des Muses, de ces Muses, *quæ nobiscum pernoctant, peregrinantur, rusticantur*. Ces Nymphes aëriennes me découvrent précisément assez de leurs beautés pour

pour m'enflammer, & m'obliger à leur faire la cour, dans l'espérance d'obtenir d'elles ces faveurs qu'elles accordent à de plus heureux Amans. Je saisis quelquefois une idée plus belle à mes yeux, que mon talent d'exprimer n'est capable de la faire paroître aux autres ; & je ne travaille que pour rester en-decà de ce que j'avois d'abord conçu. Les brillantes couleurs dont mon idée se trouvoit parée au commencement, s'évanouissent quand il s'agit de la rendre : précisément comme ces figures qu'on voit dans des nuages dorés, c'est la plus charmante chose du Monde ; mais dès qu'on veut déterminer précisément ce que c'est qu'on admire, on ne sait quel nom y donner, & bientôt tout a disparu.

Je suis charmé de la connoissance que vous m'avez donnée des dispositions de Mr. Wycherley à mon égard. Je conserverai toujours pour lui assez d'affection pour être content de moi-même, aussi long-tems qu'il me voudra quelque bien : je ne puis qu'être gai quand il est de bonne humeur, comme la surface de la Terre (vous me pardonnerez bien cette comparaison poëtique) est plus éclairée ou plus sombre, à proportion que le Soleil a plus d'éclat, ou est couvert de plus de nuages. Je suis curieux de voir les vers adressés à Lintot, dont vous parlez. C'est un vi-

lain ſujet. — Je me porte ſi bien, que rien ne peut affermir ma ſanté que l'aſſurance que vous vous portez bien auſſi. Ecrivez-moi donc durant ces jours ténébreux, où je ſuis privé du plaiſir de vous voir. Je mérite cette attention par l'attachement inviolable, &c.

LET-

LETTRE XXX.

DE Mr. CROMWELL.

IL me ſemble que Mr. Wycherley vous a envoyé deux ou trois Lettres d'invitation ; mais vous imitez l'exemple des belles, qui ſe font longtems prier avant de ſe rendre, afin de donner plus de relief à leurs faveurs. A l'entendre, il vous préfére au reſte du Monde ; & ce génie, que rien n'avoit jamais pu aſſujettir, ſemble être devenu votre eſclave. On pourroit auſſi le prendre pour votre Maîtreſſe, en vertu de votre comparaiſon du Soleil & de la Terre. La comparaiſon eſt belle, mais appliquée à rebours ; car la gayeté de votre imagination, & la triſte obſcurité de la ſienne depuis qu'aucun de vos rayons ne l'éclaire me perſuadent que c'eſt le revers de la médaille qu'il faut prendre. Heureux favori des Muſes ! Comment —*pernoctare* toutes les nuits avec elles ? Mais hélas ! Vous ne faites que badiner avec ces Déeſſes, & refuſez d'en venir à un engagement formel. Laiſſez l'Elégie & les Traductions aux Poëtes ſubalternes, ſur leſquels les Muſes jettent de tems en tems un regard, comme le Soleil fait en hiver, pour les laiſſer en- 7. Dec. 1711.

ſuite au milieu des ténébres. Penſez à la dignité de la Tragédie, qui appartient à la haute Poëſie, comme dit Dennis; & montrez-vous auſſi ſon Maître en ce genre, comme vous l'avez déjà fait en Critique. Tout le monde s'étonne qu'un génie tel que le vôtre, ne reléve point l'honneur du Théatre en chauſſant le Cothurne. Mr. Wilks (dont les talens néanmoins ſont plus pour la Comédie) meurt d'envie de remplir la tâche que je vous propoſe. Nous avons eu une pauvre Comédie de Johnſon (point Ben) qui a été repréſentée ſept fois, & lui a valu trois-cens Livres ſterling, tant la ville eſt avide de Piéces nouvelles. Envain m'efforcerois-je de vous animer par des vues d'intérêt ou d'ambition, votre ame étant également peu ſuſceptible de l'une & de l'autre de ces paſſions, quoique votre autorité (fondée ſur l'eſtime générale qu'on a pour vous) vous aſſure infailliblement du ſuccès. Vos vœux à cet égard ſeront toujours accompagnés de ceux de

Votre, &c.

LET-

LETTRE XXXI.

SI je ne vous ai pas écrit auſſi-tôt que je l'aurois dû, que cette Lettre expie mon délai. Et elle le fera infailliblement, dès que vous ſaurez quel ſacrifice je vous fais à l'heure qu'il eſt, & que toutes les fois que je fixe les yeux ſur ce papier, je les détourne de deux viſages d'une beauté ſans égale. A-la-vérité ce m'eſt une eſpéce de conſolation quand je ſonge que tandis que j'écris cette période, je me dérobe à cent traits inévitables dès qu'on les voit partir, & à plus de mille morts. Vous eſt-il bien arrivé une fois de ſonger à votre Ami placé dans de pareilles circonſtances? Vous qui êtes un ſi grand connoiſſeur en beauté, ou (comme diroit un Critique d'après Térence) *tam elegans Spectator formarum*, il vous faut une miſérable taſſe de Caffé, & une unique chandelle pour écrire une épitre à votre Ami; au-lieu que je trace celle-ci à la lumiére de quatre flambeaux radieux, dont l'éclat eſt ſupérieur à celui du Dieu du Jour, de la Déeſſe argentée de la Nuit, & du reſte des Aſtres ou Firmament. — Vous croyez peut-être que deux de ces flambeaux ſont les yeux de Sappho, mais c'eſt une erreur: car il y a dans les yeux que je viens de regarder à l'inſtant plus de force perſua-

Dec. 21. 1711.

ſuaſive, que dans tous les diſcours & geſtes de Sappho pris enſemble. En-vérité, mon cher Ami, vous ne pouviez jamais prendre plus mal votre tems pour me tenter par l'interét, ou par l'ambition. Je ne prétens conſacrer ma veine poëtique qu'à l'amour. Je compoſerai une Piéce originale pour une Dame, & quelque traduction pour ſa ſuivante. Hélas! Que m'importe Jeanne Gray, auſſi longtems qu'il y aura une Miſſ Molly, une Miſſ Betty, ou une Miſſ Patty au Monde? Repréſenterai-je les maſſacres commis en la perſonne des Beautés paſſées, pendant que des Beautés préſentes me donnent la mort à moi-méme. Je veux donc travailler à ma propre Tragédie, & le Poëte viendra en perſonne pour exciter la compaſſion. Ce ſpectacle ſera plus touchant que celui qu'offre Bays en paroiſſant la corde au cou, & tout le monde avouera que jamais objet plus propre à inſpirer des ſentimens de pitié n'a été produit ſur le Théatre. Dites-moi, je vous prie, en qualité de grand Critique, de quelle maniére je dois m'y prendre pour lier la partie précédente de cette Lettre avec ce qui doit ſuivre, ſans pécher contre les régles de la tranſition? Je voudrois volontiers remercier Mr. Gay de ſon Poëme, & en particulier de la façon obligeante dont il fait mention de moi. Quand j'apris qu'une nouvelle Co-

Comédie avoit été jouée avec succès, j'espérois que c'étoit la sienne, pour laquelle je fais de bon cœur les mêmes vœux; & (si la chose avoit été le moins du monde en mon pouvoir) j'aurois été ravi d'aider à lui procurer une réception favorable. Ses vers à Lintot (a) m'ont rendu enceint & fait accoucher de la petite Piéce ci-jointe, qui vaut à peu près ce qu'elle me coute, étant l'ouvrage d'une demi-heure. J'ai dessein de vous donner bientôt une tâche plus sérieuse, qui sera de recevoir un Poëme de ma composition, que je crois plus digne de votre attention critique; & vers le tems que cette tâche pourra se trouver remplie, je compte de vous dire en personne avec combien de fidélité.

Je suis, &c.

(a) Ces vers ont été imprimés dans le Recueil des Oeuvres mêlées du Dr. Swift & de notre Auteur.



LETTRES
A
DIFFERENTES DAMES(a).

LETTRE I.

MADAME.

1. Mars 1795. JE vous envoye le Livre des Rudimens de la Peinture, que vous me demandez ; & je me crois obligé en même tems de vous instruire d'une de vos perfections, que vous possédez sans le savoir. Vous ne réussissez déjà que trop dans l'Art de peindre, & Raphaël n'a jamais fait de portrait aussi achevé, que celui que vous avez tracé dans un certain cœur de ma connoissance. Après tout il étoit juste que les plus beaux traits

(a) La plupart de ces Lettres ont été imprimées sans le consentement de l'Auteur, qui étant fort jeune dans le tems qu'il les composa, y court trop après l'esprit. Mais il n'attendit pas longtems à se corriger de ce défaut.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0254
DFG

traits du monde ne couruſſent aucun riſque d'être effacés par le tems ; & j'oſe répondre à cet égard de mon cœur, dont vous ne trouverez point le pareil dans tout ce Livre. Mais j'ai de grandes plaintes à vous faire de ma main ; car ayant voulu copier votre portrait pendant trois jours, d'après l'image que mon ame s'en eſt formée, & d'après Kneller, j'ai fait un tort infini au plus beau viſage de l'Univers, & à la plus parfaite reſſemblance qui ait jamais été rendue ſur la toile. J'ai aſſez d'imagination en votre abſence, pour tracer quelque choſe qui vous reſſemble ; mais j'ai depuis ſi long-tems pris tellement l'habitude de perdre le jugement en vous voyant, que mon trouble augmente à proportion que je réuſſis mieux à attrapper quelques-uns de vos traits, deſorte qu'il n'y a pas moyen d'achever l'ouvrage. Votre portrait reſſemble le moins, quand il eſt placé devant vos yeux ; & ce qui n'arrive qu'à vous, paroît à ſon desavantage, dès qu'on le met dans le plus beau jour du monde. Les Peintres ont la vanité de vouloir imiter la Nature ; mais celle-ci, pour les punir de leur inſolence, a produit, il y a vingt & trois an (pardon, Madame, il n'y en a que vingt & deux) un chef-d'œuvre ſi accompli, que tout leur art ne ſauroit en approcher. Je ſais bien que vous-même avez, il y a cinq

ou six ans, produit quelque chose de pareil : c'étoit une petite fille, qui deviendra avec le tems — Mais, sans outrer les éloges dûs à votre ouvage, je ne pense pas qu'on puisse jamais le comparer à celui de votre Pére. Je ne prétends point cependant vous décourager : continuez, peut-être serez-vous plus heureuse une autre fois.

Je suis, &c.

LETTRE II.

C'Eſt un uſage établi dans cette ville, que dès qu'une Dame a accordé à quelque homme une faveur, il peut en agir cavaliérement à ſon égard dans la ſuite. Notre ſexe a le privilége de prendre le double de ce que le vôtre donne. En vertu de cette régle, je puis vous écrire hardiment, à cauſe que vous m'avez répondu une fois avec modeſtie; & quand même vous ne me feriez plus cet honneur à l'avenir, je m'imaginerois (comme un vrai fat) que votre ſilence eſt une maniére de conſentement. Peut-être vous étonnez-vous que je vous adreſſe cette Lettre plutôt qu'à Mme. M. — qui eſt mon ancienne connoiſſance; au-lieu que vous êtes belle, que vous avez des yeux brillans, &c. Premiérement, Madame, je vous ai choiſie plutôt que votre Mére, parce que vous êtes plus jeune qu'elle. Secondement, parce que je crois que vous épellez mieux, comme n'ayant pas encore eu le tems d'oublier cet art. En troiſiéme lieu, à cauſe que vous n'avez, ſi vous le voulez bien, autre choſe à faire qu'à écrire, & que cette occupation pourra vous détourner de quelque autre plus mauvaiſe: peut-être ſauvera-t-elle la vie à deux ou trois de vos

voisins, que vous auriez pu regarder sans cela. Jettez les yeux sur le papier, Madame, & ce coup d'œil sera accompagné d'innocence : les hommes sont séduisans, & les livres ont plus d'un danger : ils sont ennuyeux quand ils traitent de dévotion, & rendent trop sensible quand ils parlent d'amour. Si vous regardez les arbres, vous verrez qu'ils s'embrassent ; les oiseaux se caressent ; le Soleil a trop de chaleur pour votre sang, la Lune inspire une tendre mélancolie. Je le répete donc, jettez les yeux sur le papier, & lisez seulement des Lettres telles qu'est celle que je vous écris, qui n'a ni traits, ni flammes, mais qui part d'une ame pure, & qui a été écrite dans la simplicité de mon cœur. Graces au Ciel je suis à cent milles de vos yeux. Je crains moins votre main qu'eux. Ce n'est pas que je ne sois persuadé que votre plume a des charmes, dont je dois me défier ; mais comme elle ne m'attaquera pas brusquement, & que j'aurai, en ouvrant votre Lettre, le tems de dire un *Pater*, j'espére me trouver à couvert de vos entreprises, à la distance où je suis de vous. On m'a dit qu'à l'heure qu'il est vous êtes belle comme un Ange ; pour moi j'ai oublié votre visage depuis deux hivers. Quel qu'il soit, je suis ravi de n'être point exposé au péril de le voir. Mais quand je saurai de bonne part que vous avez eu la

peti-

petite vérole, & que les lys & les roſes de votre teint ont diſparu, je ferai faire des actions de grace dans l'Egliſe de votre Paroiſſe, & me hâterai de vous venir voir ; je mangerai tout ce que vous voudrez bien me donner, ſans ſoupçonner que l'amour y ait mêlé quelque poiſon ; je vous prendrai par la main ſans gands, & me riſquerai même avec vous tête à tête dans un berceau. Tels ſont mes ſouhaits, Madame. O que les vôtres reſſemblent peu ! vous ſoupirez tout bas ces mots, Oh Comédies, Parcs, Opéras, Aſſemblées, Londres ! Et moi je m'écrie avec raviſſement, Oh Forêts, Jardins, Etangs, Berceaux, Mlle. M. — ;

LETTRE III.

A UNE DAME.

Ecrite sur une colonne d'une Lettre, pendant que Madame M. écrivoit au mari de la Dame sur l'autre.

Les Beaux-esprits diront que cette Lettre doit être bien sotte, puisqu'elle est mariée. Aussi ne suis-je pas sans crainte que vous ne remarquiez que tout ce qui s'y trouve de fin est du côté de la femme, & que les endroits stupides, comme à l'ordinaire, sont de la façon de l'époux. Frappée de cette différence, regardez hardiment ce papier comme une épée à deux tranchans, dont Mme. M. est la brillante lame, & moi seulement la poignée. Mais avant de passer outre, je veux mortifier votre mari, en lui apprennant qu'elle écrit ceci purement par obéissance à mes ordres, & que ce n'est qu'un de ces honneurs qu'un mari reçoit pour l'amour de sa femme.

C'est mal faire sa cour à une belle Dame, que de lui marquer l'inclination qu'on a pour une autre; & cependant il faut que je confesse qu'il n'y a dans cette Lettre aucune période, qui m'en lorgne une autre vis-à-vis. Pourquoi dissimuler une chose que vous ne sauriez

manquer

manquer d'appercevoir ? Toutes les Lettres qui forment les mots que j'écris, penchens vers celles que la main de Mme. M. a tracées, pendant que ces derniéres ſe renverſent avec dédain du côté oppoſé. Lettres ingrates s'il y en eut jamais, puiſqu'elles ſe donnent à un autre homme, en préſence de celui qui ſe pique de les eſtimer, & d'en connoître le prix, autant que qui que ce ſoit ſur la Terre!

Vous penſerez peut-être que j'oublie que c'eſt à vous que j'écris; mais, qu'il me ſoit permis de vous dire, qu'en ayant cette idée, c'eſt vous qui vous oubliez vous même, étant preſque la ſeule Dame à qui l'on puiſſe parler en toute ſûreté avec éloge d'une autre. D'ailleurs, pouvez-vous croire un homme tel que moi aſſez innocent pour vous dire de belles choſes devant votre mari. Voyons comme Mme. M. avec tout ſon eſprit s'y prendra. Elle pourroit vous donner bien des louanges, & cependant je penſe qu'elle n'en fera rien: car c'eſt une régle établie ici en ville, & inviolablement obſervée, que quand une Dame a un mérite diſtingué, une autre Dame n'a garde de la louer.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE IV.

VOus m'avez mis de si bonne humeur, qu'il n'y aura pas un seul mot sérieux dans la Lettre d'aujourd'hui, qui ne seroit pas moins gaye quand je vous raconterois toutes les affaires sérieuses de la ville; car ces affaires sont très-propres à faire rire, pour peu qu'on y ait de disposition. J'ai resté toute la nuit passée avec vous, quoique votre régularité peu raisonnable m'ait chassé de chez vous à trois heures du matin. J'ai repassé en songe toute notre conversation, & ai vu votre phantôme, qui venoit de se retirer brusquement. — Je sais que vous n'aimez point à me faire plaisir. J'ai dîné avec une Beauté surannée, qui parut à table comme une tête de mort émaillée. Vous savez que les Egyptiens avoient de pareils objets dans leurs festins, mais croyez-vous qu'ils leur missent des couleurs & des mouches? Cependant celles-ci disparurent bientôt, la Dame les ayant toutes avalées, en mangeant avec une viteſſe & une avidité incroyables une queue de Saumon. Elle avoit partagé ce poisson en trois parties très-inégales. Mr. Gay eut la tête, & moi une portion très médiocre du milieu.

Mon souper ne fut pas moins singulier que mon dîner. Je le fis avec un grand

Poëte

Poëte, & Faiſeur d'Odes (c'eſt-à-dire, en d'autres termes, avec un verſificateur hors de ſens, & hors de ſon chemin). Il vint me voir très-affamé ; non faute d'avoir eu de quoi dîner (car je ne badinerai jamais là-deſſus), mais parce que la ſublimité de ſes idées lui avoit fait perdre le ſouvenir d'un beſoin auſſi vulgaire. Il attaqua avec fureur les reſtes grillés d'une épaule de mouton, qu'on appelle communément un collet. Il proteſta n'avoir jamais rien mangé de ſi exquis ; me pria de lui dire quelle piéce c'étoit ; s'étonna de ne l'avoir jamais entendu nommer, ni même vue à d'autres tables ; & me demanda en grace de ſavoir comment il s'y prendroit pour expliquer à ſon Boucher la maniére de couper cette piéce à l'avenir ? Et cependant ce même homme, ſi ignorant en boucherie moderne, a taillé en piéces plus de cinquante Heros, & écartelé cinq ou ſix pauvres Amans dans chacune des Tragédies qu'il a compoſées. Je n'ai plus rien à vous dire aujourd'hui.

LFT-

LETTRE V.

REPONSE.

JE vous raconterois bien auſſi, Monſieur, ce que j'ai fait pendant la journée; mais comme je l'ai paſſée à dormir, il ſuffira de vous dire comment je me ſuis amuſée le ſoir. Vous ſavez où je devois me rendre. J'arrivai tard, afin d'être mieux reçue; mais j'eus le malheur d'entrer préciſément dans l'inſtant que celui qui tenoit le dez venoit de jetter deux as. La Dame changea de couleur, & quelques-uns des Meſſieurs prirent le nom du Seigneur envain: perſonne ne me dit un mot, & je m'aſſis paſſablement décontenancée: alors, prenant un air nonchalant, je bâillai, & dis ſept on huit fois, *gagnez vous, ou perdez-vous?* Je puis bien aſſûrer qu'en ce moment toutes les tentations du monde ne m'étoient rien, je me trouvois dans un parfait état d'innocence. Quel bonheur pour moi, ſi j'y étois morte! Je moraliſois en moi-même vis-à-vis de la table du Jeu, & faiſois de belles réflexions ſur l'incertitude des richeſſes, le déclin de la beauté, & le vain fracas du monde, avec autant de ſens que Platon a jamais pu faire. Mais, oh que la nature humaine eſt fragile! une idée folle me paſſa

par

par la tête, réveilla mes passions, & m'arracha un grand éclat de rire : je me levai de mon siége, & sans considérer le sujet de plainte que j'allois donner aux joueurs qui perdoient, je jettai sur la table une boule de papier, qui arrêta un dez, & fut cause qu'il y en eut sept d'amenés au-lieu de cinq. Chargée de malédictions de toutes parts, & ne sachant ou me réfugier, je me jettai dans un fauteuil, & je ne dis plus mot. Nous soupâmes, & une Dame s'avisa de dire : Mᵉˡˡᵉ. G. *a prodigieusement l'air d'un arbre.* Tout le monde en convint, & je n'eus pas la curiosité de demander l'explication de cette bizarre idée. Trouvez-la, & faites m'en part. Adieu, il est tems de me rendre à ma toilette, & de commencer l'occupation de la journée.

LETTRE VI.

DANS LE STILE D'UNE DAME

DE grace, quelle eſt votre opinion au ſujet du *Deſtin*? car je vous avoue que je ne ſuis pas du nombre de celles qui croyent au Deſtin & à la Prédeſtination. — Non, je ne ſaurois aller juſque-là; mais je veux-bien convenir que je ſuis de ſentiment, que l'étoile d'une perſonne la diſpoſe à certaines choſes, quoique ſans l'y forcer, & cela forme une ſorte de franc-arbitre; car nous pouvons réſiſter à une inclination, mais pas à la contrainte.

La mode qui s'eſt introduite cet hiver, de donner un ſi grand contour aux jupes garnies de baleine, eſt-elle à votre gré?

Pour moi, je la trouve un peu froide pour la ſaiſon; mais il faut convenir, ma chére qu'on a occaſion parlà de montrer qu'on eſt propre.

J'en puis dire autant de mon tablier de mouſſeline, mais je n'en ferai point pour cela un habit d'hyver.

Je me trompe; &, en y mettant quelques plis, il y auroit moyen d'en faire une robe, qui ſeroit charmante — Pen-

ſez-

ſez-vous qu'il y ait quelque choſe de pareil à ce qu'on appelle des *Eſprits* ?

Croyez-vous qu'il y ait un endroit comme les Champs Elyſiens ? Ciel, quel raviſſant ſéjour ! ſi je ſavois que j'irois en mourant, je ne me ſoucierois pas de quitter le Monde dès demain : mais y trouvera-t'on ce qu'on a le plus aimé dans ce Monde ?

Il faut que vous me diſiez cela poſitivement. Je ſuis ſûre que vous le pouvez, ou de quel uſage me ſeroit notre correſpondance, ſi vous ne vouliez pas me tout dire ? Vous ſavez que j'ai la réſerve en horreur.

LETTRE VII.

Bath 1714.

IL faut que vous sachiez, Madame, que ma passion pour vos charmes & pour ceux de votre sœur, a été partagée de la maniére du monde la plus réguliére. Depuis ma premiére enfance je vous ai aimées l'une aprés l'autre par semaine, & mon arrivée à Bath se rapporte à la trois-cens soixante & seiziéme semaine du régne de ma souveraine Dame Sylvie. Dans le tems que j'écris celle-ci, je cours la trois-cens quatre-vingt-neuviéme semaine du régne de votre Majesté, dont je suis devenu sujet quelques semaines avant d'avoir vu votre sœur. Cet éclaircissement vous fera connoître que celle de vous deux qui recevra desormais quelque Lettre de ma part, n'aura cet honneur qu'en qualité de Reine régente d'alors.

Dites, je vous prie, à votre sœur, que toutes les perfections dont elle est ornée, ne m'ont jamais procuré autant de plaisir dans sa conversation, que son opiniâtreté ne ma donné de chagrin pendant ce mois. Ratcliffe lui prescrit les bains, & elle refuse d'y aller! J'avoue que si j'étois en Berkshire, j'exalterois autant sa desobéissance que nous faisons celle des habitans de Barcelone. Mais les gens changent de sentimens en changeant de lieux

lieux (comme on a vu depuis peu), & les vertus deviennent des vices dès qu'elles ne conviennent pas à nos intérêts, avec moi, comme avec les autres. Qu'il me soit pourtant permis de lui dire qu'elle ne sera jamais si belle sur terre, qu'elle le seroit ici dans l'eau. Par une exception à la régle ordinaire, j'ose dire que les Dames qui veulent beaucoup plaire, doivent sortir de leur élément. Il s'en faut bien qu'elle ait aussi bon air à cheval que Christine Reine de Suéde; mais qu'elle se montre une fois dans le Bain, & personne ne voudra la donner pour la plus belle Nayade du du Monde. Vous savez que je vous ai vue souvent, & que je connois par expérience les charmes que vous prêtent des habits noirs, ou blancs, ou autrement colorés; mais tout ce que vos mouvemens, dans le tems que vous êtes parée de tous vos atours, ont de gracieux, n'approche pas de l'air charmant que vous auriez en toile gommée. Votre action tiendra une espéce de milieu entre celle de nager & de marcher, sera assez libre, & jamais la modestie à demi-vue n'aura paru plus à son avantage. Vous avez assez fait de conquêtes par terre, ayez l'ambition de vaincre aussi par mer. La toile gommée dont je vous ai parlé, a un mérite particulier dans ce tems-ci, où l'on va, à ce qu'on assure, introduire la mode des fraises à l'Alle-

man-

mande: vous ferez bien de vous accoutumer d'avance à un peu de roideur; & quand les menions de nos Dames auront été chatouillés pendant quelques mois avec de la mouſſeline empéſée & du fil d'archal, elles pourront enfin ſupporter les broſſes d'une mouſtache Allemande.

J'ai une bonne hiſtoire à vous conter du Dr. P. La voici en gros: j'en reſerve les particularités, qui ſont curieuſes, pour une autre occaſion. Il avoit ouï dire, que baiſer la Tante de la perſonne aimée, étoit un excellent reméde contre l'amour, une Tante ayant ordinairement aſſez d'âge & aſſez d'expérience pour éteindre la plus vive flamme. Il fit uſage de la recette, & baiſa Mme. E—chez Mr. D—s; mais il dit que le reméde ne vaut rien, & qu'il vous aime autant que jamais.

LET-

LETTRE VIII.

A LA MEME.

SI vous me demandez comment je me trouve des eaux, je vous dirai, ſi bien, que j'ignore comment nous nous accorderions, ſi j'avois le bonheur d'être ſeul avec vous dans quelque lieu ſolitaire. Mlle — a eu l'honnêteté de me déclarer, qu'à quelques caprices près, dont elle n'a pu ſe rendre encore entiérement maîtreſſe, elle conſentiroit à courir le monde avec moi habillée en homme. Vous-même, Madame, (ſi vous ne vouliez point partager nos avantures) vous attendriez, je m'imagine, le ſoir avec impatience, pour en avoir le récit au coin du feu. Cela vaudroit mieux que de lire des Romans, à-moins que Madame M. ne voulût bien être notre hiſtorienne. Ce qui excite ces déſirs en moi, eſt une nouvelle connoiſſance que j'ai faite en la perſonne de Mylady Sandwich, qui a tout l'eſprit du ſiécle paſſé, & tous les agrémens que procure la gayeté jointe à une politeſſe aiſée. Ce ſeroit une auſſi honteuſe omiſſion de venir à Bath ſans y voir Mylady Sandwich, que celle dont on ſe ſeroit rendu coupable autrefois en venant à Rome ſans vi-

visiter la Reine de Suede. Elle est, en un mot, l'ornement de ce Pays, tant par son esprit que par ses manières prévenantes & faciles.

Je vous confesserai une chose, qui n'est pas autrement à mon avantage. Jamais je n'ai tant pensé à vous & à votre sœur, que depuis que j'en suis à la distance de quatre-vingts milles. Dans la Forêt de Windsor je vous regardois comme de bonnes Voisines, à Londres comme d'aimables Dames, mais ici comme des Divinités, des Anges, des Déesses, ou tout ce que vous voudrez. De-même, je n'ai jamais su le cas que je faisois de votre vie, que quand je vous ai cru sur le point de mourir. Si Mlle — & vous devenez seulement bien malades de tems en tems, c'en sera fait de moi. Sérieusement je vous considére toutes deux au point, que je fais tort à d'autres pour l'amour de vous. Vous me privez du plaisir d'estimer mille qualités louables, que je vois sans en être touché, à cause que vous possédez ces mêmes qualités dans un degré plus éminent. Il n'y a au Monde que deux choses qui puissent me rendre indifférent à votre égard, & dont vous êtes incapable, savoir, de la malice en général, ou de la haine à mon égard. Je vous ai assez étudiée pour savoir que vous ne tenez à la Nature Humaine que par de fort petits dé-

défauts, & il ne faudroit pas moins qu'un vice pour que je ceſſaſſe de vous aimer. J'eſpére que vous remarquerez par ma conduite envers vous deux, que ce que je dis-là eſt bien vrai, & qu'ainſi vous me pardonnerez mille choſes en vertu de cette diſpoſition.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

A LA MEME.

1714. APrès avoir pris congé de vous, je m'en retournai chez moi aussi contemplatif, & à pas aussi lents, que Mylord * qui s'est retiré de la Cour, il y a huit jours, pour gagner sa campagne. Je trouvai ici une Lettre du fils d'un autre Courtisan qui attend le même sort, & me dit que les Grands de la Terre seront bientôt très-contens des petits, si ces derniers veulent bien leur rendre visite de jour. Avec quelle joye ne renonceroient-ils pas à tous leurs projets de gloire, s'ils savoient qu'après avoir reçu la nouvelle de leur disgrace, vous bûvez régulièrement a leur santé une fois par jour ? C'est ainsi que les malheureux, par le seul mérite de leurs infortunes, deviennent les favoris du Ciel & les vôtres. J'avois dessein d'exprimer ceci en vers, mais dans ce siécle ingrat, mes meilleurs Amis, je veux dire mes rimes, n'ont pas honte de m'abandonner.

Je souhaite que Mme. P. — amuse son appétit avec ces cinq douzaines de Comédies, jusqu'à ce que je lui procure un Roman assez gros pour contenter sa faim d'avantures. Par rapport aux nouvelles, je ne puis lui en donner d'autres

tres que celles de ma propre vie, que je continue à abréger autant que je puis, pour la commodité tant de l'Hiſtorien que du Lecteur. Puiſſe-t-elle être perſuadée que toute la paſſion & la tendreſſe exprimées dans les Romans, ne ſont qu'une foible image de ce que je ſens pour elle ; & puiſſiez-vous (qui ne liſez rien) vous appliquer la même aſſurance, pour me l'avoir ouï prononcer. Vous me feriez bien tort l'une & l'autre, ſi vous ne me teniez pas pour un Ami plus vrai, que jamais un Amant romaneſque, ou quelque imatateur de leur ſtile, ne l'ont été.

Les jours de beauté ſont comme les jours de grandeur : avec eux finiſſent les hommages de l'adoration. Pour moi, je me ſens capable de vous aimer encore dans quarante ans, & d'être alors comme je le ſuis à-préſent

Votre, &c.

LETTRE X.

PLus j'examine mon ame, & plus je la trouve romaneſque. Il me ſemble que c'eſt réſiſter noblement au Destin & à la Fortune, de ne pas renoncer à ceux qui nous ſont enlevés, mais de les ſuivre avec plus d'attachement à meſure qu'ils s'eloignent davantage. La flatterie n'a ſûrement jamais fait un voyage de mille lieues, & il n'appartient qu'à la vérité, que rien n'arrête, de franchir un ſi grand eſpace. C'eſt un généreux trait de Papiſme, d'accompagner de ſes vœux, juſque dans un autre Monde, ceux qui doivent être éternellement abſens; & que vous croyiez la choſe bien ou mal fondée, vous ne diſconviendrez pas que quand même ce ſeroit une extravagance, il ne laiſſeroit pas d'y avoir un mêlange de piété. Je ne ſaurois me ſatisfaire en ſemant des fleurs ſur les endroits où vous avez paſſé, & en vous honorant ſimplement comme une choſe perdue; mais il faut que je vous conſidére comme un être glorieux, quoiqu'éloigné, & que je vous adreſſe des ſupplications. Vous avez emporté avec vous une partie ſi conſidérable de moi-même, que ce qui en reſte ne fait que languir après vous, & je m'imagine que dans trois ou quatre mois

mois je regarderai *Aurat Bazar* (a) comme un auſſi bon endroit que *Covent-garden*. Ne prenez pas ceci pour un badinage : car j'en ſuis déjà venu au point de me plaire à des rêveries de ce genre. Qu'on diſe que je ſuis romaneſque : ce reproche convient également à tous ceux qui admirent une belle choſe, ou qui croyent en faire une. Sur ma conſcience, de la maniére dont le monde va, il y auroit de la folie à faire, pour en être applaudi, quelque action généreuſe : car la gloire, le ſeul prix de pareilles actions, eſt à-préſent auſſi mal payée que toute autre dette juſte ; & ni Mme. Macfarland pour avoir immolé ſon amant, ni vous pour la conſtante affection que vous avez portée à votre époux, ne devez jamais eſpérer d'être comparées à Lucréce ni à Porcie.

Quand vous daignerez m'écrire, je vous ſupplie de me parler de vous-même, afin que celle qui m'a toujours paru s'exprimer le mieux, m'entretienne du plus beau ſujet. Les châſſes & les reliques dont vous faites mention, ne tentent nullement ma curioſité ; j'aimerois dix fois mieux aller en pélérinage pour voir un viſage comme le vôtre, que les deux têtes de J. Baptiſte. Je ſouhaiterois (puiſque vous êtes devenue ſi épriſe de choſes dorées) que

(a) A Conſtantinople.

vous eussiez non seulement toutes les belles Statues dont vous parlez, mais même la Statue d'or que Nébucadnezar érigea, pourvu que vous ne vous éloignassiez de moi qu'à la distance où vous pourriez la porter.

La Cour de Vienne m'édifie beaucoup. Les Dames, rélativement à leurs Epoux, paroissent y expliquer à la lettre le texte qui ordonne de *porter les fardeaux l'un de l'autre*; mais je m'imagine que plus d'un mari ressemble à *Issachar*, & est *un âne entre deux fardeaux*. Je ne vous envisagerai plus comme Chrétienne, dès que vous aurez passé cette charitable Cour pour entrer dans le Pays de la Jalousie. J'attends un détail exact, comment, & en quels endroits vous aurez abandonné les trente-neuf articles l'un après l'autre, à mesure que vous aurez approché du séjour des Infidéles. De grace où en êtes-vous à-présent? Au milieu de la pompe d'une grand' Messe, & des ravissans accords d'un Opéra représenté le Dimanche, que pensez-vous de la doctrine & de la discipline de l'Eglise Anglicane? Avez-vous conservé dans le fond de votre cœur des sentimens de vénération pour Strenhold & pour Hopkins? Comment vos Vertus Chrétiennes se sont-elles soutenues pendant un si long voyage? Je ne doute pas qu'on ne m'apprenne (quand je traverserai les mêmes Pays pour

pour vous joindre) avec quelle grace vous vous êtes prêtée aux coutumes des Muſulmans. Ils me diront en quelle ville vous vous êtes aſſiſe pour la prémiére fois ſur un ſopha, en quel village vous avez appris à plier un turban, & où vous avez commencé à prendre le bain à la façon des Dames de Turquie. Quel bonheur pour une jeune femme de vivre dans un Pays où une partie du Culte Religieux conſiſte à *avoir des vertiges!* J'entendrai à Belgrade comment le bon Bacha vous reçut avec des larmes de joye, comment il fut charmé de la maniére dont vous prononciez *Allah* & *Muhamet*, & avec quelle ardeur vous ſecondiez ſes inſtances en exhortant votre Ami à embraſſer cette Religion. Mais je m'imagine que ſa difficulté étoit fondée, & qu'il ſe trouvoit dans des circonſtances où il lui auroit été difficile de repréſenter décemment ſa Majeſté Britannique. Enfin, je ſaurai comment, la premiére nuit que vous couchâtes à Péra, vous eûtes une viſion du Paradis de Mahomet, & vous réveillâtes heureuſement ſans ame: depuis ce tems votre beau corps, faute de Gouvernante, a pu faire tout ce qu'il a voulu.

Je m'apperçois que j'ai fait dans cette Lettre ce qui m'eſt arrivé ſouvent en votre compagnie, & qu'à force de cauſer je me ſuis mis de bonne humeur.

Le plaisir de m'entretenir avec vous m'a engagé à continuer, au risque de vous causer de l'ennui, qu'il ne tenoit cependant qu'à vous de faire cesser, en vous arrêtant à tel endroit de ma Lettre que vous auriez jugé à propos. Mais c'en est trop pour le coup, & j'aurois dû au-moins vous épargner cette Apologie.

LET-

LETTRE XI.

VOus m'avez demandé cent fois des nouvelles au premier mot que vous m'avez dit, ce qui pourroit être interprété comme ſi vous n'attendiez rien de meilleur de ma part : & véritablement ce n'eſt pas un ſigne que deux Amans ſont bien enſemble, quand ils ont l'impertinente curioſité de s'informer de ce que le monde fait. Tout ce que j'infére de-là eſt, qu'il n'y a pas d'amour réciproque entre nous. Or je vous laiſſe à deviner qui de nous deux eſt cette créature ſtupide & inſenſible, aſſez aveugle pour ne pas voir les perfections & les charmes de l'autre ?

Ce ſera donc ici une Lettre de nouvelles ; & ſûrement, ſi vous ne me regardiez pas comme l'animal le plus humble de la Terre, vous ne vous ſériez jamais mis dans l'eſprit qu'un Poëte pût devenir le frére de Dawks & de Dyer, après avoir été le rival de Tate & de Brady. Le Comte d'Oxford a marqué tant de fermeté, qu'au-moins dans cette occaſion il auroit dû nous paroître au-deſſus de la Nature Humaine, s'il n'avoit pas vers ce même tems rendu une pierre, qui a prouvé qu'il étoit ſujet aux mêmes infirmités que nous. Tout le poids d'affliction, dont la haine du

Miniſtére & la prévention de la Populace peuvent charger un homme de bien, doit être ſoutenu avec joye, quand on acquiert par-là autant de gloire qu'il a fait.

Vos vœux ſeront bientôt remplis, par le ſpectacle galant que vous donneront des armées, des camps, des étendards flottans au-deſſous des moiſſons de votre frére, & les flots argentés de la Thamiſe teints de ſang humain. Votre barbarie, dont j'ai tant entendu faire de plaintes en ville & à la campagne, aura de quoi ſe ſatisfaire. Je n'ajoûterai pas une circonſtance, qu'on n'oublie cependant jamais dans toutes les deſcriptions de calamités générales, je veux dire, les rapts fréquens qui ſe commettent en la perſonne de Dames infortunées, qui ſe *délectent à la guerre.* Mais Dieu me le pardonne — dans ce ſiécle martial, ſi je pouvois, j'achetterois un Régiment à cauſe de vous, de Mme. P — s, & de quelques autres, que je crains bien ne pouvoir jamais mettre à la raiſon, ſans le ſecours de la violence.

Ces yeux, qui ne s'embarraſſent guéres de tout le maſſacre qui s'apprête, pourvu qu'on leur procure un beau ſpectacle; ces mêmes yeux femelles ſe plaîront infiniment à voir le camp qu'on va bientôt former dans Hydepark. Les tentes y ont été apportées ce matin, & les Régimens ſeront habillés de neuf,

&

& plus proprement que jamais. La vue de tant de jeunes Guerriers, dont les charmes n'ont pas encore été altérés par des siéges ou par des batailles & des scénes, que l'Angleterre n'a contemplées depuis très-longtems que sur les Théatres, vous invitent ici, & ne seront pas refusées.

On raconte au sujet de la conversion de T. G. les particularités suivantes. Après que ses cavales de Flandre eurent été saisies, il parut pendant quelques heures plus troublé que de coutume, manda son Pére Confesseur, & se détermina à supporter sa perte avec une fermeté chrétienne. Mais vers les huit heures du soir, il entendit passer des caroſſes tout près de sa fenêtre qui donne sur Hyde-park, & sa patience ne pouvant plus y tenir, il alla sur le champ faire abjuration, recouvra ses chers chevaux, & revint avec eux en triomphe. Les pauvres Catholiques-Romains, qui n'ont plus ni chevaux, ni chariots, s'écrient avec le Psalmiste. *Les uns mettent leur confiance en leurs chariots, & les autres en leurs chevaux, mais nous invoquerons le nom de l'Eternel.*

Je suis, &c.

LETTRE XII.

LE tems eſt ſi beau que pour peu qu'on aime la campagne il n'y a pas moyen de la quitter dans cette ſaiſon. Tel que le ſourire d'une Dame modeſte, chaque regard du Soleil eſt auſſi précieux qu'il eſt rare; & je ſuis tellement dans le goût des plaiſirs champêtres, que j'aime mieux voir le Soleil qu'aucun des objets qu'il peut me faire appercevoir excepté vous. Je mépriſe tout ce qu'il y a de beau en ville, ſans en excepter votre habit neuf, à-moins que vous ne le portiez en ma préſence. Je me rends propre, à ce que j'eſpére, à devenir le Citoyen d'un Monde meilleur que celui-ci, & dont la lumiére du Soleil n'eſt qu'une image; car je ne doute pas que les ouvrages de Dieu ici ne ſoient ce qui approche le plus de ſes ouvrages là-bas; & qu'un vrai goût des beautés de la Nature ne ſoit la préparation la plus aiſée, & la tranſition la plus douce à la jouiſſance des beautés du Ciel: comme au-contraire, une vie, paſſée en ville, au milieu du trouble, de la confuſion, des rapports de la médiſance, & des diſſenſions, eſt une maniére d'apprentiſſage de l'Enfer. Je travaille à mettre mon ame dans la ſituation la plus tranquille qu'il m'eſt poſſible, pour être prêt à recevoir ce coup, qui, ſi je ne me trompe,

trompe, va bientôt m'être porté, & auquel je me suis entiérement résigné. L'idée de la séparation de mon ame d'avec mon corps ne me fait presque aucune peine ; car je suis persuadé que celui qui l'a faite en prendra soin, & que quelque état qu'il juge à propos de lui assigner, cela sera bien. Mais je ne puis penser, sans verser des larmes, à me séparer de mes Amis, sur-tout quand ils se trouvent dans une situation à avoir besoin d'une assistance même telle que la mienne. Sûrement il y a plus de compassion à nous ôter, après la mort, tout souvenir de ce que nous avons aimé sur la Terre : car quel tourment ne seroit-ce pas pour un esprit, de chérir encore des objets si éloignés de lui ? A moins que nous ne supposions, que dans une vie d'un genre plus élevé, tout ce qui nous a paru aimable dans cet état d'imperfection, ne nous affectera pas d'avantage, que ce que nous avons aimé dans notre enfance nous touche à-présent.

Quelle étrange maniére d'écrire à une Dame ! C'est ce que je sens très-bien, & je serois certainement tourné en ridicule, si vous montriez cette Lettre à quelques-unes de vos connoissances. Mais peut-être n'êtes-vous pas vous même fort éloignée de cette maniére de penser. Je souhaite de tout mon cœur que votre vie soit assez longue & assez heureuse, pour ne vous pas donner occasion

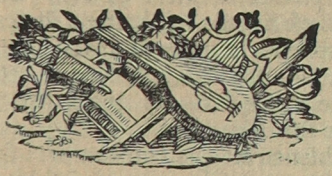
caſion d'aller en fait de réflexions de cette nature *auſſi loin* que je viens d'être mené ; mais de diriger pourtant vos penſées *tant ſoit peu de ce côté-là* . ce qui eſt le vrai moyen de vous rendre plus ſatisfaite en tous tems.

Il n'y a point de plaiſirs ni d'amuſemens que je ne vous ſouhaite , & ce m'eſt un ſenſible chagrin qu'à l'avenir je me trouverai moins en état de les partager avec vous. Mais que la Fortune faſſe du pis qu'elle pourra , en nous cauſant des pertes , il y aura moyen de s'en conſoler , pourvu que nous conſervions notre probité & notre indépendance : je mépriſe extrêmement quiconque abandonne la premiére , & ai bien pitié de celui qui a l'imprudence de renoncer à l'autre.

Je plains à ce dernier égard Mr. G—. Il a du mérite , un bon naturel , & de l'intégrité , trois qualités qui ſouvent ne rendent pas tous les ſervices qu'on auroit droit d'en attendre , ou plutôt , qui toutes trois réunies enſemble ne ſont pas en état de faire tête à une ſeule qualité qui leur eſt oppoſée , je veux dire , la flatterie. Je ſouhaite qu'elle ne lui ôte pas tôt ou tard la faveur qu'il poſſéde actuellement , & dont il ſemble charmé : ſa derniére action mérite , ſuivant moi , une faveur & une eſtime éternelles. Mylord Bathurſt , qui vint me voir ici avant ſon voyage , ne ſauroit

aſſez

assez la louer. Il s'informa & parla beaucoup de vous. Demain Mr. Forteſcue viendra de Londres à la ſuite de Mr. B— pour me voir. Ce pauvre homme a l'air de mourir de faim : il ma dit que vous aviez été charitable à ſon égard. Votre libéralité a été très-bien employée, car à peine peut-il bouger de ſa place, ou parler ; & je crains qu'il ne meure préciſément dans le tems qu'il obtiendra quelque choſe pour vivre. Adieu.



LETTRE XIII.

C'eſt ici une journée de ſouhaits en votre faveur, & j'eſpére que vous ſavez depuis longtems qu'il n'y en a aucun qu'on puiſſe appeller bon, que je n'aye fait pour vous. Chaque année qui s'écoule, je ſouhaite quelque choſe de plus pour mes Amis, & quelque choſe de moins pour moi-même. Si je devois néanmoins vous dire ce que je vous ſouhaite en particulier, cela ſe réduiroit à vous répéter en proſe, ce que je vous ai dit l'année derniére en vers (tant ma Poëſie eſt ſincére): j'ajoûterai ſeulement, que comme je vous ſouhaitai alors un Ami, je ſouhaite à-préſent que cet Ami ſoit de votre ſexe, & que votre choix tombe ſur Mme —.

L'abſence eſt une courte mort; & tout ce qu'on peut faire quand on ſubit cette eſpéce de trépas, comme l'autre, eſt de faire de ſincéres vœux, que les Amis dont on eſt ſéparé, ſoient heureux avec ceux qui leur reſtent. C'eſt ainſi que je penſe à votre égard, & je compte que vous aurez mille agrémens dans le commerce de votre Amie, quoique je me flatte qu'il y en ait d'autres pour qui vous conſervez quelque affection; & l'idée de cette eſpérance me fait toujours plaiſir pourvu qu'elle ne ſoit pas mê-

lée

lée de quelque ſentiment de crainte par rapport à vous.

Ce me fut un chagrin mortel d'être obligé de vous quitter toutes deux, juſtement dans le tems que je m'imaginois que nous commencerions à vivre enſemble à la campagne. Il n'y eut pas moyen de ſurvivre à ce coup; & je ſentis, au milieu de ma douleur, une ſorte de ſatisfaction généreuſe, que vous héritiez une partie du bien que j'étois contraint d'abandonner.

Je ſais que vous ſeriez l'une & l'autre bien aiſes d'apprendre des nouvelles certaines d'un Ami qui eſt dans l'autre Monde; d'avoir le récit de ce qui lui eſt arrivé à ſon paſſage, & la deſcription des régions nouvelles qu'il a traverſées, &, ſur le tout, de ſavoir qu'il ſe trouve auſſi heureux où il eſt à-préſent, que pendant qu'il vivoit avec vous. Mais en vérité (comme une pauvre ame mal préparée) je n'ai rien vu qui m'ait plû autant que ce que j'ai laiſſé. Point de berceaux auſſi rians que ceux que j'ai admirés ſur les bords de la Thamiſe. En quelque lieu que j'erre, je ne ſaurois m'empêcher de ſouhaiter que vous fuſſiez auſſi libre que moi. Mais en voilà aſſez pour une mort, qui heureuſement n'eſt qu'une figure de Rhétorique. Je vous dirai donc, que ſi je vis encore, il eſt vrai pourtant que je ne me ſuis point du tout bien porté depuis mon départ;

départ ; mais n'en dites rien à ma Mére, que cette nouvelle affecteroit trop. Et comme apparemment la même raiſon l'empêchera de me faire informer exactement de l'état de ſa ſanté, je vous prie de vous charger de ce ſoin. Je ſerois ravi d'apprendre que l'air de la campagne fortifie la vôtre ; mais ne me trompez pas quand vous ſerez indiſpoſée, afin que j'aye plus lieu d'être ſatisfait, quand vous direz que vous vous portez bien : car ce ſont-là de ces choſes dans leſquelles on peut être plus ſincére envers un Ami raiſonnable, qu'envers ceux auxquels on tient de ſi près par les liens du ſang. Adieu.

LET-

LETTRE XIV.

VOus ne devez pas être surprise d'avoir en moi un inepte correspondant, puisque vous m'avez déjà trouvé tel à tant d'autres égards. Je veux en fournir une nouvelle preuve, en vous en voyant, au-lieu d'une Lettre spirituelle, un récit de mon pélérinage, aussi simple que Purchas lui-même ou que Bunyan auroit pu faire de son *passage à travers le désert de ce Monde*, &c.

Premiérement donc je me rendis par eau à Hamptoncourt, uniquement accompagné de mes propres vertus, qui ne furent pas assez modestes pour se cacher elles-mêmes, ni moi. Car je rencontrai le Prince avec toutes ses Dames à cheval, qui revenoit de la Chasse. Mme. B. *. & Mme. *. me prirent sous leur protection (en dépit de toutes les Loix faites contre ceux qui reçoivent les Papistes dans leurs maisons) & me donnérent à dîner. Mme. H. *. fut de la partie, & j'eus, ce qui me fit un vrai plaisir, l'occasion de m'entretenir beaucoup avec elle. Nous convinmes tous que la vie d'une Fille d'honneur étoit la plus misérable chose du monde, & souhaitâmes que toutes celles qui envient cette condition comme une suprême félicité, en fissent l'essai. Manger du jambon de Westphalie le matin, sauter

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0291
DFG

ter par dessus des hayes & des fossés avec des haridelles d'emprunt, revenir au logis pendant la chaleur du jour avec la fiévre, & (ce qui est cent fois pis) avec une marque rouge au front par la faute du chapeau ; tout cela peut les rendre très-propres à épouser les plus déterminés chasseurs, qui pourront avoir d'elles de robustes enfans. Aussitôt qu'elles ont essuyé la sueur de la journée, il faut passer une heure à sourire & à se refroidir dans l'appartement de la Princesse : delà (comme dit Shakespear) elles vont *diner avec l'appétit qu'elles ont* —— & ensuite jusqu'à minuit elles ont le choix de se promener, de travailler, ou de faire des réflexions. Je crois sans la moindre peine, qu'aucune maison écartée dans la Principauté de Galles, avec une montagne & une caverne, n'a l'air plus contemplatif que cette Cour ; & pour vous en donner une preuve, je vous dirai, que Mlle. L* se promena avec moi trois ou quatre heures au clair de la Lune, sans que nous ayons rencontré aucune autre Personne de qualité que le Roi, qui donnoit audience à son Vice-Chambellan, tout seul, au bas de la terrasse du Jardin. En un mot il n'y avoit nulle part, ni Bal, ni Assemblée, ni Partie de Jeu, excepté chez Madame Kilmansegg, ou j'eus l'honneur d'être invité, mais je n'acceptai point cette grace.

Quoique bien las, je continuai à me pro-

promener, & eus sur le chapitre de la Charlatanerie une excellente conversation, dans laquelle il fut fait mention honorable du Dr. S*.

J'arrivai dans la Forêt le mardi environ à midi, ayant fui devant la face (je voudrois pouvoir dire la face cornue) de Moyse, qui dîna à moitié chemin. Je passai le reste du jour dans ces Bois, où j'ai tant de fois joui de l'entretien d'un Livre & d'un Ami. Je composai en chemin faisant une Hymne, qui finit par un soupir, dont je ne vous dirai point la signification.

Votre Médecin est allé le chemin de tous ses patiens, & a eu mille peines à disposer d'un bien qu'il n'étoit pas en état de gouverner. Le Chevalier Garth dit qu'une Bibliothéque laissée par Ratcliffe étoit la même chose qu'un Serrail fondé par un Eunuque. Le Dr. S— dit derniérement à une Dame, qu'il s'étonnoit qu'elle fût encore en vie après la mort de Ratcliffe. Elle répondit qu'elle s'en étonnoit aussi pour deux raisons, l'une parce que le Dr. Ratcliffe étoit mort, & l'autre parce que le Dr. S— étoit encore en vie.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XV.

MOn dernier voyage m'a fait goûter tous les agrémens de cette mélancolie douce, à laquelle j'ai toujours été si sensible. Après avoir traversé dans la Forêt mes bois favoris, rêvant aux plaisirs que j'ai goûtés autrefois, je passai à mi-côte des collines, dont le sommét étoit couvert de bosquets, & le pied arrosé de riviéres, qui coulent en serpentant. En chemin faisant je prêtai l'oreille au paisible bruit de différentes chutes d'eau, & au doux murmure des vents. A ces objets succéda la vue de la sombre verdure de Stonor, après quoi les ombres de la nuit commencérent à se répandre. La Lune se levoit alors sur l'horizon le plus clair que j'aye jamais vu, & ce fut à la faveur de sa belle & tranquille clarté que je continuai ma route, sans autre compagnie que celle de mes pensées, que rien ne venoit déranger. J'avois encore un mille à faire pour gagner Oxford, quand toutes les cloches se firent entendre en différentes notes. Les Horloges des Colléges, qui s'entre-répondoient, sonnérent enfin onze heures soir. Tout ceci étoit un excellent préparatif à la vie que j'ai menée depuis dans l'enceinte des anciens murs, des vénérables galeries, & des doctes

por-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0294
DFG

portiques de l'Université. Il ne me manquoit qu'un habit noir, & des gages, pour paroître aussi savant qu'aucun de mes camarades. J'observois exactement les heures de Collége, j'étois entouré de Livres, je logeois dans un des plus vieux & des plus tristes endroits de l'Université, & je pouvois me vanter d'être mort au monde autant qu'un Hermite du Désert. S'il y avoit quelque chose qui vécût encore tant soit peu en moi, c'étoit une petite portion de cette modeste vanité, que de Saints Personnages ressentent, quand des Moines *de leur propre Ordre* exaltent leur piété & leur détachement des sens. Car je fus reçu avec une sorte de respect, que les Savans (cette partie oisive du Genre-humain) payent à ceux de leur espéce; lesquels sont aussi considérés ici, que les gens qui ont la direction des affaires, qui charment par leur gayeté, ou qui peuvent rendre service par leur crédit, le sont dans votre monde.

Je puis dire en-vérité que les égards qu'on m'a témoignés étoient si grands, que je me demandois quelquefois à moi-même, quel Collége ai-je donc fondé, & quelle est de toutes ces Bibliothéques, celle dont j'ai fait présent? Il me semble que j'ai bien tort de rentrer dans le monde, & de quitter le seul endroit où je puisse figurer. Après m'être vu placé avec dignité à l'endroit le plus distingué

d'une Bibliothéque, irai-je, comme un vil eſcave, me proſterner aux pieds d'une Dame du Quarré de St. James.

Je vous avouerai pourtant, que tel qu'Alexandre, dans tout l'éclat de ma gloire, je me ſens bleſſé, & me trouve un ſimple mortel. Il ſeroit inutile de vous dire d'où le trait eſt parti, puiſqu'auſſi-bien vous n'auriez jamais la généreuſe pitié de le tirer de mon cœur, & de ſucer le poiſon avec vos lévres.

Il y a ici, chez Mylord H—s, une Demoiſelle, qui reſſemble plus à un Ange qu'à une fille (ce qui n'eſt pas ſi étonnant, puiſque le Beau-ſexe en général forme une claſſe d'Anges, & eſt un chef-d'œuvre du Créateur.) Or comme cette Demoiſelle eſt un peu parente de Mylord, il m'a propoſé gravement de l'épouſer: car il prend ſes intérêts à cœur, & ſait bien (ce qui eſt une honte) qu'elle a moins d'obligation à la fortune que moi. Je lui dis qu'il n'auroit jamais pu penſer à me faire une pareille propoſition, s'il n'avoit pas eu le malheur d'être aveugle; & que de ma part je ne pouvois jamais former un pareil deſſein, tant que j'aurois des yeux pour la voir elle & moi-même. Je finis en vous aſſurant que je ferai tout mon poſſible dans l'affaire que vous me recommandez. Ce me ſeroit une ſatisfaction ſans égale, ſi je pouvois vous rendre ſervice, & je n'épargnerai jamais mes peines pour me procurer ce plaiſir.

Je ſuis, &c.

LET-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0296
DFG

LETTRE XVI.

SI je me repens d'avoir quitté la ville, c'eſt principalement à cauſe de l'incertitude où je ſuis ici, au ſujet de la ſanté de votre ſœur. J'attendois chaque Poſte la nouvelle de ſon rétabliſſement, & cependant chaque Lettre que je reçois, ne ſert qu'à renouveller mes appréhenſions, & je ſuis depuis ce tems dans de continuelles allarmes. Il n'eſt pas poſſible d'être plus touché de ſon état que je ne le ſuis. L'intérêt que je prends toujours aux perſonnes que j'aime, va à ſon égard juſqu'à la foibleſſe, & j'avoue que je ne ſuis pas aſſez bon Chrétien pour préférer ſa félicité dans un autre Monde à mon propre bonheur dans celui-ci. Je fais plus que ſouhaiter ſa conſervation, chaque ſouhait devenant d'abord une priére, qui me paroît plus fervente qu'aucune de celles que j'ai faites juſqu'à-préſent.

Puiſſe ſa vie être plus longue & plus heureuſe qu'elle ne le ſouhaite peut-être elle-même ; puiſſe ſa beauté être auſſi grande qu'il eſt poſſible, c'eſt-à-dire, telle qu'elle a toujours été, ou telle qu'eſt la vôtre ! Mais quels que ſoient les ravages que pourra commettre la plus cruelle des maladies, j'oſe dire hardiment (& il y a bien peu de faiſeurs

de visites & de complimens, qui oseront tenir le même langage) qu'il y a un homme qui l'admirera toujours également. Pour ce qui est de vous, Madame, je suis votre adorateur plus que jamais, depuis que je suis témoin de la généreuse tendresse que vous avez marquée en cette occasion.

Je suis, &c.

LETTRE XVII.

JE ne ſuis nullement embaraſſé de l'idée que cette Lettre pourra bien vous amuſer moins que quelques-unes de celles que je vous ai écrites : je ſais que vous êtes une Amie qui n'approuverez pas moins une Lettre pleine d'affection, qu'une autre qui contiendroit les plus jolies choſes du monde. Celui qui vous donne de la joye, vous fait un préſent moins conſidérable que celui qui vous donne ſon cœur ; & deux véritables Amis aiment mieux voir les penſées qu'ils s'entre-communiquent ſans en faire part à aucun autre, que celles dont ils ne font myſtére à perſonne. Pour peu que des hommes ſachent apprécier les choſes, ils préféreront un mot obligeant que le cœur a dicté, à tout ce qui les a fait rire durant le cours de leur vie. Si je n'avois pas eu cette idée de vous, je ne me ſerois pas donné tant de ſoins pour vous plaîre, ſoit en vous écrivant, ou par quelque autre moyen. Je ſuis perſuadé que bien des gens, dont la grande ambition eſt d'amuſer toujours également, ont beaucoup plus d'eſprit que moi ; mais mon ambition conſiſte à ſouhaiter d'acquérir quelques qualités propres (dans de certaines conjonctures) à me

consoler moi-même, & à servir plus efficacement mes Amis. Je serois tenté de me couper la tête à moi-même, si elle ne contenoit rien de meilleur que de l'esprit, & de m'arracher mon propre cœur, s'il n'avoit pas de meilleures dispositions que celles de m'aimer uniquement moi-même, & de me moquer de tous mes voisins.

Vous ne serez, je m'assure, pas fâchée d'apprendre que j'ai fait déjà une bonne partie d'Homére. Si mon travail est supportable, c'est à vous que le monde en aura l'obligation : car si j'avois eu le bonheur de vous voir chaque jour, & que j'eusse pu m'imaginer que chaque jour ma compagnie vous auroit été agréable, je ne me serois guéres soucié de prendre quelque peine pour plaire au monde. Que de vers j'aurois laissés-là sans les finir, en permettant au Public d'en dire tout ce qu'il voudroit, si j'avois pu passer plus agréablement les heures que j'ai employées à revoir mon Poéme ! Je suis (qu'on en pense ce qu'on voudra) bien moins épris de ce qu'on appelle renommée, que de votre amitié ; car je compte que celle-ci durera aussi longtems que ma vie ; & il s'en faut beaucoup que j'aye la même certitude à l'égard de l'autre. Peut-être que toutes deux deviendront plus grandes après ma mort : mais hélas ! quel avantage me procureront-elles alors ?

Ainsi

Ainsi pensez-y bien, & aimez-moi tant que vous pourrez pendant ma vie.

A propos de Renommée, je vous envoye mon *Temple de la Renommée*, qui vient de paroître. J'ai exprimé ce que je pensois sur ce sujet dans une Epigramme, dont le sens revient à ceci : *Ce que les Hommes appellent Renommée, est à l'égard des Femmes simplement réputation. Nous devrions en faire moins de cas ; & je suis prêt a renoncer à l'une si vous consentez à me sacrifier l'autre.*

LETTRE XVIII.

TOut l'agrément ou l'usage des Lettres familiéres est de s'entre-témoigner de l'amitié ; au-moins c'est l'idée que je m'en forme, en qualité d'ennemi mortel de ce qu'on appelle des Lettres d'esprit. De pareilles Lettres ne doivent point partir de la main d'un Ami, que son goût porte bien davange à agir généreusement qu'à s'étudier à faire l'homme d'esprit. Je vous dirai avec franchise, à propos de cela, que je ne suis nullement content de votre stile : il est fort beau, & c'est précisément à cause de cela que je n'en suis point satisfait ; & quand vous écririez comme Voiture, je ne donnerois pas deux liards pour de telles Lettres, à-moins que ce ne fût dans l'intention de les vendre à quelque Libraire. Il me semble que j'ai perdu la Me. L*. que j'ai connu autrefois, qui écrivoit & parloit comme un autre (& quelquefois mieux.) Vous me permettrez de vous dire, que dans toute votre Lettre il n'y a pas un mot qui témoigne de la sensibilité, excepté dans l'endroit où vous parlez de marquer de l'affection & d'en attendre à votre tour : mais ce que vous ajoûtez ensuite, que vous n'avez que vingt & deux ans, est encore de l'esprit, c'est-à-dire, quelque chose d'insupportable. Pour vous prou-

prouver que votre maniére d'écrire ne sauroit me satisfaire, rappellez-vous que dans toutes vos Lettres vous ne m'avez point dit une seule fois comment vous vous portiez. J'ai bien vu qu'il étoit absolument nécessaire que je vous écrivisse, pour vous informer de ce que vous aviez à attendre de ma part, savoir, de l'affection, que je n'ai, à ce que j'espére, jamais manqué de rendre; & point de l'esprit, que je n'ai pas. Vous voyez, en peu de mots, de quelle maniére je souhaite que vous m'écriviez: dites-moi que vous êtes mon Amie, & après cela ne soyez plus en peine comment tourner cet article. La déclaration que je viens de vous faire, servira aussi, si vous le voulez bien, pour Mr. H—, qui saura par-là à quelle sorte de Lettres il doit s'attendre, s'il entre en correspondance avec moi. Je suis trop sérieusement votre serviteur & le sien pour vous offrir de jolies phrases au-lieu de bons souhaits. Je vous donnerai l'exemple d'une façon d'écrire simple & sans affectation, vous demanderai comment vous vous portez, & vous prierai de vous souvenir de moi. Or comme on ne peut vendre cela pour de l'esprit à qui que ce soit, cela prouvera que notre correspondance se termine à nous, & n'a d'autre principe qu'une sincére amitié.

Je suis, &c.

LETTRE XIX.

C'Est avec une satisfaction infinie que j'ai appris que votre frére va devenir enfin un de vos parens, & a pour vous les sentimens que vous étiez en droit d'attendre de sa part. J'ai été préparé peu à peu à cette bonne nouvelle par les informations que Mme. *., qui sait combien je m'intéresse à ce qui vous concerne, ma données de tems en tems. J'ai toujours été d'opinion, que pour être justifiée vous n'aviez besoin que d'être connue. L'extrême sensibilité que j'ai eue pour vos malheurs, me donne le droit (que n'a pas tout le monde) de vous féliciter du changement qui vient d'arriver dans votre fortune: & j'espére d'être à l'avenir payé des inquiétudes que j'ai éprouvées sur votre sujet, en voyant votre contentement augmenter d'année en année. Quoique vous disiez modestement que le Monde vous a quitté, je puis vous dire qu'il me paroît revenir à vous aussi vite qu'il lui est possible. Car, pour rendre justice au Monde, on doit avouer qu'il fait cas du mérite, dès qu'il n'est plus en son pouvoir de le traverser. Ainsi, pour peu qu'il y ait moyen, recevez-le de nouveau en grace par égard pour sa repentance. Que si vous avez formé la résolution de punir le Monde en

en le privant d'un auſſi grand exemple que celui que vous pouvez lui donner, je crois que l'événement ne répondra point à votre attente ; car même dans un Monaſtére, vos dévotions ne ſauroient vous tranſporter dans un Monde avenir aſſez avant pour qne le Monde actuel vous perde de vue ; vous reſſemblerez à une Etoile, qui eſt d'autant mieux apperçue des habitans de la Terre, qu'elle eſt plus élevée dans les Cieux.

De quelque maniére que la Providence ait trouvé bon de diſpoſer de la choſe la plus précieuſe à mes yeux, je vous accompagnerai toujours de mes vœux, & vous aurez part à mes meilleures penſées dans le tems que vous n'entendrez parler ni d'elles, ni de moi ; vos Anges Gardiens eux-mêmes ne ſeront pas plus fidéles, ni plus diſcrets. Comme vous n'avez jamais commis d'injuſtice, n'allez pas vous imaginer au-moins que je puiſſe ceſſer d'être votre Ami. Je me ſuis juſqu'ici fait honneur de cette qualité ; & s'il arrive dans la ſuite que vous ayez à vous plaindre d'un abandon encore plus général que par le paſſé, je n'en ſerai qu'avec plus d'ardeur,

Votre, &c.

LETTRE XX.

POur vous recommander les Lettres qu'il m'arrivera de vous écrire, je vous dirai ſimplement, qu'elles ſeront l'ouvrage de mon cœur, & les plus fidéles copies que vous ayez jamais vues, quoiqu'il fût à ſouhaiter que l'original méritât d'avantage d'être copié. Aucun trait ne ſera flatté, ni mis dans un jour avantageux. En un mot, mes Lettres me reſſembleront, au riſque d'être difformes. Cela étant, ſoyez aſſez équitable à mon égard, je vous prie, pour ne conſidérer rien de ce que je vous dirai déſormais comme un compliment fait à vous ou à moi-même. Tout ce que j'écrirai ſera la penſée de cette heure-là; & je ſais que vous n'attendez pas davantage que je perſévére juſqu'à la mort dans chaque ſentiment ou notion que j'exprime à-préſent, que vous ne vous imaginez que le viſage d'un homme qui vient de ſe faire peindre, ne doit plus changer dans la ſuite.

La liberté que je prendrai de *penſer tout haut*, me fera avoir un air de folie; mais je ſerai un fou de la bonne eſpéce, qui a la franchiſe de ſe donner pour ce qu'il eſt, & qui (la vérité ſe manifeſtant toujours tôt ou tard,) ne voudroit ſe déguiſer aux yeux de perſonne, moins encore

core à ceux de ſes Amis. Si l'idée de Momus, d'avoir une petite lucarne à la poitrine, étoit réduite en exécution, je voudrois renchérir encore par-deſſus, & changer cette lucarne en fenêtre; afin que, pendant qu'un homme montreroit ſon cœur à tout le monde, il pût faire quelque choſe de plus pour ſes Amis; même le leur laiſſer prendre, pour qu'ils le maniaſſent à leur gré. Je penſe vous aimer auſſi bien que le Roi Hérode aimoit Hérodias (quoique je n'aye jamais danſé avec vous) & vous offrirois avec autant de plaiſir mon cœur dans un plat, qu'il fit la tête d'autrui; mais puiſque Jupiter ne l'a point voulu ainſi, il faut que je me contente de montrer mon goût dans le commerce de la vie, comme je le fais en fait de Peinture, en aimant le moins de draperie qu'il eſt poſſible. Ce n'eſt pas que je croye que toutes les perſonnes nues procureroient un auſſi beau ſpectacle, que vous & un petit nombre de Belles qui vous reſſemblent; mais parce qu'il eſt bon de ne point cacher ce qui auſſi bien doit être manifeſté un jour. Le tems viendra où nous verrons que les Prudes de ce monde doivent la fineſſe de leur taille uniquement à ce qu'elles lacent leur corps de jupe fort ſerré, & que, tout bien examiné, elles ſont d'auſſi groſſes dondons que celles qui ne ſe lacent point du tout. Mais il y a une raiſon particuliére qui doit vous

engager à m'écrire d'autant plus librement vos penſées, que j'oſe aſſurer que perſonne au monde ne vous connoît mieux que moi; car je trouve que quand les autres expriment leurs idées ſur votre ſujet, ils reſtent bien au-deſſous des miennes; & je ſais, d'un autre côté, que leurs idées, quoique ſi imparfaites, paroiſſent à votre modeſtie auſſi favorables qu'il le faut.

Vous pouvez aiſément concevoir combien je dois déſirer d'avoir un commerce de Lettres avec une perſonne, qui m'a appris depuis longtems qu'il étoit auſſi poſſible d'eſtimer à la premiére vue, que d'aimer; & qui m'a rendu inſenſible à la converſation d'un des ſexes, & à l'amitié de la plus grande partie de l'autre. Vous m'avez parfaitement fait ſentir, que la compagnie des hommes manque d'une certaine douceur, & qu'à la douceur près tout le reſte manque à la compagnie des Dames. Combien de fois me ſuis-je imaginé aller prendre poſſeſſion de cette tranquilité qu'un ſéjour champêtre m'avoit tant de fois procurée, & que deux ou trois heures de votre converſation m'ont rendu incapable d'être ſolitaire! Les Livres ont perdu leur pouvoir ſur moi, & j'ai été convaincu, depuis que je vous ai vue, qu'il y a au monde une perſonne plus ſage elle ſeule que ſix Philoſophes. Qui a jamais entendu parler d'une ſageſſe femelle, qui paroît

roît aux yeux des gens dix fois plus grande que leur propre ſageſſe? Ce n'eſt pas tout, & la vertu même, quand elle prend votre figure, nuit au repos de ceux qui vous admirent. Vous auriez fait un bien infini, ſi vous aviez permis à la moitié des beaux Meſſieurs qui vous ont vue, de converſer avec vous; dans le tems qu'ils auroient cru n'être amoureux que d'une charmante femme, vous les auriez rendus épris de la Raiſon & de la Vertu (deux beautés avec leſquelles des fats ne ſe ſoucient guéres de faire connoiſſance.)

La malheureuſe diſtance où je ſuis de vous, ôte pluſieurs de ces petits ménagemens, qui, lorſqu'on eſt plus à portée, nuiſent ſouvent à la vérité, par égard pour le ſavoir-vivre. Vous pouvez à préſent m'indiquer mes défauts, & moi vous entretenir de vos bonnes qualités, ſans que nous en rougiſſions ni l'un ni l'autre. Dans une pareille ſituation, il me ſemble qu'il y auroit autant de ſottiſe de s'entre-tromper (ne fût-ce qu'en une ſeule penſée) qu'il y en auroit pour des eſprits d'une claſſe ſupérieure, qui ont ſi peu de liaiſon avec nous, d'employer le peu qu'il y en peut avoir (s'il en faut croire certaines gens) à faire de petites malices, & à jouer des tours de Page au Genre-humain.

Que je commence donc, Madame, par vous faire une queſtion, qui puiſſe me mettre

mettre en état de mieux juger de ma propre conduite que le ſouvenir de toutes mes actions paſſées. Comment me ſuis-je comporté durant la derniére heure que je vous ai vue ? Quel degré d'accablement remarquâtes-vous en moi quand j'éprouvai un malheur, que vous ne connoîtrez jamais, ſi mes vœux ſont exaucés ? Je veux dire, celui de vous ſéparer de tout ce que vous avez de plus cher au monde ; car ſi mon départ a reſſemblé à celui d'une connoiſſance ordinaire, je ſuis le plus grand des hypocrites que la décence ait jamais faits. Depuis votre éloignement je ne ſaurois paſſer devant votre maiſon ſans être accablé de cette même ſorte de mélancolie, qu'on reſſent à la vue du tombeau d'un Ami, & qui ne ſert qu'à rappeller une perte cruelle. Je me remets devant les yeux ce que vous étiez dans vos derniers momens (ſi j'oſe m'exprimer ainſi), & mon affliction ne laiſſe pas d'être mêlée de quelque douceur, quand je penſe que ces momens m'ont été donnés. J'aimois à m'imaginer que ce n'étoit point-là un effet du hazard, mais de votre pénétration & de votre généroſité, qui exigeoient que le dernier de ceux qui *auroient voulu ſe ſéparer de vous* fût auſſi le dernier à *s'en ſéparer réellement*. Je vous regardois préciſément comme les Amis de Curtius faiſoient ce Héros, dans l'inſtant qu'il ſe dévouoit à la gloire, & qu'il

alloit

alloit se perdre par grandeur d'ame : j'étois forcé d'admirer votre résolution, autant que je la deplorois ; & il ne me restoit que la force de souhaiter que le Ciel voulût récompenser la vertu qu'il nous enlevoit, de toutes les félicités dont elle seroit susceptible ailleurs.

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

JE ne puis jamais avoir trop de vos Lettres. Le moindre petit morceau de papier où il n'y a rien d'écrit me met en colére ; & quoique ce ſoit un étrange compliment de comparer un belle Dame à une Sibylle, vos feuilles, ſemblables aux ſiennes, me paroiſſent trop bonnes pour être abandonnées aux vents. Cependant ce n'eſt que par le ſecours de ces infidéles meſſagers, que je puis les recevoir. Je n'en ai reçu que trois en comptant encore pour une celle de la part de D—. qui n'eſt après tout qu'une petite oraiſon éjaculatoire.

Vous me marquez dans votre derniére deux choſes, qui me plaiſent infiniment. La premiére, que quelque ſoit le ſort de vos Lettres, vous continuerez à m'écrire pour la décharge de votre conſcience. L'autre eſt, la juſtice que vous me rendez, en donnant à ce que je vous écris le ſens ſérieux que j'y attache ; c'eſt-là un article ſur lequel je ne ſaurois ſouffrir le moindre ſoupçon. Quel chagrin ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi vous preniez pour eſprit ce qui n'eſt que le ſimple épanchement d'un cœur rempli d'eſtime? Mais puiſque vous dites que vous me croyez, je m'imagine que mes expreſſions n'ont pas été entiére-

tiérement infidéles à mes penſées. Puiſſe votre foi accroitre à l'égard de toutes les vérités qui ſont auſſi importantes à mes yeux que celle-ci, & comptez pour ſûr qu'à quelque degré qu'elle s'étende, vous ne donnerez point dans la bigotterie ?

S'il étoit poſſible que vous viſſiez le cœur dont je parle, vous appercevriez un mélange de folie & de bonté, & quelques qualités dont on a droit de rire, & que néanmoins on ne ſauroit s'empêcher d'eſtimer. Son grand *ible* pour vous reſſemble plus à la raiſon, qu'aucun *ſible* qu'il y ait au monde. Sur ma parole, ce cœur n'eſt pas comme un grand Magazin, qui ne contient que mes propres marchandiſes, ou qui n'a que des eſpaces à remplir autant que le pourront l'intérêt & l'ambition : mais chaque pouce y forme un logement pour quelque Ami, pendant que votre idée s'y trouve également répandue par-tout.

Si la diſtance (comme vous avez la bonté de le dire) augmente la perſuaſion où vous êtes de mon amitié, je vous déclare qu'elle n'augmente pas moins mon affection & mon eſtime pour vous. Cependant ne vous éloignez pas d'avantage, ſi vous ne voulez m'obliger à former le ſouhait impie, que le maſſacre, la déſolation & la ruine ſe mettent entre vous & l'endroit où vous auriez deſſein de vous tranſporter, & que vous nous

ſo yez

ſoyez rendue aux dépens de tout un Peuple.

N'y a-t'il donc aucun moyen que vous retourniez en paix dans le ſein de votre Patrie? J'apprends que vous êtes venue juſqu'à—. Ne regardez-vous en arriére que pour mourir deux fois? Eurydice deſcendra-t'elle une ſeconde fois dans le ſéjour des Ombres? Si jamais mortel a eu raiſon de haïr le Roi, c'eſt moi, dont le malheur particulier veut que je ſois preſque le ſeul innocent qu'il ait fait ſouffrir, tant par ſon Gouvernement au dedans, que par ſes Négociations au dehors.

S'il faut que vous vous éloigniez de nous, j'eſpére au-moins que vous pourrez vous rendre au lieu de votre exil par le chemin le plus agréable; que toute la route ſera parſemée de roſes & de myrthes, & qu'environnée de mille objets charmans, vous aurez moins ſujet de regreter l'Angleterre. Je n'ai pas intérêt à-préſent que ce Pays cauſe des regrets à ceux qui le quittent. Hélas! ſuivant toutes les apparences, je ſuis à la veille d'éprouver ce malheur. Ce me ſera pourtant une eſpéce de ſoulagement de penſer que dans le tems que la ſageſſe m'ordonne de dire adieu à ma Terre natale, la perſonne la plus aimable que j'aye connue de ma vie ne s'y trouvera pas plus que moi.

Je me fais un plaiſir de l'idée de vous ſur-

surprendre à—, & de vous accompagner jusqu'à l'endroit où vous voulez aller. Tout agrément doublera de prix pour moi, en le partageant avec vous. Je vous acompagnerois au-moins jusqu'au bord de la mer, & suivrois de l'œil, aussi longtems qu'il me seroit possible, le vaisseau qui vous éloigneroit de moi. Mais peut-être ne me soucierois-je guéres de rester dans un Pays où je verrois ceux de ma Religion animés du même esprit persécuteur, dont j'ai éprouvé les effets dans ma patrie. Et il n'est nullement impossible que je ne gagne l'Asie pour y chercher la liberté; car qui n'aimeroit mieux vivre libre parmi un Peuple d'esclaves, qu'esclave au milieu d'un Peuple d'hommes libres.

De bonne-foi, si j'étois au fait de vos mouvemens, & du tems de votre départ je pense que je pourrois avoir encore une fois le bonheur de vous voir au Printems prochain.

Je finis par le souhait que le Ciel nous rapproche en vous ramenant ici, ou en me faisant aller où vous êtes.

LET-

LETTRE XXII.

VOus me trouverez plus fâcheux que Brutus ne fit jamais son mauvais Génie ; je vous rencontrerai en plus d'un endroit, & vous ferai souvent souvenir de moi avant que vous arriviez à votre Philippes. Ces ombres de moi-même (mes Lettres) vous poursuivront de tems en tems, & vous rappelleront la mémoire d'un homme qui a réellement beaucoup souffert pour vous, & que vous avez privé de votre conversation, qui est une des choses du monde dont il faisoit le plus de cas. J'estimois à tel point l'avantage d'entendre vos sentimens en vous découvrant les miens, que je ne m'embarassois guéres du risque de manifester mon indiscrétion. Vous récompensiez alors la confiance que j'avois en vous, à l'instant même que je la témoignois par les charmes dont votre réponse étoit toujours accompagnée. Il faut que je me contente à-présent de retours bien plus lents. Cependant ce m'est une sorte de plaisir, que vos pensées couchées sur le papier seront plus longtems en ma possession, & que je n'aurois plus sujets de me plaindre d'une perte que j'ai souvent éprouvée, je veux dire, le souvenir d'une chose

que

que vous aviez dite. En-vérité, Madame, je vous écrirois chaque jour de ma vie, si je vous écrivois aussi souvent que je pense à vous. Je vous accompagne en chemin dans toutes vos routes, & vous retrouve à chaque relais dans des Livres de voyage. Les dangers passés des Voyageurs morts me font trembler pour vous ; & si je lis qu'il y a eu quelque belle vue, ou quelque endroit charmant, j'espére qu'ils subsistent encore pour vous plaire. Je m'informe des chemins, des amusemens, & de la compagnie qu'il y a dans chaque ville & pays que vous traversez, avec autant d'empressement que si je devois partir la semaine prochaine pour vous aller joindre. En un mot, il n'y a point d'Etre créé qui puisse être occupé plus constamment de vous, pas même votre Ange Gardien, (si vous en avez un.) Au-moins est-il certain que vous ne sauriez guéres vous en passer, eu égard à la hardiesse avec laquelle vous vous exposez à toute sorte de dangers.

Votre premiére Lettre, qui est si courte, n'a servi qu'à m'informer que vous étiez en vie, & me rappelle l'idée de la premiére colombe qui retourna à Noé, & qui lui apprit simplement qu'elle n'avoit point encore trouvé d'endroit où se reposer.

Il ne s'y trouve rien qui me plaise, ex-

excepté l'endroit où vous dites que vous n'avez point été malade sur mer. J'exige que la Lettre suivante me donne tout le contentement qu'elle pourra, en m'informant de quelques sujets de satisfaction que vous aurez reçus. Vous ne pouvez me communiquer aucune découverte, qui ait pour moi la moitié de la valeur de celles qui concernent votre propre ame. Rien de ce qui regarde les Etats ou les Royaumes que vous traverserez, ne me paroîtra aussi digne de ma curiosité, que ce qui a rapport à vous-même. Je vous avoue ingénûment que votre bonheur me touche plus que celui de la Chrétienté.

On blâmera peut-être ce sentiment, mais voici comment je m'y prendrois pour le défendre. On ignore souvent, ou, tout au plus, on doute quel Gouvernement, ou quelle Religion, mérite la préférence; mais on peut avoir de la certitude à l'égard des vertus de tel ou de tel homme. Je suis donc en état de décider quel particulier mérite d'être plus heureux que d'autres, mais non quel Peuple mérite d'en subjuguer un autre, ou de l'opprimer. Vous me direz que celui qui pense ainsi, ne s'intéresse pas pour le Bien Public: soit, j'ai, si l'on veut, des vues trop bornées, & des affections particuliéres: mais en même tems je suis certain que quiconque n'a ni des affections, ni des

vues

vues de ce genre, ne sauroit jamais prendre à cœur l'Intérêt Public; car (comme le dit un de mes Amis) comment est-il possible que celui qui n'a jamais aimé un homme, en aime vingt-mille?

J'ai communiqué votre Lettre à Mr. C—, qui pense & parle sur votre sujet comme il le doit, c'est-à-dire comme moi. Sa santé & la mienne sont à-présent si bonnes, que nous souhaitons de tout notre cœur que vous en fussiez témoin: nous ne nous rencontrons jamais sans vous regreter. Chaque semaine nous rendons les honneurs dûs à votre mémoire, semons des fleurs de Rhétorique, & offrons à votre nom des libations si précieuses, que ce seroit une prophanation d'appeller cela boire à votre santé. Le Duc de B—m' est quelquefois le Souverain-Pontife de vos louanges; & tout bien compté, je pense que le nombre des hommes qui ne sont pas affligés de votre départ, est aussi petit que celui des femmes qui vous regretent; car il faut que vous sachiez que la plupart de celles de votre sexe manquent de sens, & par cela même de générosité. Vous possédez dans un degré si éminent l'une & l'autre de ces qualités, que je ne doute pas que vous ne pardonniez aux Dames qui n'ont pas les mêmes perfections; car on pardonne volontiers aux gens qu'on méprise. Pour ce qui est de moi, l'avantage de

vous avoir connue me fait haïr quantité de femmes, & pas trop estimer tout le reste. C'est vous seule qui êtes à blâmer, & qui devriez en être punie, en obtenant toutes les bénédictions & prospérités temporelles, qui sont, à ce que disent de graves Théologiens, les causes de notre perdition. Ainsi l'on n'aura jamais vu de situation plus singulière que la vôtre: le mal que vous avez fait, vous rendra heureuse dans cette vie, & vos vertus vous procureront une félicité èternelle dans l'autre.

Je suis, &c.

LETTRE XXIII.

A Mme. ARABELLA FERMOR
sur son Mariage.

VOus comprenez parfaitement à-présent combien la tendresse d'un homme de mérite est préférable aux fleurettes d'un millier d'Amans. Et dans ce même tems celui que vous avez préféré à tous ses rivaux, sent qu'il n'y a point en fait de bonheur, de situation pareille à celle d'un homme, auquel on tâche de plaire par tous les charmes, & par toutes les bonnes qualités qui ont plû à tant de personnes. Il n'étoit que juste que les mêmes vertus qui vous ont donné de la réputation, vous donnassent le plus parfait contentement: je dis le plus parfait; car je demande qu'il soit égal à celui que votre humeur douce, & votre caractére aimable, procureront à votre Epoux.

On se seroit peut-être imaginé que quelqu'un qui porte le titre de Poëte, auroit dit quelque chose de plus poli en cette occasion. Mais, à vous dire la franche vérité, j'ai beaucoup plus le talent de faire des vœux en votre faveur, que celui de célébrer votre beauté. D'ailleurs, vous êtes à-présent

une femme mariée, & en train d'être quelque chose de bien meilleur qu'une belle Dame; comme une excellente Femme, une fidéle Amie, une tendre Mére & à la fin, par une conséquence nécessaire de toutes ces qualités, une Sainte dans le Ciel. Vous n'avez présentement à entendre autre chose (ce qui s'accorde avec votre goût) que la Vérité, dont j'observe les plus rigoureuses loix, en vous assurant qu'aucun Ami au monde ne se réjouit davantage que moi de tout le bonheur qui vous arrive, & n'est plus touché des sujets de satisfaction que l'avenir vous réserve.

J'espére que vous voudrez bien agréer ces vœux, & permettre que celui qui sera encore connu après sa mort, par le titre de votre admirateur, ait l'avantage d'être, avec tout le dévouement possible, durant sa vie,

Votre, &c.



LETTRES
DE
MR. POPE
ET DU
CHEVALIER TRUMBULL. (a)

Depuis l'An. 1705. *jusqu'à* 1716.

LETTRE I.
LE CHEVALIER TRUMBULL
A
MR. POPE.

MONSIEUR.

JE vous renvoye le Livre que vous avez eu la bonté de me prêter, & qui étoit accompagné d'une Lettre si obligeante qu'elle mérite que je vous en témoigne particuliérement ma reconnoissance ; car après le plaisir de jouïr de la compagnie d'un Ami tel que vous, rien ne me donne plus de satis- fac- 19. Octob. 1705.

(a) Sécretaire d'Etat sous Guillaume III.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0323
DFG

faction que d'apprendre de ſes nouvelles. Je me ſuis attendu à trouver, ce qui eſt arrivé auſſi, un génie admirable dans ces Poëmes, non ſeulement parce qu'ils ſont de Milton, (a) ou approuvés par le Chevalier Wootton, mais parce que vous en faites l'éloge; & permettez-moi de vous dire, que je ne connois perſonne qui me paroiſſe ſi propre à l'égaler, que vous. Ayez ſoin ſeulement de ne pas augmenter les ſujets de plainte que vous avez déja donnés en ne publiant aucun de vos Ouvrages, ce qui dans ce ſiécle, où le ſens & l'eſprit ſont plus rares que l'argent, eſt un trait de cruauté, que vos meilleurs Amis mêmes ont peine à vous pardonner. J'eſpére que vous ne tarderez pas à vous repentir, & à vous amender. J'aurois bien des raiſons à vous alléguer pour obtenir ce que je demande, & ces raiſons ſeroient ſi fortes que vous n'auriez aucune bonne réponſe à y oppoſer; mais je n'oſe pas m'étendre ſur cet article, de peur de m'engager dans un ſtile de complimens, dont tant de fous & de mal-honnêtes gens font un ſi étrange abus. Je finis donc en vous aſſurant qu'on ne me verra jamais ceſſer d'être,

Votre, &c.

(a) L'Allegro, il penſeroſo, Lycidas, & le Maſque de Comus.

LET-

LETTRE II.

LE CHEVALIER TRUMBULL A MR. POPE.

JE reçois dans l'instant votre Lettre du 8, & vous alléguerai une excuse véritable, (quoique peut-être pas trop bonne) en vous disant que je n'ai pas joint de réponse, en vous renvoyant vos papiers, dans l'espérance de vous voir à Binfield avant ce tems-là. Si j'avois trouvé quelque faute dans ce que vous m'avez donné à examiner, je vous dirois franchement (comme j'ai eu la présomption de faire en conversation avec vous) ce que j'en pense. C'est ainsi que j'en ai toujours agi, quoique bien plus par complaisance, que par la moindre nécessité. Car j'ignore jusqu'à cette heure en vertu de quel droit je pourrois me donner pour juge en fait de Poësie, dont je n'ai jamais réduit les régles en pratique. Il peut y avoir quelques Génies heureux, capables de démêler plusieurs des beautés naturelles d'un Poëme, précisément comme il y en a qui se forment une juste idée des proportions d'un bâtiment sans avoir lû Vitruve, ou sans entendre quelque chose aux régles de l'Architecture : mais de pareilles connoissances, quoique pas 9. Avril. 1708.

défectueuses en tout, sont néanmoins superficielles, & nullement sûres. Pour bien juger d'un Art, il faut l'avoir étudié à fond. Outre mon peu d'habileté, j'ai encore une autre raison qui me rend suspect à moi-même, je veux dire l'extrême affection que j'ai pour vous. Mais après tout, il faut que je vous dise (& je le fais avec cette sincérité qui n'est plus du tout à la mode) que j'approuve ce que vous avez traduit d'Homére, tant pour la versification, que pour la fidelité avec laquelle le sens a été rendu. Ces échantillons m'obligent à renouveller les instances que je vous ai faites, que vous veuilliez bien continuer à traduire cet incomparable Poëte, que vous le fassiez parler Anglois avec cette élégance & cette énergie que vous possédez, & que vous rendiez ses Ouvrages aussi utiles & aussi instructifs à ce siécle dégénéré, qu'ils l'étoient pour notre Ami Horace, lorsqu'il les lisoit à *Prænestæ: Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non*, &c. Je n'ajoûterai plus rien après ce *quid non*, dont j'avoue que je suis charmé.

Je vous somme donc de faire incessamment insérer ceci dans le Recueil des Oeuvres mêlées, & j'espére que ce sera encore à tems. Je n'ai rien à dire touchant les observations de mon Neveu B. qui me les a envoyées si tard, que je n'ai pas eu le tems de les examiner:

ner : j'oſe affirmer qu'il a travaillé très-fidélement (quoique, de ſon Propre aveu, fort à la hâte) à exécuter vos ordres.

Il ne me reſte plus qu'à vous aſſurer, que ſi votre excès de modeſtie vous empêche de publier cet Eſſai, je ſerai réduit à en inférer que je n'ai pas le crédit de vous perſuader d'obliger le Public, ni même

Votre, &c.

LETTRE III.

LE CHEVALIER TRUMBULL

A

MR. POPE.

6. Mars 1713.

JE penſe que celui qui écrit à la hâte, exprime mieux les ſentimens de ſon cœur, que celui qui, à la maniére de Balzac, n'employe que des phraſes étudiées. Je vous dirai donc, le plus vite qu'il me ſera poſſible, que j'ai reçu votre Lettre du 26 de Février, avec le préſent de la *Boucle de Cheveux enlevée*. Vous m'avez donné une ſatisfaction inexprimable, non ſeulement en vérifiant l'opinion que j'ai toujours eue de la portée de votre génie, mais auſſi en me faiſant voir, en ma qualité d'Anglois, que les Poëtes François, & particuliérement Boileau dans ſon Lutrin, n'ont rien produit qui approche de votre Poëme : Car vous deſcendez *leviore plectro* à toutes les touches délicates, qu'un ſujet, qui demande autant de goût & de fineſſe d'eſprit, peut exiger. Mais je ne m'étendrai pas davantage (quoique rien ne me fût plus facile) ſur ce qui me plaît tant ; & je me flatte que déſormais vous ne me taxerez jamais de partialité, puiſque je ne fais que ſuivre le

le torrent, & que je n'approuve que ce que toutes les perſonnes d'un goût exquis (en dépit de l'aveugle eſprit de parti) admirent, & doivent admirer. Je paſſe à-préſent à un article qui eſt pour moi de la derniére importance, je veux dire la conſervation de votre ſanté; & je vous ſupplie inſtamment à cet égard de vous retirer de toute compagnie de Taverne, *tanquam ex incendio*. Quelle miſére d'aller vous rendre malade par une folle complaiſance (& il n'importe guéres que ce ſoit volontiers ou à contre-cœur) pour ceux qui ſont capables de ſupporter le poiſon du mauvais vin, & de vous riſquer dans un combat ſi inégal! Pour ce qui eſt d'Homére, à ce que j'apprends de tous côtés, vôtre tâche eſt remplie: venez donc vous tranquiliſer un peu en reſpirant l'air de la campagne. C'eſt par intérêt, je l'avoue, mais plus encore pour l'amour de vous-même, que je vous demande cette grace; il me ſemble que Mr. — vous a dit plus d'une fois,

Heu fuge, nate Dea, teque his, ait, eripe flammis!

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

AU CHEVALIER TRUMBULL.

12. Mars 1713.

QUoique tout ce que vous m'écrivez soit en possession de me plaire, je vous avoue que la lecture de votre derniére Lettre m'a fait moins de plaisir que je ne m'en promettois en la recevant. Vous y employez un stile de compliment, que je n'attends ni ne mérite de votre part. Je sais que c'est une opinion reçue, qu'un jeune Auteur aime aussi peu à entendre la vérité qu'une jeune Dame. Dès qu'on se met sur le pied d'Ecrivain, on veut être traité avec autant de cérémonie, & aussi infidélement qu'on pourroit faire à l'egard du Favori d'un Roi, ou d'un Roi même.

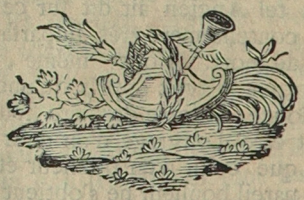
Ce procédé joint à la vanité naturelle qui rend un homme Auteur, suffit pour qu'il devienne un fat durant tout le reste de sa vie. Je conviens pourtant que c'est un juste jugement prononcé contre les Poétes, que ceux dont la grande ambition est de passer pour avoir de l'esprit, soient traités comme ils traitent les Fous, c'est-à-dire repus de vaines louanges. Et je m'imagine presque que les Poëtes sont les seuls misérables que tout le monde conspire à flatter.

N'allez pas au-moins interpréter ceci,

ci, comme si je voulois taxer de flatterie votre obligeante Lettre ; mais je pense à son égard comme César faisoit sur le chapitre de sa femme, *il ne faut pas même qu'elle puisse être soupçonnée.*

Pour ce qui est des merveilleuses découvertes, & de toutes les bonnes nouvelles qu'il vous a plû de me raconter de moi-même, je les traite comme vous qui êtes du secret, traitez les bruits vagues, c'est-à-dire, comme de vains rapports de choses éloignées ; car personne ne peut mieux savoir que moi combien le tout est destitué de fondement, étant convaincu de mon incapacité, & d'ailleurs pas si avide de réputation qu'on pourroit croire : je n'ignore pas le mot de Milton, Que *l'amour de la Renommée est la dernière infirmité des ames nobles :* mais les faveurs que cet amour peut procurer, suffisent-elles pour payer les peines qu'on a prises pour les obtenir ? Toute la félicité qu'on peut s'en promettre, ne procure (quoi que tel ou tel Ancien ait dit sur ce sujet) qu'un contentement très-imparfait dans un lit de mort. Vous-même, Monsieur, vous m'avez appris qu'une situation douce, à notre dernière heure, ne sauroit être l'ouvrage d'un désir moins noble que celui d'un bonheur éternel : or un pareil bonheur ne s'obtient jamais par les efforts de l'esprit, mais uniquement par les intentions sincéres du cœur.

Dans le monde avenir, de-même que dans celui-ci, les seules vraies bénédictions sont dues à la bonté de l'ame, & point à l'étendue des talens : l'amitié émane ici de la même source d'où la félicité découle là. La même disposition de bienveillance généreuse qui nous rend propres à être Amis, nous qualifie dans la suite à devenir Citoyens du Ciel. Ma plus haute ambition dans mon état actuel se borne à la société & à l'affection des gens de bien, ce que je regarde comme un gage & un avantgoût des liaisons que j'espére former un jour avec des ames bienheureuses, La continuation de vos bontés envers moi, me cause non seulement une grande satisfaction, mais me donne aussi une espéce de considération à mes propres yeux, comme étant un des objets de vos soins. Aussi ne puis-je jamais penser à vous, sans éprouver les mouvemens de la plus vive reconnoissance.



LET-

LETTRE V.

JE passe une bonne partie de mon tems à pratiquer votre conseil, & m'amuse à peindre, avec d'autant plus de plaisir, que Mr. Jervas a la bonté de me donner journellement des instructions & des exemples. Pour ce qui est des Exploits Poëtiques, je me contente à-présent d'en être simple spectateur, & ne fais plus qu'admirer ce qui (pour dire le vrai) n'est pas l'allure ordinaire des favoris d'Apollon. Caton étonna moins Rome de son tems, qu'il ne fait la Grande-Bretagne du nôtre: & quoiqu'on ait mis en œuvre la plus folle industrie pour rendre cette Piéce un Ouvrage de parti, on peut cependant appliquer avec la derniére justesse à l'Auteur, ce qu'il a dit d'un autre à cette occasion: *l'Envie elle-méme, saisie d'étonnement, reste muëtte, & les Factions se disputent qui applaudira le plus.* Avril 30. 1713.

Les violens & nombreux battemens de mains du Parti Whig, d'un côté, n'ont été, ni plus nombreux, ni plus violens, que ceux du Parti Tory, de l'autre; pendant que l'Auteur, derriére les coulisses, remarquoit avec une espéce de chagrin, que les applaudissemens partoient plus de la main que de la tête. Ce fut précisément-là aussi le cas de l'Ecrivain

crivain du Prologue (a), qui se vit applaudi avec autant de fureur que s'il eût été un Whig déclaré. Vous aurez peut-être appris, qu'après toutes les éclatantes marques de satisfaction de la part de la Faction opposée, Mylord Bolingbroke fit venir Booth, qui jouoit le rôle de Caton, dans sa loge entre un des Actes, & lui fit présent de cinquante guinées, pour lui témoigner sa reconnoissance, disoit-il, d'avoir si bien défendu la cause de la Liberté contre un Dictateur perpétuel. Les Whigs, pour n'avoir pas un air d'infériorité, songent à faire au-plutôt un présent au même Caton, & méditent en attendant quelque mot sententieux qui vaille celui de Mylord Bolingbroke : grace à une pareille émulation, il y a quelque apparence que Caton (comme dit le Dr. Garth) aura de quoi vivre après sa mort.

Je suis, &c.

(a) Lui-même.

LET-

LETTRE VI.

LE CHEVALIER TRUMBULL

A

MR. POPE.

JE vous remercie de bien bon cœur, mon cher Monsieur, du présent que vous m'avez fait de votre *Temple de la Renommée*, où vous êtes déjà entré, & où je prédis (quoique je n'aime point à faire le Prophéte) que vous resterez avec ceux, *qui toujours nouveaux, & sûrs de l'immortalité, voyent leur gloire & leur éclat augmenter avec les années.* Eastham-stead. Février 22. 1714-15.

Il ne manquoit rien pour que votre obligeante Lettre me causât la plus sensible joye, que de l'accompagner de votre Poëme, votre absence formant la plus triste partie de l'hiver. Ce m'est un véritable chagrin quand je songe que votre tems, qui pourroit être employé si utilement, se consumme en partie à corriger des épreuves; car à l'égard de ce que vous composez vous-même, rien de pareil n'est nécessaire. Je souhaiterois que vous trouvassiez quelques minutes de loisir pour m'apprendre quand votre Homére verra le jour, & en général tout ce qui a rapport à la publication de cet admirable Ouvrage.

Je

Je vous prie de faire bien mes complimens à Mr. Jervas. Je me flatte toujours de l'espérance que, dès que la saison pourra le permettre, il viendra nous rendre visite, & revoir son tableau, où il fera les changemens qu'il jugera à propos jusqu'à ce qu'il en soit lui-même content, ce qui ne sera sûrement que quand il l'aura rendu aussi parfait qu'il est possible.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

C'Etoit une des Enigmes de Pythagore, „Quand les vents commencent à ſouffler, va rendre tes hommages à l'Echo". Un Auteur interpréte ainſi cette Sentence. „Quand le „ Peuple commence à ſe ſoulever, gagne „ les lieux ſolitaires, comme les rochers, les bois, &c. où l'Echo fait „ ordinairement ſon ſéjour". Je ſerois plutôt de ſentiment que cet ancien Philoſophe a voulu dire, „ Quand vos „ oreilles ſeront frappées de toute ſorte „ de rumeurs, n'ajoûtez foi qu'au ſe„ cond rapport". Ce ſens me paroît mieux convenir à la nature de l'Echo, & au génie du Symbole. Quoiqu'il en ſoit, chacun de ces préceptes peut être d'uſage dans les conjonctures préſentes; & je ſuis obligé d'applaudir à votre réſolution de reſter cet hiver au fond de ce que vous appellez votre caverne dans la forêt, & de préférer la retraite au milieu des frimats, au ſéjour d'une ville dont la plupart des habitans ſont animés d'un eſprit de haine & de fureur. Déc. 16. 1715.

Je voudrois de tout mon cœur être avec vous, pour contempler les merveilles de Dieu dans le Firmament, plutôt que les folies des hommes ſur la

la Terre. Mais jamais je n'ai eu tant sujet de me plaindre de mon étoile en qualité de Poëte qu'à-présent, puisque dans ce tems d'animosité & de discorde, elle m'impose la nécessité de m'occuper à des choses aussi frivoles que la rime & la mesure des vers, & me rend aussi ridicule qu'Eumolpe dans Pétrone, qui pendant que tout le reste de l'équipage mettoit la main à l'œuvre, ou addressoit des priéres au Ciel, se gratoit la tête dans un coin, pour composer une belle description de la tempête.

Vous me dites que les seules armes dont vous aimez le son, sont celles d'Achille: je vous avouerai ingénument que le son de toutes m'est également desagréable. Je me suis engagé dans les batailles d'Homére, & ne me vois pas plutôt en guerre, qu'à l'exemple de la plupart des gens je voudrois déjà m'en voir dehors.

C'est du meilleur de mon ame que je joins mes vœux aux vôtres pour la tranquilité de notre Pays. Le trouble est pour l'Etat ce que le manque de charité est à l'égard de la Religion, c'est-à dire, le plus grand des maux. L'Esprit de parti qui arme l'un contre l'autre les meilleurs Citoyens, & l'Esprit de persécution qui allume des buchers, sont également détestables à mes yeux. Je puis prier pour des Partis contraires, & pour des Religions opposées avec toute

toute la sincérité possible. Mille choses altérent nos affections, mais l'amour du Genre-humain est inséparable de l'humanité. Je vous célébre quelquefois comme Ami de la Nature Humaine, & joins votre santé à celle du reste du monde: Santé vraiment Catholique, & bien plus noble que celles qui sont à-présent si ridiculement à la mode, & qui consistent à boire à la prospérite de telle ou de telle Eglise. Nos Docteurs diront ce qu'ils voudront, mais il faut qu'ils me permettent de faire de généreux souhaits. Ce sont-là, Monsieur, mes dispositions générales; mais en quelque tems que je fasse des priéres ou des vœux en faveur de quelques particuliers, vous êtes un des premiers dans les pensées & dans les affections, de

Votre, &c.

LET-

LETTRE VII.

LE CHEVALIER TRUMBULL A MR. POPE.

Janv. 19. 1715, 16.

J'Ai honte d'avoir été assez paresseux pour ne vous point remercier jusqu'à-présent du conseil que vous m'avez donné au sujet de l'Echo, & de votre ingénieuse explication de la Sentence de Pythagore rélativement aux contentemens de la populace. J'en sens toute l'excellence, & ne laisse pas de vous avouer que, suivant moi, le silence est le vrai mot de l'Enigme de Pythagore. J'observerai son précepte, pris dans ce sens, au-moins jusqu'à votre retour en ce Pays. Une autre cause encore m'oblige à cette observation, savoir le froid rigoureux de la saison. Je m'approche du feu autant qu'il m'est possible, & cependant *gelidus concrevit frigore sanguis*; & j'ai plus d'une fois craint que la circulation du sang ne s'arrêtât dans mes veines. J'ai fait outre cela de grandes pertes (pauvre Fermier que je suis!) en perdant mes pauvres bœufs. — *Intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis Corpora magna boum*, &c.

Je vous prie de me consoler, si vous le pouvez, en m'apprenant que votre se-

ſecond Volume d'Homére n'eſt point gelé ; car dire à-préſent que la preſle ſue, eſt une métaphore bien hardie par le tems qu'il fait.

Il faut que je vous confeſſe une ſupercherie dont je me ſuis rendu coupable, à l'occaſion d'un compliment que je devois à un de mes Amis ſur ſon jour de naiſſance : n'ayant rien à lui donner de moi-même, je lui ai envoyé votre Imitation de l'Epigrame de Martial.

Jam numerat placido felix Antonius ævo, &c.

A la fin mon Ami (tandis que le Tems ſoutient d'une aile légére ſa quatre-vingtiéme annee) voit ſes jours paſſés à l'abri des coups de la Fortune, & ne craint point l'heure incertaine d'un trépas prochain. Il repaſſe tout le cours de ſa vie, & n'y apperçoit pas un moment qu'il voulût anéantir par ſes ſouhaits. Un tel homme peut bien ſe vanter d'avoir vécu longtems : car c'eſt vivre deux fois, que d'employer bien le préſent, en jouiſſant de l'idée du paſſé.

Cette Piéce a été tellement applaudie, que je ſuis tenté de devenir Poëte, peut-être même Couronné, pourvu que vous me fourniſſiez de nouveaux ſecours. J'ai donc commencé (& je n'en ai pas les gands, je vous aſſure) par m'attribuer les vers d'autrui ; mais ce qui n'eſt pas ſi ordinaire, je ne veux plus reſter chargé de cette eſpéce d'interdit. Marquez-moi ſi vous voulez

que

que je nomme le pére de ce bel Enfant, ou non. Quelque réſolution que vous preniez, je l'exécuterai: mais en voilà aſſez; car je ne ſaurois plus écrire, mes doigts étant de glace, & mon encre gelée.

Je ſuis, &c.

LET-



LETTRES DE DIFFERENTES PERSONNES, ET DE Mr. POPE.

LETTRE I.

A Mr. J. C. Ecuyer.

Depuis l'An 1711. *jusqu'à* 1714.

JE vous envoye les remarques de Dennis sur l'Essai (a), J'ai employé le loisir d'une matinée à mettre en marge quelques observations pour votre usage uniquement. Car je suis d'opinion, qu'il Juin 15. 1711.

(a) Essai sur la Critique.

qu'il n'y a qu'une maniére de repondre à un Critique auſſi groſſier & auſſi inſolent que vous le trouverez dans la derniere partie de ſon Livre; & cette maniere, je n'y aurai point recours, puiſque la Préface m'apprend qu'il eſt actuellement perſecuté par la fortune. C'eſt ce que j'ignorois auparavant: car ſi je l'avois ſu, ſon nom auroit été epargné dans l'Eſſai. Je ne conçois pas ce qui peut l'avoir irrité à ce point; ni ne puis m'imaginer comment ces (a) trois lignes forment un trait de ſatyre contre ſa perſonne, puiſquelles le repréſentent ſeulement comme étant, en certaines occaſions, un peu ſujet à la colére. J'ai entendu parler de quelques combattans aſſez furieux pour tomber eux-mêmes de la peſanteur du coup qu'ils vouloient porter à leur adverſaire. Que ſi la rage de Mr. Dennis vient uniquement du zéle qu'il a pour empêcher que de jeunes Poétes ne barbouillent du papier, c'eſt pur ſes vers, & point par ſa proſe, qu'il doit nous inſpirer un ſalutaire effroi; car l'expérience m'a appris, que quand tous les préceptes du monde n'ont pas fait revenir un pécheur à lui, ſa converſion eſt quelquefois l'ouvrage de quelque exemple ſcandaleux.

(a) Appius s'enflamme à chaque mot que vous proférez, il treſſaillit, il tremble, il lance des regards menaçans, ſemblable à ces tirans hagards & farouches, tels qu'on en voit dans de vieilles hautelices.

daleux. Je lui dois pourtant cette justice, que deux ou trois de ses Remarques sont fondées, & j'en profiterai en cas que mon Essai soit imprimé une seconde fois; j'aurai soin que mon ennemi m'oblige en voulant m'offenser. Ce qu'il dit au bas de la page 20. de ses réflexions, m'avoit deja été indiqué par vous-même, & je l'aurois corrigé si l'Imprimeur m'en avoit laissé le tems: j'avoue que c'est une sottise dans l'expression, quoique le sens soit assez clair: les sottises de Mr. Dennis sont rarement dans l'expression, mais généralement parlant dans le sens.

Je ne lui ferai jamais la moindre réponse, comptez là-dessus; non seulement à cause que vous me le conseillez, mais aussi parce que tout Livre qui ne peut pas se défendre lui-même devant le Public, ne sauroit non plus être défendu par son auteur (a). Si je me suis trompé en quelque chose dans mon Essai, je proteste sincérement que je ne souhaite pas que tout le monde soit abusé (ce qui seroit très-fâcheux) uniquement pour que je parusse avoir eu

(a) Cette régle est tres-bonne, appliquée à des Ouvrages de Poësie, & en général à ce qui doit entrer dans la *composition* d'un Livre. Mais la chose est differente par rapport à des opinions controversées. L'avancement de la vérité, & la défense de la bonne réputation d'un Auteur, exigent quelquefois qu'il réponde aux objections proposées contre son Livre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0345
DFG

raiſon (ce qui n'importe guéres.) Je ſerois le premier à me dédire, pour l'avantage des autres, & par égard pour ma propre gloire ; car je penſe que quand un homme avoue qu'il s'eſt trompé, il ne fait que dire en d'autres termes qu'il eſt devenu plus ſage qu'auparavant. Mais la publication du Livre de Dennis m'a procuré l'avantage, que j'aurois ignoré ſans cela, d'engager pluſieurs perſonnes d'eſprit & de ſens à ſe mettre ouvertement au nombre de mes Défenſeurs & de mes Amis, & de me faire ſavoir, (ce que j'aurois eu ſans cela peine à croire) que puiſque j'étois attaqué de cette façon, mes écrits n'étoient pas entiérement mépriſés dans le monde. J'ai lu quelque part, que c'étoit une coutume parmi les *Romains*, pendant qu'un Général marchoit en triomphe, que de ſimples Soldats avoient le droit de le railler, & de lui faire des reproches: afin de le faire ſouvenir, que ſi ſes ſervices étoient applaudis & récompenſés, il ne laiſſoit pas d'avoir commis des fautes propres à l'humilier. Il paroit par tout ceci, que quiconque s'érige de nos jours en Auteur Bel-eſprit, doit avoir la conſtance des premiers Chrétiens, & ſe préparer à ſouffrir le martyre pour la cauſe de ſon génie. Au reſte vous trouverez dans l'attaque contre mon Eſſai, que j'ai grand tort d'être *Catholique-Romain*, & vous ſavez

ſavez combien j'ai été cenſuré, d'un autre côté, par ceux de ma propre *Religion* (a). Ainſi je ne ſuis que trop en droit de m'écrier avec un pauvre malheureux dans *Virgile*,

Quid jam miſero mihi denique reſtat?
Cui neque apud Danaos *uſquam locus, & ſuper ipſi,*
Dardanidæ *infenſi pœnas cum ſanguine poſcunt!*

Par bonheur pour moi, Monſieur, vous êtes impartial, comme ſachant que *l'Eſprit n'eſt affecté à aucune Religion.*

La maniére dont Mr. D. détache quelques expreſſions de l'endroit ou elles ſe trouvent, peut ſervir à faire voir combien il eſt facile à un homme qui veut vetiller, de donner un nouveau ſens, ou un nouveau contreſens à une choſe. Et véritablement il ne réuſſit pas moins bien à tordre mes phraſes, que ceux qui font profeſſion de réfuter ce qu'ils appellent les Hétérodoxes.

Notre ami l'Abbé n'eſt point de cette claſſe: il m'a dit avec une modeſtie mêlée de franchiſe & de candeur, ce que d'autres penſoient, & m'a montré qu'il étoit (comme il exprime très-bien la choſe) plutôt d'un nombre que d'un parti. La ſeule différence qu'il y a entre nous relativement aux Moines, eſt, qu'il croit que la plupart des Sciences ont fleuri parmi eux, & que je ſuis de ſentiment qu'il n'y a qu'une ſorte de

(a) Voyez la lettre ſuivante.

ſavoir qu'ils ont empêché de mourir. Il s'imagine que ces mots, *un ſecond Deluge détruiſit les belles connoiſſances*, doivent s'entendre des connoiſſances en général ; au lieu que, ſuivant moi, il n'y peut être queſtion que de Critique, de Poéſie, &c. qui ſont les ſeules Sciences dont il ſoit fait mention dans l'Eſſai. A-la-verité les Moines conſervérent ce qu'il pouvoit y avoir de connoiſſances vers le tems de Nicolas V ; mais leurs ſucceſſeurs ſe plongèrent dans la plus profonde ignorance, deſorte q'Eraſme & Reuchlin ont eu toutes les peines du monde à les en retirer. J'ai la plus ſenſible obligation à l'Abbé du zéle qu'il a témoigné en ma faveur, & de la bonté qu'il m'a marquée en ne me cachant rien de ce qu'il regardoit comme une faute. D'un autre côté, l'eſtime qu'il a profeſſée pour mon Ouvrage, dans le tems que ſes fréres en faiſoient l'objet de leurs déclamations, eſt à mes yeux un grand trait de généroſité & de candeur, dont je conſerverai une éternelle reconnoiſſance.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE II.

AU MEME.

VOus m'avez parlé dans votre dernière Lettre du zéle aveugle de certaines gens, qui paroiſſent auſſi charmés de perſuader aux hommes qu'ils ſont dans l'erreur, que la plupart des Médecins le ſont de trouver des malades ſur leſquels ils puiſſent exercer leur habileté, en les guériſſant radicalement d'une indiſpoſition imaginaire La comparaiſon que j'ai employée dans mon Eſſai, & qu'on a tournée en objection contre moi (Savoir, *Qu'on traite l'Eſprit comme la foi : tout Sectaire s'imagine etre le ſeul qui la poſſéde, & croit que tout le reſte eſt reprouvé*) eſt terminée par un point: & ce qui ſuit a (*le génie é voit d'un Critique partial*) ne regarde que l'eſprit (qui eſt déſigné par cette faveur du Ciel & par ce Soleil); car comment pourroit-on dire que le Soleil de la foi a ſubtiliſé les eſprits dans les Climats du Sud? Je crains que ces Meſſieurs n'entendent pas mieux la Grammaire que la Critique; & que, par amitié pour les Moines, ils ne veuillent peut-être les décharger du blâme d'ignorance, pour le porter eux-mêmes- La téméraire hardieſſe à condamner, regarde (comme

on ne sauroit en douter) les Critiques dont il est fait mention, qui sont partiaux envers une certaine classe d'Ecrivains, au préjudice de tous les autres. Et la comparaison méme; pourvu qu'on prenne la peine de la lire deux fois, peut les convaincre que l'arrêt de réprobation n'est point attribué à notre Eglise, à-moins qu'ils n'appellent notre Eglise *une petite Secte*. D'ailleurs, les mots (*tout Sectaire*) font voir manifestement que ma réflexion est génerale, & s'applique à tous ceux, quels qu'ils soient, qui se forment des notions si injurieuses de la bonté de Dieu.

Après tout, Monsieur, si en changeant un mot ou deux, je puis faire plaisir à quelque homme plus éclairé des lumiéres de la Foi que de celles du Bon-sens, j'aurai cette complaisance. Et pourvu que vous m'indiquiez précisement l'endroit qui les choque, & qui n'est pas facile à déterminer, j'ôterai ce petit caillou, qui est pour eux une pierre d'achoppement. En cas que le zéle de ces bons disputeurs (qui ne sauroient se défaire d'une habitude d'ergoter qu'ils ont prise dans les Ecoles) poussent la chose jusqu'à des rèflexions personnelles contre moi, je vous assure cependant que je ne ferai, ni ne dirai rien, à quelque point que je sois provoqué (car il y a des gens qui ne peuvent, ni provoquer, ni obliger) qu'un

qu'un vrai Catholique voulût desavouer. Je me proposerai l'exemple d'Erasme, ce grand homme, & ce grand Saint, qui, noirci par la calomnie, n'en pérdit point pour cela le calme de l'innocence, & l'ésprit pacifique de la primitive Eglise (*a*). Je leur conseillerois néanmoins de laisser ses cendres en paix, de peur que je ne sois contraint de faire pour sa réputation ce que je n'aurois jamais entrepris pour la mienne propre; je veux dire, de justifier ce Héros de notre Eglise de tout ce qui lui a été imputé par la malice des tems passés, & par l'ignorance de notre tems, dans un stile bien plus fort que celui de mon foible *Essai sur la Critique*. Je souhaiterois que ces Messieurs se contentassent de ne trouver en défaut que moi, qui suis prêt à acquiescer à leurs censures, bien ou mal fondées, pourvu que j'y fois seul interessé. Je prends trop à cœur l'Intérêt du Genre-humain, pour que je veuille le troubler par de petites querelles à l'occasion de mon plus ou moins de capacité. Un peu d'humilité n'a jamais fait de mal à un Poéte, & je ne m'imagine pas non plus qu'un peu de charité fût nuisible à un Prêtre: car comme St. Augustin l'a très bien dit, *ubi charitas, ibi humilitas; ubi humilitas; ibi pax.* Je suis, &c.

(*a*) Ceci n'est pas éxactement vrai. Voyez les réponses d'Erasme à Léc, Archevêque d'York.

LETTRE III.

AU MEME.

Juillet 19. 1711.

L'Intérêt généreux que vous prenez à ma réputation, & la bonté que vous avez de m'informer de toutes les censures que de Saints Vandales jugent à propos de prononcer contre moi, m'obligent à vous ouvrir mon cœur sur la matiére en question, & à mettre l'état de la controverse dans son plus grand jour.

J'ai toujours cru que le service le plus essentiel qu'on pût rendre à notre Religion, étoit de temoigner ouvertement de l'horreur & du mépris pour tous les petits artifices & les *fraudes piæ*, dont elle a si peu besoin, & qui ont fourni des redoutables armes contre elle à ses ennemis.

Rien ne leur a donné plus de prise, que l'assertion cruelle de ceux qui prétendent quà-moins de professer la même Confession de foi qu'eux, on ne sauroit être sauvé : ils exceptent à la-vérité l'ignorance invincible, mais en accompagnant cette ignorance de tant de restrictions, qu'il semble que ces mots ont été inventés, plutôt pour que les Ecclesiastiques parussent lancer la foudre du Tout-puissant avec une espéce de

de retenue, que pour former une exception réelle à une damnation générale. Car outre qu'il y a dans notre Eglise un fort petit nombre de vrais Fidéles, il faut avoir encore recours à une subdivision: le Janséniste est damné par le Jésuite, le Jésuite par le Janséniste, le Scotiste par le Thomiste, & ainsi de suite.

J'avoue qu'il peut y avoir des erreurs; mais je ne puis croire ces erreurs d'assez grande conséquence pour anéantir tout sentiment de charité envers le Genre-humain, qui est le grand lien par lequel Dieu nous a attachés les uns les autres. C'est ce qui m'a fait profiter de l'occasion de témoigner mon mépris pour un sentiment aussi choquant, n'ignorant point qu'on l'impute ordinairement à ceux de ma Religion; & je ne m'attendois pas qu'une chose dite par voye d'insinuation, auroit donné du scandale: il me paroissoit au-contraire que cela devoit faire du bien au milieu d'un Peuple, & dans un tems où nous formons le petit nombre, & par conséquent, où entourés de quantité d'accusateurs, nous avons le plus besoin de justification.

Par la même raison je parlai de la superstition de quelques siécles, qui suivirent la destruction de l'Empire Romain: vérité trop connue pour pouvoir être révoquée en doute, & qui ne fait

rien contre nous, dont le culte n'a rien de superstitieux. Notre silence sur de pareils articles, pourroit en quelque sorte donner lieu à nos adversaires de croire que nous donnons dans les mêmes bigotteries. Tous les gens de bon sens le rejettent à-la-vérité, mais cependant se font une espéce de scrupule d'en parler, sans que j'en puisse d éviner la raison ; nos Prêtres même les plus corrompus, nayant plus d'intérêt à les étouffer dans le sein du silence: car comme les Sectes opposées à la Religion Catholique l'emportent à-présent, il n'est plus tems d'empêcher que notre Eglise ne soit diffamée: tout ce qui nous reste à faire, est de nous justifier d'être les fauteurs de ce qu'on nous impute. C'est ce qu'il est assez difficile d'exécuter d'un air sérieux: il faut rire avec nos accusateurs, quand ils ont raison ; ou, si nous ne voulons pas rire avec eux, nous devons permettre qu'ils se moquent de nous.

Pour revenir à l'article de mon Essai, vous avez observé sans-doute que toute la force de l'objection contre la comparaison de la Foi & de l'Esprit, est d'abord uniquement appuyé sur le peu de candeur qu'on a eu de ne vouloir pas comprendre, que ce que je disois ne pouvoit regarder que les Critiques partiaux. Cette difficulté ayant été levée par les seules regles de la Grammaire, on a attaqué le fond de la com-

comparaiſon même. D'autres, qui ont ſenti que c'étoit une pure chicane, m'ont fait un crime d'avoir nommé la Superſtition, comme ſi la Religion & elles étoient ſœurs. Enſuite on a trouvé du venin dans l'endroit où je parle des Schiſmatiques. Un homme qui ne ſeroit doué que du ſimple bon-ſens, ſe ſeroit imaginé que je me déclarois contre les Schiſmatiques qui ont abandonné la Foi, à cauſe qu'elle leur paroiſſoit trop ſimple; mais ces *Croyans* ſont appellés *ſtupides*, & parce que je dis que ces Schiſmatiques tiennent pour *ſtupides* quelques Croyans, les charitables interprètes de ma penſée prétendent que je taxe de ſtupidité tous les croyans en général. J'entretenois l'autre jour Mr. *. de ces objections, & en reçus pour réponſe, que je n'avois rien dit qu'un Catholique fût obligé de desavouer: or ſon défaut (s il en a un) n eſt ſurement pas le manque de zéle: il me dit une choſe qui me frappe: ſavoir que quand une certaine claſſe de gens eſt piquée d'une vérité odieuſe à ſes yeux, elle s'en venge en attaquant la réputation de celui qui a énoncé cette vérité d'une maniére indirecte, & ſans dire un mot du vrai ſujet de la colére: ce qui les irrite, ajoûte-t-il, eſt qu Eraſme, que leur cabale a opprimé & perſécuté, ait été dans la ſuite loué hautement par quelqu'un de leur propre communion, qui a

cru devoir un temoignage honorable à un mort que perſonne n'a intérêt de flatter, & auquel tout le monde ne rend point juſtice. D'autres, comme vous ſavez, ont été fachés que j aye donné des éloges à Mr. Walsh, qui n'ayant jamais refuſé à un homme de mérite, de quelque parti qu'il fût, les louanges qui lui étoient dûes, a ſûrement le même droit aux louanges de tous les autres, quelque différence d'intérêts ou de ſentimens qu'il puiſſe y avoir entre eux. Faſſe le Ciel que je me rende toujours coupable d'une pareille liberté, qui inſpire la hardieſſe de parler en bien de ceux que l'envie pourſuit juſqu'après leur mort. Comme je ſuis dans le deſſein de ne parler qu'en bien de mes Amis en vie quand ils ſeront abſens, & même a cauſe qu'ils ſont abſens, à plus forte raiſon je tiendrai la même conduite à l'égard des morts, dont l'abſence eſt éternelle; & je m'y croirai d'autant plus obligé, que je n'ai aucun retour à en attendre. Vous voyez donc, Monſieur, que ma conſcience me fait perſiſter dans ce que j'ai écrit; cependant, par amitié, je changerai ce que vous trouverez à propos, en cas qu'il y ait une ſeconde Edition. Mais il n'y a aucune apparence à cela, le Libraire Tonſon m'ayant dit avoir tiré mille Exemplaires de mon Eſſai, ce qui eſt beaucoup trop, eu egard au goût regnant

de

de notre siécle. Vous me reconnoîtrez toujours pour un vrai Troyen en fait de foi & d'amitié: qualités que je prétens conserver jusqu'a la fin de mes jours.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE IV.
A MYLORD LANSDOWN.

Binfield, Janv. 10. 1712.

JE vous fais mes très-humbles remercimens d avoir ajoûté, à mon *Poëme de la Forêt de Windsor* son plus grand ornement, en permettant que la tête en soit-parée de votre nom. C'est quelque chose sans doute, quand un homme d'un vrai mérite veut bien qu'on ait l'honneur de tracer son portrait du mieux qu'on pourra; & c'est quelque chose aussi, quand on fait au hazard un beau soi-disant portrait, & qu'on persuade au premier Narcisse qu'on trouvera en son chemin, que la piéce lui ressemble; ce qui est journellement le cas de mes confréres les Auteurs. Cependant, Mylord, cet honneur ne m'a pas inspiré plus d'orgueil que les vôtres ne vous en inspirent à vous-même; mais il me donne bien du plaisir, ce qui vaut beaucoup mieux que bien de l'orgueil. La Dedicace m'auroit un peu embarassé, si je n'avois pas eu le rare avantage, qu'au lieu que d'autres s'offensent quand on leur rend simplement justice, vous auriez été mécontent si j'avois poussé l'éloge jusques-là: ainsi je suis en droit de

vous faire autant de tort dans mon Epitre dédicatoire, que vous vous en faites à vous-même dans vos penſées. Je ſuis aſſez vain pour m'imaginer vous avoir fait une grâce en épargnant votre modéſtie, & vous me devez ſûrement quelque retour, pour avoir porté préjudice à la vérité, de peur de vous déplaire. Je vous ſupplie de me payer votre dette, en corrigeant librement ces vers, dont la principale beauté conſiſtera dans les endroits où vous aurez fait des changemens. Je ſuis dans la ſituation d'un Peintre à la douzaine faiſant le portrait du Chevalier Kneller, qui pourroit, par quelques coups de pinceau, embellir extrêmement l'Ouvrage. Je me flatterois alors qu'au bout d'un grand nombre d'annés, le monde liroit conjointement avec votre nom, celui de, &c.

LET-

LETTRE V.

MR. J. C. à MR. POPE.

JE suis très aise pour l'amour de la veuve, & pour la réputation du défunt, que les restes de (a) Betterton sont tombés entre des mains qui pourront faire ensorte qu'il en reviendra de l'honneur au dernier, & du profit à l'autre. Outre les liaisons générales que j'ai eues avec ce pauvre homme, j'ai eu aussi de tems en tems des conversations particuliéres avec lui, & me suis par plus d'une raison, confirmé dans l'idée que c'étoit un péché, que la médiocrité de sa fortune le reduisit à jouer (particuliérement vers la fin de sa vie) un rôle qui lui étoit tout-à-fait étranger, dans le tems qu'il auroit pu en faire un autre, avantageux pour lui-même & pour son prochain. J'espére que votre santé vous aura permis d'executer la résolution que vous aviéz prise, de nous donner une imitation de *Pollion*; je compte que ce sera un Ouvrage doublement divin; & je languis de le voir. J'ai toujours tenu la Musique d'Eglise pour la plus ravissante de toutes

(a) Traduction de quelques Contes de Chaucer, des Prologues, &c. qui ont été imprimés dans un Recueil, avec quelques Ouvrages de Mr. Pope, en 2. vol. en 12 chez B. Lintot.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0360
DFG

tes les compoſitions harmonieuſes, & en infére que des Sujets ſacrés, bien traités, l'emportent pareillement ſur tous les autres ſujets de Poéſie.

Mais où la *Boucle* reſte-t-elle ſuſpendue? (quoique je ſache, que plutôt de donner le moins du monde lieu à quelque ſoupçon de malice, vous aimeriez mieux ſupprimer un des plus excellens Poêmes.) Je n'en entends plus parler. — Paroîtra-t-elle dans le Recueil de Lintôt ou non? Il y a déjà quelque tems que j'ai écrit à Mylord Petre au ſujet de la Boucle, mais je n'ai pas encore reçu de réponſe, & j'ignore quand il pourra être de retour à Londres. Depuis que je vous ai vû, j'ai été en commerce de Lettres avec Mme. W. J'eſpére qu'elle eſt actuellement avec ſa Tante, & que ce que j'ai écrit à cette Dame, dans les termes les plus preſſans, a facilité cette réunion. J'envoyai d'abord la réponſe obligeante qu'elle m'a faite, à celle qui y avoit le plus d'interêt; & dès que j'apprendrai que Mme. W, ſe trouvera avec Myladi, je ne manquerai pas d'écrire à cette derniére, pour obtenir d'elle la ſeule choſe, qui, ſuivant moi, eſt capable de ſatisfaire ſa Niéce.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE VI.

REPONSE.

Mai. 28. 1712.

CE n'eſt pas ſeulement mon penchant à entretenir commerce avec vous, qui eſt cauſe que je réponds ſi promptement à votre obligeante Lettre, mais auſſi la crainte que vos intentions généreuſes d'écrire à Myladi A. touchant l'affaire de Mme. B. ne ſoyent rendues inutiles par le peu de ſéjour de cette derniére chez ſa Tante. Elle ſe mit en chemin le 25, avec le mêlange d'attente & d'inquiétude qu'on éprouve ordinairement quand on entre dans des Pays inconnus, ou à demi découverts, ſans qu'on ſoit le moins du monde inſtruit des diſpoſitions des habitans, & du traitement qu'on pourra en recevoir. Les malheureux, de toutes les ſortes ne doivent point être laiſſés ſeuls; cependant nous voyons que généralement parlant, le monde ſemble ſe donner le mot pour les abandonner: au-lieu que le Genre humain, s'il étoit plus ſage devroit impoſer, comme une loi ſacrée, à ceux qui ſont dans la proſpérité, de conſoler les affligés, & outre cela de les divertir. C'eſt pourquoi je ne ſaurois excuſer la conduite que quelques-uns de mes proches parens ont tenue en dernier lieu à l'égard de cette Dame:

Dame : conduite dont je ſuis ſi indigné que je les regarde comme n'étant plus mes parens depuis deux mois. L'accord des ſentiments dans nos ames, eſt certainement un lien plus étroit que celui du ſang qui coule dans les veines de nos corps ; & je conçois une eſpéce de fierté quand je ſonge à la conformité qui régne entre nos maniéres de penſer ſur le ſujet en queſtion. Je vous avouerai ingénûment, que de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données juſqu'à préſent, aucune ne m'a ſi fort touché que la compaſſion mâle & généreuſe que vous avez témoignée envers cette Dame infortunée. Je crains de vous exprimer juſqu'à quel point je vous éſtime : les Flatteurs ſe ſont emparés du ſtile qui appartenoit autrefois à des Amis, & à cet égard il ne reſte plus aucun indice qui diſtingue un homme ſincére d'un vil adulateur : que s'il y a entre eux quelque différence, elle conſiſte en ceci. Que les Amis, tels que de vrais mâtins, ont une eſpéce de fidélité ſombre & muëtte, pendant que les flatteurs ſont des épagneuls, qui careſſent aſſez également tout le monde — Ne ceſſerez-vous jamais de louer mes vers? En vérité, Monſieur, je n'en ſuis déja moi-même que trop amoureux. Ne m'expoſez plus, je vous prie, au danger de concevoir de la vanité. Et quel ſuffrage pourroit m'en inſpirer davantage que le vôtre ? Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE VII.

Décemb. 5. 1712.

A La fin vous m'avez accordé la grace que je vous avois tant de fois demandée, en me communiquant vos remarques sur plusieurs fautes qui se trouvent dans mes Lettres. En les relisant, j'y ai trouvé bien des choses dont j'aurois rougis, si je ne sentois pas qu'il vaut mieux se corriger que paroître habile; je ne puis jamais vous remercier assez de votre franchise qui me charme d'autant plus, qu'aucun de mes autres Amis ne m'en a donné un exemple aussi frappant. Vous avez marqué plus de tendresse pour l'embrion d'un autre, que les Mères les plus tendres n'en ont pour les leurs propres; car tous mes avortons ont été conservés. Depuis que vous en agissez ainsi à mon égard, je n'oserai plus vous écrire sans y bien penser, de peur que mes mauvaises œuvres ne s'élévent de nouveau en jugement contre moi; cependant, d'un autre côté, je serois moins effrayé, étant convaincu de votre extrême indulgence pour mes pensées les plus communes. La revue de ces Lettres a été une sorte d'examen de conscience pour moi, tant j'y ai fidélement représenté l'état successif de mon ame. Mais je trouve que celles qui étoient destinées à de-

dépeindre mon amitié; en donnent des images aussi imparfaites, que celles que les petits paisages en noir & en blanc nous donnent d'un beau Pays: il n'y en a qu'une petite partie de représentée; & cette partie encore n'a, ni vie, ni ce lustre qui est une des beautés de la nature. Je me suis apperçu que plus je m'efforçois de vous bien faire connoître toute l'étendue de mon affection & de mon estime, plus je faisois tort à mes sentimens: comme certaines loupes qu'on employe pour rendre un objet plus clair, produisent ordinairement l'effet d'en amoindrir l'image. Cependant, en fait des choses dont on a une juste idée, on se contente la plupart du tems de tout ce qui en retrace le souvenir; & c'est apparemment à cause de cela, qu'instruit de la parfaite estime que j'avois pour vous, mes Lettres n'ont pas été dédaignées.

Elles ne pourront guéres servir (à ce qu'il me paroît) au dessein dont je vous ai fait mention. Je serai donc réduit à voler un homme plus riche que moi, & à piller vos Lettres (que j'ai gardées plus soigneusement que je n'aurois fait des Lettres patentes, puisqu'elles sont plus glorieuses à mes yeux que des titres d'honneur) vous avez lieu de craindre un pareil procédé de ma part, si ce que certaines gens disent de moi est vrai, que je suis un grand emprun-

prunteur. J'ai eu néanmoins jusqu'ici le bonheur qu'aucun de mes créditeurs ne m'a redemandé ce que j'avois a lui: & ceux qui m'intentent cette accusation, sont des gens dont les écrits n'ont jamais pu fournir matiére au moindre larcin, & qui par conséquent ne sont nullement en droit de se plaindre. Hélas! le monde convient que leurs Ouvrages ne sont que trop a eux. Un autre a trouvé bon de dire, que mes vers ont été corrigés par mes Amis: je jurerois que les leurs ne l'ont été par personne: & pour ce qui est des miens, s'ils n'ont pas été corrigés, ce n'est point ma faute. J'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour obtenir cette faveur. Je vous dis ceci en confidence, ne voulant pas ôter aux Zoïles le plaisir de m'en faire un crime.

LETTRE VIII.

MYLORD LANSDOWN A MR. POPE.

JE ſuis plus content que je ne puis le dire, du deſſein que vous avez de traduire Homére. Les Eſſais que vous avez déjà faits & publiés ſur quelques endroits de ce Poëte, prouvent que l'entrepriſe n'eſt point au-deſſus de vos forces : ainſi vous pouvez compter ſur tous les ſervices que je ſuis en état de vous rendre pour l'avancement de cet Ouvrage, & pour tout en général où vous me jugerez capable de vous faire plaiſir. 21. Octob. 1713.

J'eſpére que Mr. Strafford, en faveur du duquel vous vous intéreſſez, éprouve déjà les effets de la bonté de la Reine envers lui. J'ai appris la veille de mon départ, que Sa Majeſté lui avoit non ſeulement accordé ſon pardon, mais auſſi ordonné qu'on dreſſât un Acte pour annuller ſa proſcription.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

AU GENERAL

ANTOINE HAMILTON (a)

Sur sa Traduction en Vers François de l'*Essai sur la Critique*.

Octob. 10. 1713.

SI je pouvois aussi bien exprimer, ou (si vous me permettez de le dire) traduire les sentimens de mon cœur que vous avez fait ceux de ma tête, dans votre excellente version de mon Essai, je serois regardé non seulement comme le meilleur Ecrivain du Monde, mais, ce qui flatte encore davantage mes désirs, comme le plus reconnoissant de vos Serviteurs. J'ai certainement bien sujet de l'être, puisque c'est un avantage rare d'obtenir en même tems un grand honneur & de nouvelles connoissances. Or c'est ce que j'ai éprouvé de votre part: en faisant comprendre aux autres le sens de mes vers, vous m'en avez aussi donné l'intelligence à moi-même: car je trouve dans votre Ouvrage une finesse & un agrément qui ne sont pas dans le mien; & vos vers ne sont pas plus une traduction des miens, que les vers de Virgile le sont de ceux d'Homére. Pour désigner la chose par son véritable nom, ce

[a] Auteur des Mémoires du Comte de Grammont, & de quelques autres Piéces charmantes.

ce n'eſt point une verſion, mais une imitation merveilleuſe, & un admirable commentaire.

En me revêtant d'un habit François, vous avez non ſeulement paré mon extérieur, mais auſſi amélioré ma figure. A tous égards j'ai meilleur air; &, graces à votre habileté, je ſuis (contre un uſage établi parmi tous les jeunes voyageurs) revenu meilleur que je n'étois parti.

Je ſouhaiterois fort que le Parlement prochain fît un Bill de commerce pour les traductions; nous y gagnerions ſûrement, & nous nous dédommagerions, en quelque ſorte, par-là des pertes que nous avons faites pendant la guerre. Et quand même nous inſiſterions ſur la démolition des Oeuvres de Boileau, les François auroient en vous un équivalent ſuffiſant. Au-reſte je ſuis réellement auſſi fier, que nos Miniſtres doivent l'être, du gain que je viens de faire; & j'ai deſſein, comme eux, de publier au-plutôt tous les avantages qui en reviennent à la Nation; car je ne ſaurois réſiſter plus longtems à la tentation d'imprimer ici votte chef-d'œuvre en fait de traduction, (a) à la tête de laquelle je vous prie de permettre de placer votre nom. Ce ſera une nouvelle grace que vous accorderez à

Votre, &c.

(a) C'eſt ce qui n'a jamais été fait, les deux autres verſions qui ont paru, étant l'une de Mr. Robeton, & l'autre de Ralph.

Fin du Tome V.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0369
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0373
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0374
DFG

x pas que vous
s que vous de-
non Epitaphe,
es de la proba-
s peu) le sujet
xercé tout nou-
r quelques per-
rends que My-
tton m'ont de-
puisse présente-
mer la plus pe-
e qu'on puisse
rois cependant
que deux Hé-
s honteusement
l auroit mieux
en combattant
es, ces anciens
les Pygmées.
us mettez gué-
que nous au-
s éprouvons.
intéresse plus
isque tous les
ue la mortali-
nace les hom-
ique.
ndeau de ma
que je sache
s en Anglois.
de Piéces n'a
es Grecs, ni
on seulement
gin n'en font
pas

the scale towards document
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996347/phys_0375
DFG